

CAROLINE EN SICILE.

Du même Auteur.

Rome Souterraine, sixième édition, 2 vol. in-8°.
Une Année en Espagne. 2 vol. in-8°.
Chavornay, deuxième édition, 2 vol. in-8°.
Romans du Maroc, deuxième édition, 4 vol. in-8°.
Campagne de Rome, deuxième édition, 1 vol. in-8°.
Raccolta. 2 vol. in-8°.
Promenade au Maroc. 1 vol. in-8°.
Nationalité Française. 1 vol. in-32.

CORBEIL. — IMP. DE CRÈTE.

CAROLINE

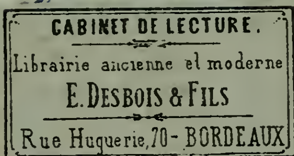
EN SICILE,

PAR

Charles Didier.

In sanguine fœdus.
(*Devise de l'ordre de St. Janvier.*)

II



PARIS,

JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI VOLTAIRE, N. 3.

1845

XIX

UN RÉQUISITOIRE.

—

Pendant que Fabio était prisonnier à Trapani, que faisait la reine Caroline à Castelvétrano ? Emportée par le tourbillon de ses passions, de ses rêves politiques, elle n'était pas cependant tellement absorbée par eux qu'elle ne retombât parfois sur elle-même : elle ne faisait alors que changer de passion ; elle avait des heures d'ennui, de vide.... disons tout, Fabio lui manquait.

A force de jouer, de ruser avec lui, elle avait fini par se prendre elle-même aux sentiments qu'elle voulait inspirer, et dans cette âme immodérée, les passions allaient vite : le même soleil qui les avait fait germer les voyait éclore. C'est qu'aussi elle avait passé cette bienheureuse époque de la vie où l'on peut attendre, parce qu'on a devant soi l'éternité. Elle savait trop le prix du temps pour en perdre ; chaque jour, chaque heure avait pour elle une valeur double ; concentrée par prudence dans les certitudes positives du moment présent, elle ne courait pas, sans y être forcée par la nécessité la plus impérieuse, les chances incertaines du lendemain. Quand vient le soir, le voyageur se hâte afin de profiter des derniers rayons du jour. Aussi Caroline se repentait-elle d'avoir éloigné Fabio ; mettant en balance les services que son voyage à Trapani devait lui rendre, et le vide que lui causait son absence, les passions de la femme l'emportaient sur les passions de la reine. Ce voyage après tout, un autre aurait pu le faire, mais le vide, quel autre que lui pouvait le combler ?

Il était convenu que Fabio ne lui adresserait par précaution ni lettres ni courriers ; elle ne devait par conséquent recevoir des nouvelles de sa mission et de lui qu'à son retour et par lui-même. Ce silence lui semblait bien long. Mais il fut rompu malheureusement beaucoup plus tôt qu'elle ne s'y attendait et qu'elle ne l'aurait désiré. Comme elle avait partout des agents, des émissaires.... des espions, puisqu'il faut les appeler par leur nom, elle apprit l'arrestation de Fabio dans la nuit même qui l'avait suivie. Son trouble fut extrême et d'autant plus grand qu'elle ne sut que le lendemain la véritable cause de cette catastrophe ; elle crut pendant vingt-quatre heures que, ayant laissé pénétrer le secret de sa mission, il était arrêté comme conspirateur. La vérité la soulagea ; mais quel que fût le motif de cet emprisonnement désastreux, ce n'en était pas moins un double échec, échec à la femme, échec à la reine : et dans quel moment ce coup la frappait-il ?

Son premier nouvement, qui était toujours généreux et qui d'ailleurs en cette circonstance était compliqué des ardeurs impatientes d'un amour

naissant, fut de voler à son secours. La réflexion l'arrêta. Qu'irait-elle faire à Trapani ? La baguette magique qui, dans un autre temps aurait fait tomber devant elle les portes de sa prison et brisé les fers du prisonnier, le sceptre, s'était brisé dans sa main ; elle avait perdu avec le pouvoir tous les priviléges du pouvoir. Sa protection avouée aurait nui à Fabio bien loin de le servir. Vaincue par la toute-puissance de la nécessité, elle dut renoncer à compromettre en vain dans sa personne la dignité d'une grande infortune unie à un orgueil plus grand encore. Elle soutint plusieurs jours, avec elle-même, une lutte violente ; car enfin la raison avait beau lui dire : Abstiens-toi ! sa magnanimité naturelle, exaltée ici par un sentiment plus vif, s'indignait à l'idée d'abandonner un homme qui souffrait par elle et pour elle.

Renfermée dans son cabinet, et livrée à un redoublement de solitude, elle cherchait dans les affaires une diversion puissante aux préoccupations d'un autre ordre qui agitaient son cœur. Au milieu des calculs les plus absorbants, des combi-

naisons les plus compliquées, elle avait des distractions fréquentes et d'ardentes aspirations : secouant les rudes entraves de la politique, son âme ouvrait les ailes et s'envolait aux lieux qu'habitait l'amour.

Un matin qu'elle était en proie à ces combats passionnés et que ses yeux, tour à tour mouillés par la tendresse et séchés par la colère, avaient peine à se fixer sur les papiers amoncelés devant elle, le chambellan de service vint lui dire que le général Mac-Farlane sollicitait l'honneur d'être admis en sa présence.

— Je ne veux pas le recevoir, répondit-elle ; allez lui rendre ma réponse sans en adoucir les termes. Mais non, ajouta-t-elle en se ravisant aussitôt ; en refusant de le voir, j'ai l'air de le craindre : la fatuité britannique est si grande qu'il ne manquerait pas d'interpréter mon refus à son avantage. Qu'il entre !

Mac-Farlane fut introduit sous son double titre de général anglais et de lieutenant-général des troupes siciliennes, car ce dernier titre lui avait été conféré par l'*Alter-Ego* de Ferdinand.

— Puisqu'il y a en vous, lui dit Caroline avec une ironie mordante et sans le faire asseoir, deux individus distincts, le général sicilien et le général anglais, auquel des deux dois-je m'adresser, à l'étranger ou à mon sujet ?

— Au choix de votre majesté, répondit Mac-Farlane d'un ton froid ; seulement j'aurai l'honneur de lui faire observer que je suis sujet de la Grande-Bretagne.

— Au reste, peu importe votre qualité pour ce que j'ai à vous dire. Si vous n'étiez pas venu, je vous aurais fait appeler.

— Je suis prêt, quoique je ne sois pas venu pour cela, à répondre à toutes les questions que votre majesté me fera l'honneur de m'adresser.

— De quel droit vous êtes-vous permis de faire occuper militairement, sans mon aveu, le lieu de ma résidence ?

— Je n'ai fait en cela, madame, qu'obéir aux ordres que j'ai reçus de Palerme.

— L'auteur de cette haute inconvenance est donc lord Bentinck.

— Je ne doute pas, madame, qu'en cette cir-

constance, comme dans toutes les autres, lord Bentinck n'ait pris l'avis de son altesse royale le vicaire-général, et qu'il n'ait agi avec son agrément.

— De sorte qu'à vous entendre, c'est mon fils qui fait garder sa mère.

— Il ne m'appartient pas d'avoir là-dessus une opinion. J'ai reçu l'ordre de faire occuper la ville de Castelvétrano, je l'ai fait occuper. Je regrette de ne pouvoir adresser à votre majesté une réponse plus satisfaisante.

— Il a raison, dit la reine en se parlant à elle-même, forme qui lui était familière ; pourquoi m'en prendre au bras qui ne fait qu'exécuter ? Ce n'est, après tout, qu'un subalterne.

— Je crois n'avoir point oublié la distance qui me sépare de votre majesté ; elle aurait pu s'épargner la peine de me la rappeler. Mais puisque elle a épuisé le chapitre des interpellations, je réclamerai la faveur de lui soumettre les miennes.

— Vous, des interpellations ? à moi ?

— En ma qualité de commandant supérieur du

Val-de-Mazzara, mon devoir est de veiller à la tranquillité de cette province.

— Veillez-y donc. Est-ce que je m'y oppose? Faites la police, si ce métier vous plaît. Pourquoi me venez-vous parler de ces choses-là !

— Parce que je reçois de tous les côtés les rapports les plus alarmants.

— Et qu'est-ce que cela me fait, à moi? Qu'ai-je de commun avec vos rapports et vos rapporteurs?

— Je passe sur les faits individuels tels que l'assassinat de la Spagnola et le duel au moins équivoque de Trapani; si graves que soient ces attentats, personne ne songe à en faire remonter la responsabilité jusqu'à votre majesté.

— Vraiment!... Vous voulez bien ne pas me faire passer en conseil de guerre? Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas! Vous êtes d'une générosité!...

— Si je tais ces faits, continua Mac-Farlane qui marchait à son but avec un flegme imperturbable à travers les ironies de la reine et ses emportements, il en est d'autres où le nom de votre majesté se trouve compromis.

— Je serais curieuse de les connaître.

— Les bandes calabraises rassemblées à Sélinonte, on ne sait par qui ni pourquoi, y ont commis récemment un crime épouvantable : elles ont délivré une compagnie de recrues et massacré, jusqu'au dernier, les carabiniers qui les escortaient. Or, madame, ces bandes sanguinaires passent pour être à votre solde.

— A ma solde?... Je ne me croyais pas si riche.

— Et de plus on dit qu'elles vous sont dévouées aveuglément.

— Je vous remercie de me l'apprendre, général Mac-Farlane ; rien ne pouvait m'être plus agréable à entendre, et, dans l'état où je suis, c'est une consolation et une compensation. J'ai donc encore des amis ! Je ne m'en doutais pas, et je vois avec plaisir que s'il y a des ingrats, beaucoup d'ingrats, il y a en revanche des dévouements désintéressés.

— Ce n'est pas tout ; on remarquait depuis quelque temps dans ces mêmes parages un brick de guerre dont les allures sembaient suspectes. Les soupçons n'étaient que trop fondés : ce brick vient

de les justifier en attaquant et pillant, en vue des côtes, un navire anglais, sous le prétexte mensonger que ses papiers n'étaient pas en règle.

— Et vous prétendez ?...

— Que ce forban est un reste de l'escadre armée naguère par votre majesté, et que s'il n'est pas sous vos ordres immédiats, il agit sous votre influence.

— Ainsi donc, non-seulement j'ai une armée de terre, mais encore une armée navale ? Ne vous a-t-on pas dit aussi que je préparais une descente en Angleterre ?

— Non, madame, mais on nous a dit que vous nourrissiez contre nous une haine implacable.

— En cela, général, on ne vous a point trompés. Ne vous a-t-on pas dit autre chose ?

— On nous a dit encore que ce sont précisément ces dispositions hostiles, publiquement professées par votre majesté, qui fomentent, qui exaltent le mauvais esprit dont les populations sont animées à notre égard.

— Vous allez voir que c'est ma faute si les An-

glais ont l'art de se faire abhorrer partout où ils posent le pied.

— On ajoute que l'armée sicilienne n'est pas mieux disposée pour nous que le peuple, et qu'elle s'autorise de votre exemple, on dit même de vos instigations secrètes, pour haïr, jalouser nos troupes, et les assassiner dans l'occasion. Ce qu'il y a de certain, madame, c'est que tous ces forfaits n'auraient pas lieu sans... sans...

— Sans moi. N'est-ce pas ce que vous voulez dire ? Pourquoi hésiter ? Ayez jusqu'au bout le courage de l'insulte.

— Je remplis un devoir, madame, je n'insulte point votre majesté, car en le faisant, je me manquerais à moi-même non moins qu'à elle. Je m'abstiens même de rappeler plusieurs circonstances qui prouvent à quel point nos plaintes sont fondées et nos griefs légitimes : ainsi, par exemple, nous savons, à n'en pas douter, qu'un des témoins du duel de Trapani, un ex-capitaine Fabio, est de votre connaissance particulière ; nous savons de plus qu'il était ou passait à la Spagnola au moment où l'assassinat y a été commis. Qui sait s'il n'en est

pas l'auteur ? Au reste, il est entre les mains de la justice pour le fait du duel, et, en ce qui touche à l'assassinat, il sera confronté avec le major Dudley dès que cet officier, l'un des meilleurs de notre armée, sera en état de supporter le voyage de Trapani.

— Que je connaisse ou non ce capitaine Fabio, que vous importe ? Je vois qui je veux. La Grande-Bretagne n'a pas, j'imagine, la prétention de m'imposer mes amitiés. Que maintenant le jeune homme dont vous parlez soit calomnié par vos espions, il est bon pour répondre à ses accusateurs : je suis fort tranquille à son sujet. Quant à moi, je suis prête à vous entendre encore si vous n'avez pas fini. Vous le voyez, j'ai un fonds de patience inépuisable, et pour vous prouver le calme, le sang-froid avec lequel j'ai prêté l'oreille à vos inconvenances, à vos témérités, je vais moi-même récapituler votre long réquisitoire. Si je n'ai pas tué vos officiers à la Spagnola, si je ne me suis point battue en duel à Trapani (sur ces deux chefs l'accusation est abandonnée), je n'en demeure pas moins à cet égard sous le coup de la complicité

morale; ce que je n'ai pas fait, je l'ai fait faire. Mais voici le plus grave: convaincue du double crime d'homicide et de piraterie (sur ce point la complicité est directe), j'ai délivré des recrues, égorgé des carabiniers, attaqué et pillé des bâtiments anglais. Voilà, si j'ai bien compris, le résumé de votre acte d'accusation. J'attends vos conclusions, général.

— Je suis venu ici, madame, pour les soumettre à votre majesté. Les voici en peu de mots: sommation a été faite aux bandes calabraises de se disperser au plus tôt, si mieux elles n'aiment y être contraintes par la force, sans préjudice du châtiment qu'elles ont encouru et auquel il sera procédé juridiquement. Quant au brick, il est déclaré forban et sera traité comme tel partout où on le rencontrera.

— Mais moi, général, vous ne me dites pas quand on me déporte à Botany-Bay.

Elle n'ajouta pas un mot de plus, Mac-Farlane, après toutes ces railleries, s'attendait à une explosion, et il s'était préparé d'avance à faire tête à l'orage; il en fut pour ses préparatifs de courage: l'ex-

plosion n'éclata point; soit que, tournée à l'ironie, Caroline ne pût revenir à l'indignation, soit plutôt qu'elle ne voulût pas élever son interlocuteur jusqu'à la hauteur de sa colère, elle refusa de prendre au sérieux ses plaintes et coupa court à toute autre explication. Elle aurait pu, sans nul doute, élever plainte contre plainte et récriminer à son tour, elle ne daigna pas le faire et plongea l'Anglais, par là même, dans une perplexité, dans un embarras qui lui fit perdre tout à fait contenance. C'était de toutes les vengeances la plus raffinée et la plus blessante : on oppose à la violence la violence ; mais au dédain ?

Semblable au picador qui s'efforce d'allumer par ses piqûres la fureur du taureau, Mac-Farlane essaya, mais en vain, de triompher du parti pris de la reine, et de la forcer à une lutte ouverte avec lui ; elle persévéra avec une constance, une fermeté stoïques dans la ligne de modération qu'elle s'était imposée ; il ne put, malgré tous ses efforts, tous ses expédients pour vaincre son dédaigneux silence, arracher d'elle autre chose que des monosyllabes évasifs ou moqueurs. Fatiguée enfin de

ses importunités opiniâtres, elle le congédia non sans peine, et lui dit en l'éconduisant :

— Général Mac-Farlane, savez-vous le latin ?

— Comme tout le monde, madame.

— En ce cas, veuillez, je vous prie, me traduire, à moi qui ne le sais pas du tout, un mot que me répétait souvent le vieux ministre Tanucci : *Non bis in idem*, si j'ai bonne mémoire.

Et comme au lieu de répondre, Mac-Farlane cherchait dans les yeux de la reine le sens de cette étrange interpellation.

— Cela veut dire, m'a-t-on assuré, qu'il ne faut jamais revenir deux fois sur le même sujet.

L'Anglais comprit alors l'apologue et se tint pour averti ; il se retira fort mécontent de sa campagne et peu désireux de la recommencer. Délivrée de sa présence, Caroline se replongea avec bonheur dans les libres pensées et les rêves de la solitude. Quelque graves que fussent les complications du moment, elles l'étaient moins cependant qu'elle ne l'avait craint d'abord. Les Anglais se défiaient d'elle, elle le savait de reste et depuis longtemps ; mais quoique sur leurs gardes, ils n'avaient qu'une

défiance vague ; leur attention, cela du moins ressortait de toutes les paroles de Mac-Farlane, n'était éveillée sur aucun danger particulier. Ils se défiaient d'une situation, non d'un fait déterminé ; c'est-à-dire qu'en définitive aucun des fils du complot n'était rompu ni même découvert. L'affaire du brick et celle des recrues n'étaient, pour ainsi dire, que de hors-d'œuvre de l'entreprise et l'inquiétaient peu : on en serait quitte pour abandonner à son sort l'imprudent navire qui d'ailleurs saurait bien lui-même pourvoir à sa sûreté ; quant aux bandes calabraises, on les laisserait s'éloigner quelque temps, s'il le fallait, sauf à les rappeler au dernier moment.

La position de Fabio était plus critique, moins à cause du duel que par sa redoutable confrontation avec le major Dudley; mais il se passerait du temps avant que le blessé de la Spagnola fût sur pied, et d'ici là qui sait ce qui serait arrivé ? Il n'y aurait peut-être plus en Sicile un seul Anglais. Au point où en étaient les choses, gagner du temps, c'était tout gagner.

Tout en ce monde a des compensations. Le

même jour où Caroline avait eu la désagréable visite de Mac-Farlane, on lui annonça l'arrivée d'un courrier qui, loin de chercher le mystère comme la plupart de ceux qui se croisaient à Castelvétrano, s'affichait au contraire avec un grand fracas et poursuivait la publicité avec le même soin que les autres mettaient à la fuir. Certes il était impossible de voir un agent secret dans un messager si bruyant. Du reste il ne parlait qu'allemand et se fit introduire chez la reine sous le nom de l'adjudant Durkheim, courrier extraordinaire de sa majesté impériale l'empereur d'Autriche.

— C'est donc vous, lui dit Caroline en allemand, qui avez été arrêté à Messine ?

— Moi-même, madame, répondit-il dans la même langue.

— Sous quel prétexte ?

— Il a plu aux Anglais de voir en moi un courrier des Tuileries, au lieu d'un courrier de Schœnbrunn. Et en cela, continua-t-il en français, quand il fut seul avec la reine, ils ne se trompaient pas ; mais j'ai déjoué leurs soupçons et reconquis

ma liberté, grâce aux démarches et à l'insistance d'un agent de votre majesté.

— Qui s'appelle ? demanda la reine avec défiance.

— Le colonel de Filippis.

— C'est bien cela. Personne autre n'est-il intervenu en votre faveur ?

— Personne que je sache.

— Cherchez bien.

— A moins que ce ne soit un nommé Castroné, que je n'ai vu qu'un instant à mon départ de Messine, et qui s'est vanté à moi d'avoir la confiance de votre majesté.

— Mais vous, vous êtes-vous confié à lui et à Filippis ?

— Votre majesté me fait injure ; excepté elle, tout le monde, en Sicile, me croit l'adjudant Durkheim, envoyé de Vienne.

— Et pour moi vous êtes ?

— Ce que je suis en réalité, l'adjudant Elbène, envoyé des Tuileries.

— Vous êtes sans doute en mesure de le prouver?

Pour toute réponse, l'étranger présenta à la reine un très-petit billet plié et cacheté d'une façon particulière, mais sans adresse. Caroline commença par l'examiner à l'extérieur avec une attention scrupuleuse ; enfin elle l'ouvrit, et y lut ce qui suit :

« Ma chère tante, le porteur est M. l'adjudant
« Elbène ; vous pouvez lui donner votre confiance,
« il a celle de l'empereur Napoléon et de

« votre nièce affectionnée

« Marie-Louise. »

— C'est bien là, reprit Caroline, l'écriture de l'impératrice et sa manière de plier ses lettres et de les cacheter ; mais toutes ces choses-là s'imitent aisément, et il manque à ce billet une sanction indispensable à mes yeux pour lui donner tous les caractères de l'authenticité.

— Que votre majesté veuille bien prendre la peine de tourner le feuillet.

Caroline lut au verso la déclaration suivante : « En foi des quatre lignes écrites et signées de ma « main, ci-derrière, j'appose ici mon sceau par- « ticulier. » La reine s'approcha de la croisée pour y mieux voir, et soumit le sceau qui suivait cette déclaration péremptoire à un examen approfondi ; il paraît qu'elle y reconnut tous les signes convenus et consacrés, car se rapprochant de l'étranger :

— Monsieur l'adjudant Elbène, lui dit-elle avec toute la grâce qu'elle savait donner à ses paroles quand elle voulait séduire quelqu'un, pardonnez-moi les formalités minutieuses que ma position m'impose.

— Si votre majesté les eût négligées, je l'aurais suppliée de vouloir bien les remplir pour ma propre satisfaction. Je désire par-dessus tout être reconnu pour ce que je suis.

— Encore un mot. Une chose me préoccupe : vous avez été fouillé à Messine, je le sais, avec une rigueur inquisitoriale ; comment se fait-il que la lettre de ma nièce ait échappé aux investigations des Anglais?

— Ah! votre majesté me demande là mon secret, mais je vais le lui confier pour lui prouver que je ne crains pas de lui donner des otages ; elle ne me trahira pas.

— Je vous en donne ma parole royale.

— J'ai eu le malheur de perdre un doigt à la bataille d'Austerlitz : un mécanicien du régiment me le remplaça par un doigt d'argent si admirablement imité, qu'il est impossible de le distinguer des autres. L'idée me vint alors de profiter de cette circonstance pour servir l'empereur dans ses correspondances secrètes. Mon doigt postiche est un étui, je veux dire une malle-poste, qui a trompé tous les limiers de toutes les polices de l'Europe ; il braverait l'œil de l'inquisition elle-même. Devinez, madame.

A ces mots il se déganta et fit jouer ses deux mains sous les yeux de la reine sans qu'elle pût, quoique avertie, reconnaître le doigt de contrebande.

— Maintenant, dit-elle en faisant asseoir l'émissaire des Tuileries, je vous écoute et je vous crois.

L'entretien menaçant d'être long et ne pouvant être scindé à cause de son importance, nous le renvoyons au chapitre suivant où le lecteur bénévole, comme disaient nos respectables et respectueux ancêtres, voudra bien l'aller chercher, pour peu qu'il en soit curieux.

XX

UNE PAGE D'HISTOIRE.

—

Avant de commencer ce chapitre, le romancier déclare qu'il cède la plume à l'historien, car il ne dit ni ne fait rien dire à ses personnages qui ne soit d'une scrupuleuse exactitude. Les faits, sinon les mots, sont puisés aux sources les plus authentiques. Cette déclaration préalable était nécessaire ; quand les choses qu'on raconte contrarient les idées reçues et communément adoptées, il est bon de prendre quelques précautions, tant pour soi-

même que pour autrui. Vous voulez conduire le lecteur dans des régions nouvelles, inconnues, c'est à merveille, mais encore faut-il lui inspirer de la confiance et aplanir quelque peu devant lui les sentiers mal frayés par lesquels il doit passer pour vous suivre.

— Madame, dit l'adjudant Elbène en profitant de la permission de la reine pour s'asseoir, je ne suis et ne pouvais être qu'un messager verbal; les négociations dont je suis l'intermédiaire sont trop importantes, trop secrètes pour être confiées au papier sans péril. Mon emprisonnement à Messine prouve assez de quelles précautions les Anglais s'environnent.

— Si bien défendue que soit la place, il y a toujours un point vulnérable, votre présence ici en est la preuve.

— Et d'ailleurs la place n'est pas si forte qu'elle paraît l'être.

Les Anglais ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Encore dix ans de système continental et il n'y a plus d'Angleterre.

— Dix ans!.... c'est bien long!

— Mais avant de nous embarquer sur l'océan de la politique, souffrez, madame, que je remplisse la partie la plus agréable de ma mission. L'impératrice Marie-Louise, votre auguste nièce, qui m'honore de sa confiance particulière, m'a ordonné de transmettre à votre majesté l'expression de son respect et de son affection. C'est une tâche dont je m'acquitte avec bonheur.

— Portez-lui tous mes vœux et mes sentiments les plus tendres. Son fils est-il en bonne santé?

— Le roi de Rome se porte à merveille et promet à la France des destinées prospères et glorieuses.

— Mais avant de parler du fils, parlons du père. Monsieur l'adjudant, l'empereur Napoléon m'appelle-t-il encore Frédégonde!

— Précisément, madame, l'empereur m'a chargé de demander à votre majesté si vous l'appeliez toujours le tyran corse.

— Cela dépend de lui, répondit Caroline en souriant de la répartie d'Elbène; comme il se conduira avec moi, je m'exprimerai sur lui.

— En ce cas, madame, vous n'aurez à l'avenir que des éloges à faire du nouveau Charlemagne.

— Comment concilier vos paroles avec ses actions? S'il avait prêté franchement l'oreille à mes premières ouvertures, je n'en serais point réduite à la condition misérable où je suis tombée, et depuis longtemps la Sicile serait purgée d'Anglais. Au lieu de cela, qu'a fait votre empereur? J'envoie en France comme négociateur un officier de marine, un homme de confiance, un homme à moi enfin, le capitaine Amélia; le maréchal Marmont, gouverneur des provinces illyriennes, auquel il s'adresse d'abord, l'expédie à Paris à votre ministre de la police, Rovigo, Savari... que sais-je? Vos hommes en place ont tant de noms aujourd'hui qu'il est impossible de s'y reconnaître. Amélia expose l'objet de sa mission; au lieu de le présenter à Napoléon comme le portaient ses instructions, et comme il ne cessait de le réclamer, on le jette dans le donjon de Vincennes, où il est encore. Est-ce ainsi que Bonaparte me prouve ses bonnes dispositions?

— Bonaparte, madame ? Nous ne connaissons personne en France de ce nom-là. Votre majesté veut dire sans doute Napoléon. Bonaparte est mort le 28 floréal an XII.

— Vous voulez dire le 18 mai 1804, répondit vivement Caroline à qui ce souvenir du calendrier révolutionnaire rappelait douloureusement l'échafaud de Marie-Antoinette.

— Votre majesté a une mémoire des dates qui tient véritablement du prodige.

— Comment les princes de l'Europe pourraient-ils oublier une date qui a justifié leurs prévisions, leurs résistances, et qui leur a donné raison aux yeux de la postérité et des contemporains eux-mêmes ? N'est-ce pas ce jour-là que votre Bonaparte s'est couronné de sa propre main ? Or, en le laissant ramasser dans le sang de ma sœur la couronne de Louis XIV, la France s'est donné à elle-même un éclatant démenti.

— Un démenti, madame ?

— Eh ! oui, la pourpre de votre empereur a été le linceul de votre république ; en se jetant dans les bras de la monarchie, votre patrie égarée a re-

connu enfin elle-même que la monarchie était le salut des peuples.

— Oh ! pour cela, madame, c'est la vérité. L'éternelle gloire de l'empereur est d'avoir relevé le trône d'une main, l'autel de l'autre, et d'en avoir à jamais fini avec ces idéologues imbéciles et ces féroces cannibales qui ont trop longtemps déshonoré la France.

Le tour de la raison est à la fin venu.

— Puisse-t-elle effacer avec les larmes du repentir le cercle de sang qu'elle a décrit ! Mais nous voici bien loin et de votre mission et du capitaine Amélia. Je vous disais donc qu'il a été jeté pour toute réponse dans les cachots de Vincennes. C'est comme si l'on m'y avait jetée moi-même ; car enfin pour n'être pas accrédité publiquement, Amélia ne m'en représentait pas moins. Comment Napoléon explique-t-il un pareil affront ?

— Le premier, le seul coupable est le capitaine Amélia lui-même. Sa faute a été de procéder par intermédiaires, au lieu d'aller directement à l'empe-

reur, comme je viens directement à votre majesté. L'empereur ne dit à ses ministres, même à ses confidents les plus intimes, que ce qu'il veut bien leur dire, et toute négociation qui passe par leur filière avant d'arriver jusqu'à lui est une négociation manquée. Sa majesté impériale ne souffre pas que ses ministres sachent avant elle les secrets de l'État. Et d'ailleurs, dans cette occasion, sa position était particulièrement délicate : Napoléon ne pouvait se donner l'apparence aux yeux du public de traiter avec les ennemis de la France; je dis public, et c'est à dessein ; car je suis de l'avis de l'adage turc. Tout secret qui passe deux devient commun; or, si votre majesté veut se donner la peine de compter, elle trouvera que son secret, avant de parvenir aux oreilles de l'empereur, avait passé par celles du maréchal Marmont, du duc de Rovigo, sans compter les autres. Votre majesté comprend elle-même que l'emprisonnement du capitaine Amélia était une de ces nécessités politiques commandées par la raison d'État. Telles sont, madame, les explications que l'empereur m'a expressément enjoint de donner à votre

majesté ; il désire sincèrement qu'elle veuille bien s'en tenir pour satisfaite.

— Ce sont là des explications plus faciles à donner qu'à accepter. Mais je veux bien ne pas me montrer trop exigeante, surtout si la suite et la fin de la négociation en rachètent les commencements.

— Je ne dois pas vous dissimuler que dans l'origine l'empereur nourrissait des préventions contre votre majesté. Pardonnez la franchise

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Oui, madame, Napoléon n'accueillit pas avec faveur les premières ouvertures qui lui furent faites en votre nom.

— Et moi donc, croit-on que je me sois résignée sans combats à une pareille démarche ? Moi aussi, j'ai cédé aux nécessités impérieuses de la raison d'État, et j'ai immolé mes répugnances personnelles à des intérêts supérieurs. Je me suis dit qu'un homme, quel qu'il fût, appelé, n'importe comment, à de si hautes destinées, ne pouvait qu'être un instrument de la Providence, qui a ses

vues sans doute en le suscitant au milieu des nations. Et puis, n'est-il pas devenu mon neveu en épousant la petite-fille de Marie-Thérèse ?

— Cette considération de parenté a été déterminante aussi pour l'empereur. — « Après tout, « me dit-il un jour en me parlant de votre ma« jesté, elle est la tante de mon fils. » — L'impératrice, comme vous le devinez, madame, n'est pas étrangère à la révolution qui s'est opérée en lui en faveur de votre majesté ; c'est elle qui a par degrés accoutumé son oreille à des noms ennemis jusqu'alors, et son cœur à des sentiments de conciliation. Grâce à son intervention, la négociation est devenue une affaire de famille. Comme parente et comme fille des Césars, Marie-Louise souffre à la fois dans son affection et dans son orgueil, en voyant votre majesté reléguée au bout de l'Europe, dans cette île perdue…

— Où je ne suis plus même, vous le voyez, qu'une proscrite.

— L'impératrice est indignée contre les Anglais, et cette dernière insolence a décidé l'empereur à agir promptement et puissamment.

— C'est s'y prendre un peu tard ; mais je ne veux pas récriminer, et je pardonne à Napoléon ses irrésolutions, ses lenteurs, s'il répare le mal qu'il pouvait empêcher. Puisqu'il m'a laissé précipiter du trône, c'est bien le moins qu'il m'aide à y remonter.

— La volonté de l'empereur est formelle à cet égard, et l'Europe sait que ce qu'il veut, il le veut bien. Il n'hésite plus que sur l'exécution.

— Qu'il me laisse faire ; quoique exilée du trône, et tenue en surveillance par les Anglais dans ce méchant village, j'ai encore par devers moi les moyens de me débarrasser d'eux.

— Ces moyens, quels qu'ils soient, l'empereur les ignore et préfère les ignorer ; il en laisse à votre majesté le choix et l'emploi ; il ne s'attache, lui, qu'aux résultats ; et c'est là-dessus seulement que les protocoles sont ouverts.

— Mes propositions sont claires, et déjà plusieurs fois je les ai nettement formulées : la présence des Anglais en Sicile est pour Napoléon un sujet constant d'inquiétude et un grave embarras ; ils gênent de là toutes ses opérations dans le midi de

l'Europe et le tiennent perpétuellement en échec. Ainsi, nos intérêts sur ce terrain sont identiques.

— Telle est aussi, madame, l'opinion de l'empereur.

— Je serais donc en droit, puisque son intérêt est lié au mien si étroitement, de réclamer son assistance directe pour expulser les Anglais et délivrer la Sicile ; cependant, je ne le fais point, et je me charge seule de cette immense entreprise.

— Premier point.

— Mes mesures sont prises de telle sorte que je ne puis manquer de réussir, je réussirai ; mais, en politique, il faut tout prévoir, même les revers les plus improbables : en cas d'insuccès, je réclame un asile sûr et honorable à Gênes ou à Venise, à mon choix.

— L'empire français est ouvert à votre majesté dans toute son étendue ; elle n'aura qu'à choisir elle-même le lieu de sa résidence et sera partout traitée comme l'auguste tante du roi de Rome.

— Ceci n'est qu'une question incidente, soulevée seulement pour mémoire ; je ne m'y arrête

pas, et je reprends le fil. Délivrée des Anglais, je ressaisis avec le roi Ferdinand les rênes de l'Etat, et j'ouvre les ports de la Sicile aux navires français, tant à ceux de guerre qu'à ceux de commerce.

— Second point. Et votre majesté demande en échange?

— Ne le sait-on pas? A quoi bon répéter ce que j'ai dit mille fois? Je demande, premièrement : des secours de terre et de mer, au cas où les Anglais tenteraient un coup de main sur la Sicile.

— Cet article ne saurait souffrir de difficulté.

— Les autres en souffrent donc?

— Je ne dis pas cela; je dis seulement que le premier ressort de la nature des choses, comme dit l'empereur. Mais votre majesté n'a pas fini; j'ai l'honneur de l'écouter avec toute l'attention, tout le respect qui lui sont dus.

— Je demande en second lieu que Napoléon nous rende enfin, et pour toujours, notre royaume de Naples. Tel est mon ultimatum.

— Nous voici dans le vif de la question. C'est précisément cette condition absolue de votre ma-

jesté, qui a entretenu les hésitations de l'empereur, et occasionné les lenteurs dont vous vous plaignez : car enfin, madame, si vous être la tante de l'impératrice, l'épouse du roi de Naples actuel est la sœur de l'empereur.

— Je puis écouter beaucoup de choses, mais que devant moi on traite Murat de roi de Naples, cela, je ne puis l'entendre de sang-froid, c'est au-dessus de mes forces.

— A l'avenir donc je dirai Murat tout court.

— Nous donner pour successeur le fils d'un aubergiste, un palefrenier, c'est aussi trop méprisant ! J'ai pardonné à Napoléon bien des injures, mais celle-là... Tenez, adjudant Elbène, il faut que votre empereur la répare bien vite, s'il veut que nous soyons bons amis.

— C'est son désir et son dessein. Je ne cache pas à votre majesté qu'il est mécontent de Murat. Entre autres griefs, il ne lui a point pardonné d'avoir compromis l'honneur et le prestige des armes françaises dans sa triste descente en Sicile. On a bien prétendu que c'est l'empereur lui-même qui a fait manquer cette expédition après l'avoir con-

seillée, parce qu'il n'avait besoin, dit-on, contre les Anglais, que d'une simple démonstration, d'une diversion au profit de ses armées d'Espagne; mais ceci est une calomnie, qui n'a pas même pour elle l'ombre d'une probabilité.

— Quant à moi, dit la reine, je n'ai jamais cru au succès de l'entreprise, et j'ai été si peu inquiète du résultat, que je n'ai pas même envoyé au secours de Messine, les troupes siciliennes cantonnées à Palerme et à Trapani. L'événement a justifié ma sécurité.

Caroline en savait, sur cette expédition demeurée assez obscure, beaucoup plus sans doute qu'elle n'en voulait dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès cette époque, elle entretenait avec Napoléon des intelligences secrètes, et que les Anglais lui reprochèrent avec amertume de les avoir abandonnés dans cette circonstance.

— Quoi qu'il en soit, reprit Elbène, l'empereur est dégoûté de son beau-frère, et n'attend qu'une occasion pour l'éloigner de Naples, sauf à le dédommager quelque part. Sa majesté impériale a tant de couronnes à sa disposition, qu'elle n'a que

l'embarras du choix. Je vous dirai plus, madame, c'est que le général Manhès, qui commande en Calabre, passe pour être l'homme de Napoléon, plus encore que l'homme de Murat ; ce qui expliquerait sa haute et rapide fortune. En tout état de cause, je crois qu'il pourrait servir, au besoin, les vues de votre majesté sur le continent napolitain.

— Afin de vous rendre franchise pour franchise, je vous dirai que Manhès passe pour les avoir déjà servies et pour correspondre avec nous directement ; car vous comprenez bien que, en attendant la réalisation des bons vouloirs de Napoléon à notre égard, nous ne sommes pas fâchés de nous préparer les voies par nous-mêmes.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à votre majesté

Si le destin propice a couronné ses vœux?

— Je n'ai plus rien à vous cacher, car vous représentez ici Napoléon, et je joue avec lui à jeu découvert. Aussi bien touchons-nous au moment suprême où l'Europe entière sera dans la confi-

dence. Apprenez donc que nous avons en Calabre un parti puissant ; tous les carbonari sont avec nous. Bien plus, Manhès lui-même doit seconder activement le mouvement qui se prépare : ses chaloupes canonnières renforceront notre escadre contre la flotte anglaise. Quant à Naples, j'y compte, vous ne l'ignorez pas, des partisans nombreux, et j'ai des affidés sûrs jusque dans la propre maison de Murat. Cela date de loin : Salicetti lui-même m'écrivait déjà régulièrement et confidentiellement.

— Nous le savions à Paris, madame, et je pourrais même dire à votre majesté le nom de l'individu qui portait les lettres et rapportait les réponses.

— Voyons si vous êtes bien informé.

— Il s'appelait Capetti.

— C'est bien cela. Il faut que Canosa nous ait trahis ; car lui seul était dans le secret.

— Précisément, madame, Canosa m'a tout dit. Vous voyez qu'à Paris nous savons bien des choses. Malheureusement pour votre majesté, Murat en sait aussi beaucoup.

— La pénétration n'est cependant pas sa faculté dominante.

— C'est vrai ; mais on lui a donné l'éveil.

— Qui?

— Devinez, madame.

— Comment le puis-je ?

— Les Anglais.

— Murat correspond avec les Anglais ?

— Avec Bentinck lui-même.

— Mais Bentinck ne sait rien.

— Détrompez-vous, madame ; vous avez été trahie par un certain Roméo qui, en faisant vos affaires, faisait celles des Anglais.

— Le misérable ! c'est donc lui qui a dénoncé Rossaroll ?

— C'est probable.

— J'ai toujours suspecté sa fidélité, et j'ai renoncé depuis longtemps à ses services. Il connaît, il est vrai, mes projets sur Naples, tout le monde doit les soupçonner, mais il ignore mes plans actuels contre les Anglais.

— C'est heureux pour nous, car les Anglais les sauraient déjà.

— Oh ! quant à ce secret-là, s'écria Caroline en posant la main sur son cœur, c'est le mien ; il sera bien gardé. Mais ce qui m'étonne, ce que j'ai peine à comprendre, c'est que Bentinck ait averti Murat. Quel intérêt a-t-il à cela ?

— D'abord, madame, l'intérêt de vous nuire et de traverser vos projets. Pourvu que les Anglais soient maîtres de la Sicile, peu leur importe que ce soit Murat ou Ferdinand qui règne à Naples. Mon avis est, qu'appelés à choisir, ils voteraient pour Murat. Cela se conçoit : vous avez des droits sur la Sicile, Murat n'en a pas, et ils lui assureraient volontiers, ils lui garantiraient le continent napolitain, à condition qu'il leur laissât la libre possession de l'île.

— La Sicile, je le sais trop, est l'objet de leur convoitise, mais j'y mettrai bon ordre, et s'ils y restent, ce ne sera pas vivants.

— Au reste, madame, qu'ils fassent leur cour à Murat, et que Murat se défie de vous et soit sur ses gardes, peu importe aujourd'hui, puisque votre majesté est destinée à rentrer à Naples non plus par la voie étroite et ténébreuse des

conspirations, mais en plein soleil, par la grande route de la politique?

— Vous revenez à la question, et il était temps d'y revenir : toutes ces digressions nous en avaient beaucoup écartés. On connaît maintenant mes conditions. Napoléon les accepte-t-il oui ou non?

— Je vais m'expliquer aussi catégoriquement que l'a fait votre majesté ; et je puis le faire, car j'ai à cet égard des instructions positives. Premièrement : une fois les Anglais chassés de l'île, et cela par des moyens que l'empereur ne veut ni juger ni connaître, et dont il vous laisse la responsabilité tout entière, une fois, dis-je, le fait accompli, il sera accordé à votre majesté tous les secours nécessaires pour prévenir une nouvelle invasion britannique en Sicile. Le commandement des troupes françaises sera confié au général Manhès, si du moins ce choix a l'agrément de votre majesté.

— C'est celui que j'aurais fait moi-même.

— Secondement : afin de reconnaître le service rendu par votre majesté à l'empire français, et pour rétablir la paix entre les deux puissances, le

royaume de Naples vous sera rendu, et, afin de maintenir son double droit, Ferdinand reprendra le titre de roi des Deux-Siciles.

— Je n'ai pas d'objection à faire contre ce baptême géographique, si ce n'est qu'il flatte l'orgueil sicilien aux dépens des Napolitains que l'on a débaptisés.

— Troisièmement.....

— Mon protocole n'a que deux articles, comment le vôtre en a-t-il trois?

— Que votre majesté daigne m'écouter jusqu'au bout, elle n'aura pas à se plaindre, je l'espère, de ce troisième article.

— Allez donc, nous verrons bien.

— Troisièmement : afin de sceller la réconciliation et pour donner en même temps à votre majesté un témoignage d'amitié sincère et de bonne parenté, l'empereur incorpore, à perpétuité, au royaume de Naples actuel la ville d'Ancône et ses dépendances.

— Vraiment, votre empereur est d'une grâce charmante. Dites-lui que son procédé m'a été au cœur, et qu'il rachète bien des choses ; sans

compter que le cadeau est magnifique. Je ferai d'Ancône le Gaëte de l'Adriatique.

— L'empereur n'exige en retour qu'une seule chose.

— Il exige?... Déjà des conditions? Napoléon veut-il être pour moi à Naples ce que les Anglais sont à Palerme? Si je ne dois que changer de maître, tout est rompu ; je reste en exil. Je préfère le néant, l'abjection où je suis tombée, au simulacre de la grandeur et de la puissance. Je sais ce que pèse un joug, on ne m'en fera plus porter. Je ne suis pas de ces esprits vaniteux qui se contentent des apparences ; je veux être et non paraître, moi. Qu'un Murat fasse du trône un tréteau, et joue dans son manteau d'emprunt le personnage de comparse et de mannequin couronné, il est dans son rôle et fait son métier d'histrion ; mais moi, oublie-t-on qui je suis? oublie-t-on d'où je sors?

— Personne ne l'oublie, et l'empereur moins que personne ;

Remettez-vous, madame, d'une alarme aussi chaude.

Quand j'ai dit que l'empereur exige, j'ai voulu dire qu'il désire...

— Quoi ?

— Que votre majesté laisse aux Napolitains les lois françaises auxquelles ils se sont accoutumés, et qu'elle les introduise en Sicile.

— Encore un changement de constitution !

— Eh ! madame, qui vous parle de constitution ? Il ne s'agit que du code Napoléon ; la mode des constitutions est passée, grâce à Dieu ! L'abbé Siéyes ne nous en avait que trop infestés. Ces billevesées ne trouvent plus de crédit que dans le cerveau creux des idéologues. Une bonne charte est un homme.... ou une femme de génie ; à ce titre, madame, la France et les Deux-Siciles ont la meilleure des constitutions.

— Chacun a sa chimère et sa recette, dit Caroline en se parlant à elle-même : l'un a son code, l'autre sa charte, panacées miraculeuses qui doivent guérir infailliblement tous les maux de l'humanité. Pauvre humanité ! Je ne m'oppose pas, continua-t-elle, en revenant à l'adjudant, à ce que mes sujets se fassent juger d'après les lois françaises, si cela leur fait plaisir ; autant celles-là que d'autres ; l'important n'est pas la loi,

mais celui qui l'interprète et qui l'applique. Les bons magistrats font les bons codes, et le code le plus parfait n'est qu'un chiffon de papier, si le magistrat est ignorant ou corrompu.

— Il va sans dire, madame, que les deux Etats contracteront ensemble une alliance offensive et défensive, et que l'empire de Napoléon trouvera toujours dans le royaume de Caroline un allié fidèle et dévoué.

— Comme aussi Caroline trouvera dans Napoléon un ami et pas un maître.

—L'empereur répète souvent, madame, que la réciprocité et l'équité sont la première loi et la condition *sine quâ non* des alliances solides et durables.

— Il proclame la maxime, mais recherche-t-il les occasions de la mettre en pratique ?

— Madame,

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter,

comme dit le Tancrède de M. de Voltaire.

Cette dernière citation qui ne manquait pas d'à-propos, puisque la scène de *Tancrède* se passe en

Sicile, fit sourire la reine et mit fin à la conférence. Aussi bien la mission du plénipotentiaire occulte était-elle remplie ; Caroline avait gagné sa cause. Elle ne put se défendre d'un tressaillement de satisfaction en se voyant si près du but, en songeant surtout qu'elle ne devait qu'à elle seule, à sa persévérance, à son activité, à son indomptable énergie, le triomphe inespéré qui couronnait tant d'efforts. La joie de l'orgueil victorieux éclatait dans ses regards, et son sourire respirait l'ivresse intime, inexorable d'une vengeance assouvie ou près de l'être, ce qui est plus effrayant encore et plus doux. Il lui échappa une exclamation qui prouvait la violence de sa crise intérieure :

— Je pile Bentinck dans un mortier.

Expression cruellement pittoresque qui lui était familière alors qu'elle portait ou croyait porter à son ennemi un coup mortel.

— Oh ! oh ! pensa tout bas l'adjudant diplomate, je comprends maintenant pourquoi l'empereur l'avait baptisée Frédégonde. Il vaut mieux être son ami que son ennemi, et les Anglais avec elle n'auront pas beau jeu.

— A quoi pensez-vous, monsieur Elbène ?

— Aux Anglais, madame, et comme dit notre grand Racine, répliqua-t-il encouragé par le succès de sa dernière citation,

Je les plains de tomber en vos mains redoutables.

Mais cette citation n'eut pas le succès de l'autre ; car, par l'enchaînement des idées, elle donnait à croire que dans son for intérieur Elbène comparait la reine Caroline à la reine Athalie ; autrement comment un vers de la tragédie baptisée par la terrible héroïne lui serait-il venu tout à coup à la mémoire? Ce raisonnement était trop facile à faire pour que la reine, douée comme elle l'était d'une clairvoyance extraordinaire, ne le fît pas immédiatement. Quoique blessée, elle n'en laissa rien paraître, et, faisant sur elle-même un retour involontaire :

— Il faut, se dit-elle à part elle, qu'on m'ait fait en Europe une réputation bien mauvaise.

Ce mouvement d'analyse fit passer sur son front un sombre nuage : allumés par la joie, ses yeux s'éteignirent dans la tristesse ; son sourire passa

du ravissement à l'amertume : son triomphe était gâté. Rien n'est complet ici-bas ; la limite est partout ; les moralistes passés l'ont dit, les moralistes futurs le diront encore : notre terre est l'empire des demi-clartés, des demi-ténèbres ; tout succès a son revers, tout bonheur son correctif, comme toute lumière a ses ombres et tout printemps son hiver.

— Allez vous reposer, dit Caroline à l'adjudant ; vous devez en avoir besoin. Demain je répondrai à ma nièce l'impératrice, et je lui parlerai de vous en bons termes. En attendant mieux, ajouta-t-elle en lui donnant une bague enrichie de diamants, prenez ceci, comme un témoignage de ma satisfaction. Cet anneau servira à dissimuler encore mieux, dans l'occasion, votre doigt mystérieux. Continuez à le mettre au service de la bonne cause, des bons principes, et cette blessure cruelle, qui fut pour vous un sujet de douleur, sera l'instrument de votre fortune.

— Je la bénis aujourd'hui, madame, puisque je lui dois l'honneur d'avoir été admis en votre présence.

Avant de congédier l'émissaire des Tuileries, l'auteur a besoin de répéter que, dans ce chapitre, il n'a pas été romancier, mais historien, et qu'il a renoncé, en cette circonstance, à toutes les prérogatives de l'invention; pas un fait, pas un nom propre n'est de sa création ni de la création de personne; fidèle au précepte qui veut que la vérité soit arrachée toute nue du fond de son puits, c'est dans cet état qu'il l'a présentée au lecteur, sauf à faire crier à la fiction, à l'invraisemblance :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le poète aurait pu ajouter qu'il n'en est alors que plus vrai, car pour donner du crédit à ses imaginations, le menteur n'invente que ce qui est probable; autrement, qui le croirait?

Que maintenant Caroline et Napoléon jouassent au plus fin, et qu'en s'exploitant l'un l'autre au profit de leur intérêt particulier, tous les deux nourrissent au fond du cœur l'arrière-pensée de se duper réciproquement après le succès, c'est possible, c'est même probable; mais, en attendant,

ils n'en marchaient pas moins d'accord dans les noirs sentiers de l'intrigue, du mystère; plus d'une fois leurs lettres furent interceptées, leurs agents arrêtés, et Rossaroll ne fut pas le seul à sceller de son sang leur pacte ténébreux.

Qu'importe aux princes la vie des hommes? Pour un qui glisse et tombe du haut de la corde tendue, il en surgit vingt autres tout prêts à recommencer le tour, au risque de faire, comme leurs devanciers, le saut périlleux. La graine des courtisans est vivace, elle est féconde, elle fleurit sans culture, en toute saison, en tous pays, dans toutes les couches de la société, en bas comme en haut, en haut comme en bas; les uns s'appellent Leicester, Concini, Potemkin, Acton, les autres n'ont pas de nom dans l'histoire, à peine en ont-ils un dans les cartons de la police; mais tous, les plus grands comme les plus infimes, depuis le favori triomphant, que le vent capricieux de la faveur emporte et dépose au pied du trône, souvent plus haut, jusqu'à l'espion ténébreux, martyr impur qui n'arrive qu'à la hauteur du gibet, tous sont pétris du même limon,

animés du même souffle, dévorés des mêmes convoitises ; tous ont soif d'argent pour les grossiers plaisirs et les vains oripeaux qu'il procure ; il leur faut à tous un marchepied; qu'il soit d'or, de sang ou de boue, n'importe, pourvu qu'il leur permette de passer la tête au-dessus des autres ; rampants par arrogance, ils baisent les pieds du maître afin de faire ensuite baiser les leurs. Le sang du premier esclave coule, à plus ou moins forte dose, dans leurs veines à tous, et nul d'entre eux, fût-il prince comme Godoï, fût-il roi, comme Poniatowski, nul ne s'élève, par le cœur, au-dessus de Pallas l'affranchi.

XXI

LA ROYALE ÉPITRE.

—

Vous parlez sans cesse de la reine, nous demandera-t-on sans doute; mais le roi est-il mort, que vous n'en dites rien?

Le temps, et peut-être aussi la volonté, nous manquant pour lui aller faire notre cour à la Ficuzza, voici précisément Vincent Félio, son premier valet de chambre, qui va nous donner de ses nouvelles. Il apporte à Caroline une lettre de

son auguste époux qui n'écrivait guère, et qui avait pour cela d'excellentes raisons. Telle était son horreur de la plume, que, au temps de sa puissance, il ne signait même pas les édits royaux; afin de s'affranchir de cette formalité, il avait fait graver une espèce de griffe dont il était fort jaloux et qu'on apposait, en sa présence, au bas des actes qui réclamaient impérieusement sa signature. Un autographe de sa main était d'autant plus précieux qu'il était plus rare. Sur dix lettres que lui adressait la reine, il lui en écrivait une, encore tout au plus, sans que la reine, dit-on, se plaignît de la proportion : elle tenait beaucoup à ce que ses lettres, à elle, fussent lues à la Ficuzza; c'était la seule manière qu'elle eût d'y dominer en son absence; mais elle tenait beaucoup moins à recevoir elle-même les épîtres de Ferdinand. Que pouvait-il lui dire des autres et de lui-même qu'elle ne sût mieux que lui et avant lui?

Voici la royale épître que lui remit Vincent Félio :

« J'ai reçu tes lettres en leur temps, ma chère

« Caroline, et je t'en remercie ; elles me distraient,
« et j'ai bien besoin de distraction. Je m'ennuie.
« La pêche est impossible ici par plusieurs rai-
« sons, dont la première est qu'il n'y a pas d'eau
« à la Ficuzza. Où est le bon temps où nous pê-
« chions ensemble dans nos jolis lacs de Patria
« et de Fusaro, et où je vendais ma pêche aux
« pratiques ? Je pourrais bien, à la rigueur, pê-
« cher à ma thonnaire de Solanto, mais ce n'est
« pas la saison du thon ; et puis si j'approchais
« des côtes, ces Anglais de malédiction s'imagine-
« raient que je veux m'échapper. Pour aller où ?
« A Naples sans doute ? Plût à Dieu et à saint
« Janvier que la chose fût possible ! Vois-tu, ma
« chère Caroline, il n'y a qu'un Naples au monde.
« Voir Naples et mourir, dit-on ; moi, je dis : Re-
« voir Naples et y vivre. J'en suis réduit à la
« chasse ; mais je ne sais pourquoi, elle me plaît
« moins depuis quelque temps ; je ne chasse
« presque plus. Hier, pourtant, j'ai tué un san-
« glier dans le bois du Capellaro ; mais les san-
« gliers siciliens ne valent pas ceux de Persano.
« Félio, que je t'envoie, te dira que le bon Père Cac-

« camo me dit régulièrement deux messes tous les « jours, quelquefois trois ; c'est une grande con-« solation pour le pauvre exilé qui t'embrasse.

« Ferdinand. »

P. S. « Je rouvre ma lettre pour te dire que ma « grande lice bleue a mis bas quatre petits ; on es-« père les élever tous les quatre. A propos, sais-« tu que notre fils François, mon vicaire-géné-« ral, a eu des coliques qui ont failli l'emporter. « On n'est pas sûr encore qu'il en réchappe. »

Jamais il n'en avait tant écrit. Tout un jour, sans doute, n'y avait pas suffi. Du reste, le roi et l'homme étaient tout entiers dans sa lettre. Si l'on compare maintenant les occupations respectives du couple royal, on comprendra pourquoi nous parlons beaucoup de la femme, et du mari fort peu. Toutefois, il est juste de reconnaître que les travaux de ce nouvel Hercule étaient des plus innocents... innocents dans toutes les acceptions du mot.

— Eh bien ! Félio, dit la reine au camérier de Ferdinand, qu'y a-t-il de nouveau à la Ficuzza ?

— Rien, majesté, sinon qu'on s'y ennuie comme il n'est pas permis à des chrétiens de s'ennuyer.

— Crois-tu qu'on s'amuse beaucoup à Castelvétrano?

— Je n'en sais rien, majesté, mais qu'on s'y ennuie davantage, c'est impossible. Et puis, votre majesté ne s'ennuie jamais; elle a le don de tirer parti de tout. Plût à Dieu que le roi fût comme elle!

— Mais sa santé, tu ne m'en parles pas?

— Grâce à Dieu, le corps va bien; on n'en peut malheureusement dire autant de l'esprit. Le roi est devenu irascible, ce qu'il n'avait jamais été; nous ne le reconnaissons plus, tant son caractère est aigri. Allez, majesté, son service est bien difficile : rien ne va comme il l'entend; il est mécontent de tout, même de ma manière de le coiffer et de lui faire la barbe. Pourtant Félio peut dire sans se vanter qu'il a fait ses preuves; votre majesté sait mieux que personne que le roi ne s'était jamais plaint de moi. Maintenant ce n'est plus cela : il prétend que je lui mets trop de poudre et que mes rasoirs sont des couteaux de chasse. Votre majesté doit sentir combien de pa-

reils reproches sont pénibles pour un vieux et fidèle serviteur tel que moi. Et dire cependant que ce sont ces scélérats d'Anglais qui ont fait tout le mal !

— Prends patience, mon pauvre Félio, c'est un mauvais moment à passer.

— C'est que ce moment dure des mois et des mois ; avec cela que la mauvaise humeur du roi ne fait qu'empirer tous les jours, surtout depuis que ces infâmes Anglais ont exilé en Sardaigne monsieur le duc d'Ascoli. Le roi ne peut se consoler de son absence ; il en a perdu le boire et le manger, et jusqu'au goût de la chasse.

— Personne n'a donc encore remplacé le duc auprès de lui ?

— Et personne ne le remplacera ; il en parle sans cesse et toujours les larmes aux yeux. Avec le respect de votre majesté, un amant ne regretterait pas plus sa maîtresse.

— Il vient pourtant du monde à la Ficuzza ?

— Toujours plus que le roi n'en désire, car il recherche la solitude, autant qu'il la fuyait autrefois.

— Quels sont les visiteurs les plus assidus?

— Toujours les mêmes : monsieur le duc de Sangro, messieurs les marquis de Circello et de Tommasi, monsieur le comte de San-Marco. Quoique ces gentilshommes soient en général bien reçus par le roi : — « Félio, me dit-il, quand « ils sont partis, tout cela n'est pas mon cher « Ascoli. »

— Aucun d'eux n'a la préférence du roi?

— Celui que sa majesté paraît voir en ce moment avec le plus de plaisir est un Sicilien.

— Qui se nomme ?

— Monsieur le prince de Pantelleria.

— Ce faux philosophe ?

— J'entends bien dire, en effet, par nos seigneurs napolitains, que c'est un homme faux, et qu'il a de plus, une fort mauvaise langue; mais il est toujours gai, et c'est un grand point pour le roi, qu'il amuse par ses lazzis.

— Vient-il des Anglais à la Ficuzza?

— Je voudrais bien voir qu'il en vînt ! Je serais le premier à conseiller au grand-majordome, de

leur fermer la porte au nez, et s'il ne le faisait pas, c'est Félio qui se chargerait de ce soin.

— Il ne s'en présente donc jamais?

— Jamais. Une fois seulement, il en est venu un.

— Qui?

— Lord Bentinck.

— Lord Bentinck!... Et je ne l'ai pas su! Félio, est-ce ainsi que tu m'informes de ce qui se passe à la Ficuzza?

— Pour le temps qu'il y a passé, majesté, cela n'en valait pas la peine, il aurait tout aussi bien fait de n'y pas venir. Il arrive au matin, on l'introduit chez le roi; d'abord il parle de la pluie et du beau temps: jusque-là, rien de mieux; mais le voilà qui change de conversation et qui veut aborder le chapitre de la politique, sur quoi le roi se fâche tout de bon: — « Si vous veniez ici, lui dit-il brusque- « ment, pour faire une partie de chasse, à la bonne « heure! Mais si c'est pour me parler d'affaires, « ajouta-t-il en lui tournant le dos, je n'ai pas le « temps de vous écouter; adressez-vous à la « reine. » — Là-dessus notre Anglais de rengaîner son discours, et il est reparti pour Palerme immé-

diatement, sans demander son reste. Il n'avait pas l'air content du tout.

— Si la visite s'est passée en effet de la sorte, il est probable qu'il ne sera point tenté de la renouveler.

— D'autant plus qu'en s'en allant il a dit un mot... un mot que je n'oserais jamais répéter à votre majesté.

— Ose toujours.

— Il a dit... il a dit...

— Va donc !

— Eh bien ! il a dit : *Goddam!*

Il est une personne dont le discret Félio s'abstint de prononcer le nom, quoique ses visites à la Ficuzza fussent fréquentes et notoires ; c'était Lucie Migliaccio, princesse de Partanna, jeune et jolie veuve sicilienne qui avait su toucher le cœur du vieux monarque, et qui des âbimes de la pauvreté où son veuvage l'avait plongée, devait, par un jeu de la fortune, et quelques semaines à peine après la mort de Caroline, devenir reine morganatique des Deux-Siciles, sous le titre de duchesse de Floridia. Cette nouvelle Maintenon

aurait pu prendre un empire absolu sur l'esprit de son amant royal, mais elle ne pensait qu'à vivre joyeusement, et, pourvu qu'on ne gênât point ses plaisirs, elle ne s'ingérait en rien dans les affaires d'Etat.

Remise de l'alerte qu'elle venait d'éprouver, Caroline ne put retenir un sourire de satisfaction. Les détails d'intérieur que venait de lui donner le camérier, et surtout la manière peu courtoise dont lord Bentinck avait été éconduit, lui prouvèrent qu'elle n'avait rien perdude son influence sur l'esprit de Ferdinand, et que personne, parmi ses familiers les plus intimes, n'était en position de la lui disputer. Elle pouvait s'appliquer le mot profond de Tacite : Son image était d'autant plus présente qu'elle était absente.

— Si le roi ne chasse ni ne pêche, demanda-t-elle à Félio en reprenant son interrogatoire, à quoi passe-t-il son temps ?

— A entendre des messes et à se confesser. Il s'enferme des journées entières avec son confesseur, le Père Caccamo ; et cependant, malgré la confiance à toute épreuve qu'il témoigne à sa ré-

vérence, et dont sa révérence est si digne à tous égards, on voit bien que sa majesté n'est pas encore consolée de la mort du père Strasoldi.

— Est-ce que j'entendrai toujours parler de ce moine ? s'écria la reine avec violence. Ignores-tu que son nom ne doit jamais être prononcé devant moi ?

— Je l'ignorais, majesté. A l'avenir, je me tiendrai pour averti, et plutôt que de violer la consigne, je me couperais la langue avec les dents.

Le père Strasoldi était un Jésuite qui avait pris un ascendant tel sur l'esprit de Ferdinand, que celui-ci n'agissait, ne pensait plus que sous son inspiration, et qu'il s'était mis dans la tête de le donner pour confesseur à la reine ; mais Strasoldi mourut subitement, et les ennemis de Caroline l'accusèrent de s'en être défaite pour étouffer dans son germe une rivalité dont elle redoutait la puissance. Ces rumeurs sinistres servaient trop bien les projets ambitieux des Anglais pour qu'ils ne travaillassent pas à les accréditer, à les propager ; et, afin de rendre encore plus odieuse la

femme qu'ils voulaient perdre pour prendre sa place, ils ajoutaient qu'elle était capable de tout, et que, en s'embarquant pour la Sicile, elle avait ordonné de mettre le feu aux quatre coins de Naples.

Ils allaient plus loin encore : à l'occasion de cette maladie du vicaire-général, dont Ferdinand ne dit que deux mots en passant dans le post-scriptum de sa lettre à la reine, ils murmurèrent perfidement le nom de poison, et ce redoutable mot passa bientôt de bouche en bouche. Ici, l'accusation était encore plus abominable et outrageait toutes les lois de la nature : une mère empoisonner son fils !...

Ce dernier trait, le plus venimeux de tous ceux que la haine avait décochés contre elle, lui fit au cœur, quand il la frappa, une blessure effroyable. Quoiqu'elle fût depuis longtemps blasée sur les calomnies de tout genre que distille la fureur des partis, celle-là était aussi par trop exécrable : elle blessait, elle déchirait sa fibre la plus sensible, la fibre maternelle. Mais, au moment où nous sommes, ces bruits infâmes n'étaient point encore parvenus jusqu'à son oreille. Elle ne savait, et

certes c'était bien assez, que ceux dont la mort de Strasoldi avait été l'occasion; aussi n'entendit-elle jamais prononcer ce nom sans que tout son être se soulevât d'indignation.

Quant à Ferdinand, il était loin de prendre les choses avec la même passion: les affaires politiques ne le touchaient guère; il ne s'émouvait que des contrariétés vulgaires qui rompaient le cours de ses occupations, je veux dire de ses inoccupations quotidiennes.

Ainsi l'avait fait, la nature aidant, son éducation. Le prince de Saint-Nicandre, son précepteur, l'avait élevé, non comme un roi, mais comme un athlète destiné à briller à régner par les exercices du corps, et il avait réussi au delà de ses vœux. Naturellement fort, robuste et fier de sa vigueur, le royal élève n'avait pas son second pour tirer au vol, pour abattre un cerf ou un sanglier, pour dompter un cheval; il courait comme Euryale, il pêchait mieux et plus que Coupigny, il mangeait comme son trisaïeul Louis XIV; ô puissance de l'hérédité! Trouvez du temps, après cela, pour l'étude et pour les travaux de l'esprit! Il est vrai

qu'il n'en cherchait même pas ; réunissant en lui à un égal degré l'ignorance de la force et la force de l'ignorance, c'était le chef barbare dans sa pureté primitive. Que la maladie et la mort entrassent dans sa famille, que ses armées fussent battues, ses États envahis, désolés, qu'il perdît sa couronne enfin, peu lui importait pourvu que ses habitudes intérieures et ses grossiers plaisirs ne fussent pas troublés. Il aurait dit volontiers : Périsse le monde plutôt qu'une partie de chasse !

Il est aisé de comprendre qu'avec de semblables aptitudes, ce grand-veneur couronné était condamné, par la double fatalité de sa nature et de son éducation, à une tutelle éternelle : mineur, il obéissait à Tanucci, majeur à Caroline. Il n'avait en politique aucune initiative, aucune intelligence : non-seulement il ne donnait jamais l'impulsion, mais il la recevait sans la comprendre : au demeurant, il ne manquait pas d'un gros bon sens, et avait la philosophie pratique de l'insouciance et de l'égoïsme ; il ne partageait, à l'exception d'une seule et la moins noble de toutes, aucune des passions de Caroline ; non qu'il fût meilleur qu'elle,

au contraire : quoique vindicative, elle pardonna quelquefois, lui jamais.

Que maintenant le Jupiter des lazzaroni siégeât sur les nuées de Nalpes, de Palerme ou de la Ficuzza, l'axe de l'Olympe n'en était point déplacé ni l'ordre de l'univers sensiblement altéré. La terre tournait comme devant.

XXII

UN PROJET DE FEMME.

—

— Vous croyez donc, vraiment...

— Je vous répète, dona Rafaella, interrompit Errante, que je ne crois rien, absolument rien. J'ai déjà commis une énorme indiscrétion en vous disant que Fabio était arrêté. J'avais promis à votre oncle de vous taire ce malheur.

— Mais puisque je le sais maintenant, vous ne pouvez pas faire que je l'ignore.

— C'est bien là mon tort; il est d'autant plus grand, qu'il est irréparable.

— Apprenez, pour soulager votre conscience, que je n'étais pas là sans me douter de quelque chose. Ce prétendu voyage si subit, si mystérieux, commençait à m'être suspect. J'aurais fini par découvrir la vérité.

— C'est possible; mais je n'en ai pas moins manqué à ma parole, sans compter que depuis le moment où ce malheureux secret m'est échappé, vous ne posez plus du tout.

— Comment voulez-vous qu'en présence d'une si grande catastrophe, j'aie le cœur à mon portrait? Je ne m'y intéressais déjà pas trop auparavant, vous le savez bien.

— Je ne l'ai que trop appris à mes dépens; mais si ce n'est pas pour vous que vous posez, que ce soit pour moi et pour l'honneur de l'art. Si je manque votre portrait, que ne dira-t-on pas? Je n'aurai pas même la ressource de me rejeter sur les difficultés du modèle. Jamais tête plus parfaite n'a posé devant un artiste. Que les anciens étaient heureux d'avoir à représenter des divinités! Ils n'auraient

eu, en vous voyant, qu'à copier servilement la nature. Ce n'est pas pour rien que vous habitez l'Eryx.

— Et l'ami qui habite un cachot, vous ne voulez donc pas vous occuper de lui?

— Qui vous dit que je ne m'en occupe pas?

— Alors, parlons-en, et liguons-nous pour sa délivrance. Une pauvre femme seule ne peut rien; mais, si vous m'aidez, je sens que je pourrai quelque chose.

— Que voulez-vous que je fasse? parlez. Vous savez trop qu'on ne peut rien vous refuser, et que votre empire est irrésistible. Je vous en ai dit déjà beaucoup plus que je n'aurais dû vous en dire. Dieu sait maintenant ce que vous m'allez demander!

— Rien dont vous ayez à rougir ni moi non plus. Vous savez tout l'intérêt que porte à Fabio mon oncle.

— Votre oncle!... N'y a t-il que lui qui s'intéresse au prisonnier?

— Il y a moi aussi, répondit fièrement et résolument Rafaella; Fabio est pour toute la famille un ami...

— En attendant qu'il soit autre chose.

— J'ignore ce qu'il peut être dans l'avenir, mais ce que je sais, c'est qu'en ce moment il est malheureux, qu'il a besoin de nous, et que nous serions coupables si nous n'allions à son secours. Dites-moi tout ce que vous avez appris, tout ce que vous savez et même ce que vous ne savez pas ; ne me cachez rien ; oubliez mon sexe, toute femme que je suis j'aurai la force d'un homme pour écouter et pour agir.

— Puisqu'il faut être sincère avec vous je vais l'être, et vous parler avec la brutale franchise d'un artiste. J'ai voulu me faire illusion quelque temps; maintenant il n'est plus possible de s'abuser, la position de Fabio est fort grave : on a si bien envenimé l'affaire où il s'est imprudemment compromis, qu'on a réussi à en faire une question d'Etat, et c'est tout ce qui pouvait lui être plus funeste ; la justice politique est la pire de toutes les justices après l'inquisition, et même avant.

— Vous m'effrayez ; mais enfin de quoi s'agit-il ? je ne l'ai pas encore bien compris.

— Il s'agit de ce fameux duel dont vous avez ren-

contré la victime à la porte de Trapani ; les témoins Anglais prétendent que les choses ne se sont point passées dans les règles ; les témoins Siciliens soutiennent au contraire que les lois de l'escrime ont été rigoureusement observées. Il y a entre eux toute la distance d'une affaire d'honneur à un assassinat. Vous devinez les conséquences.

— Et vous, quelle est votre opinion ?

— Que les Siciliens ont raison ; mais je crains qu'on ne leur donne tort par vengeance et par esprit de parti.

— Et alors ?

— Le moins qui puisse arriver à notre ami, qui n'est déjà pas en très-bonne odeur auprès du nouveau gouvernement, est...

— Achevez.

— D'être déporté à la Favignana.

— Grand Dieu ! il n'y a donc point de justice ?

— En politique on ne juge pas, on frappe ; et les commissions militaires sont instituées pour porter des coups, non des arrêts.

— Ces coups, il faut les prévenir. Quand pen-

sez-vous que le conseil de guerre prononce son jugement?

— L'affaire, à mon avis, traînera encore une semaine.

— C'est un siècle. Nous réussirons.

— O puissance de la conviction! Les Saintes Écritures ont raison de dire que la foi transporte les montagnes.

— Il nous suffit, pour le quart-d'heure, qu'elle délivre les prisonniers.

— Le second miracle n'est pas plus difficile que le premier.

— Vous croyez donc que nous parviendrons à l'opérer?

— En vous voyant si sûre je n'ose pas douter: le doute me paraîtrait de la poltronnerie.

— Vous avez un ton dégagé qui me donne de la confiance. Il me semble que si vous étiez sans espoir vous auriez le propos moins léger.

— L'inquiétude a beau nous ronger le cœur, l'espérance reste toujours au fond.

— Parlons sérieusement, sans figures. Et d'abord peut-on voir Fabio?

— Je le pense. Le secret doit être levé.

—C'est un premier point de gagné. Maintenant répondez avec une entière sincérité à la question que je vais vous poser. Une évasion est-elle possible, oui ou non ?

— Oui.

— Et il faut pour cela ?

— De l'argent d'abord, beaucoup d'argent.

— Nous en aurons. Que faut-il encore ?

— Ceci est plus délicat : il faut une personne de courage et de bonne volonté.

— Pour ?

— Pour faire évader le prisonnier en restant à sa place.

— Vous entrez tout à fait dans mes vues ; c'est l'idée qui m'était venue la première.

— L'idée ne suffit pas, c'est la personne qu'il faut avoir.

— En la cherchant on la trouvera.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Qui sait ? Peut-être est-elle déjà trouvée. Les femmes peuvent-elles entrer dans la prison ?

— Pourquoi non ? La clef d'or ouvre toutes les portes, et à tout le monde.

— Ainsi vous pensez que moi, par exemple, je ne trouverais aucune difficulté à faire une visite à Fabio ?

— Aucune, mais j'espère bien que vous n'irez pas seule dans ce repaire, et que votre oncle vous accompagnera.

— J'aime mieux que ce soit vous.

— A vos ordres, ma belle signorina. Je vous suivrai en chevalier fidèle jusqu'au fin fond des enfers. Mais de grâce à quoi dois-jel a faveur d'une préférence si flatteuse pour moi ?

—Vous le saurez ; j'ai mon projet. La seule chose que je réclame en ce moment de votre amitié, c'est que vous m'aplanissiez les voies jusqu'à Fabio le plus tôt possible, sans que j'aie à m'en mêler, et surtout sans dire à mon oncle un seul mot de notre campagne aventureuse. Je lui dirai tout moi-même lorsqu'il en sera temps.

— Je vous jure de garder votre secret auprès du baron mieux que je n'ai gardé le sien auprès de vous.

Cette conversation avait lieu à Trapani dans l'atelier du peintre Errante, tandis qu'il travaillait au portrait de Rafaella.

Mais que faisait alors dans les fers l'objet d'une sollicitude si dévouée, si active ?

Fabio occupait dans la prison de Trapani une petite chambre séparée des autres, qui passait pour l'appartement princier de la maison, *il quartier nobile,* et qu'il avait obtenue à prix d'or. Cette dépense extraordinaire l'avait mis naturellement en grand crédit auprès du geôlier, car la prison est l'image du monde en raccourci, chaque nouveau venu y est jaugé brutalement selon sa capacité financière. Quelques largesses prodiguées à propos avaient fait monter Fabio à l'apogée de la considération. Le geôlier, sur sa demande, lui aurait donné sa femme, sa fille, tout, excepté la liberté.

Malheureusement Fabio n'était pas riche ; sa première semaine de captivité avait dévoré toute la somme qu'il avait apportée à Trapani. Ces ressources épuisées, où s'en procurer de nouvelles ?
sait ce redoutable problème et voyait avec

inquiétude arriver le moment fatal où, l'argent manquant, il serait précipité de son piédestal par le geôlier lui-même, et chassé du quartier noble qu'il ne pourrait plus payer, pour aller tomber dans le dortoir immonde, infâme des voleurs et des assassins; il va sans dire que la prison de Trapani n'était pas plus avancée que les autres : prévenus et condamnés y étaient entassés pêle-mêle dans la même ordure physique et morale.

Un jour que, attristé déjà par les sombres influences de la prison, il se livrait avec anxiété aux tristes préoccupations du lendemain, car il en était à ses dernières onces, le geôlier entra avec un paquet :

— Voici, dit-il, le manteau de votre seigneurie. Vous l'aviez laissé à l'auberge du Soleil, et l'hôte vient de le déposer au greffe; il ne vous sera pas inutile pour vous promener dans la cour, qui n'est pas des plus chaudes. Abondance de biens ne nuit jamais.

Cette attention de la part d'un homme qu'il ne connaissait pas, et dans l'auberge duquel il n'avait été que vingt-quatre heures, lui donna à pen-

ser que cet envoi n'était qu'un prétexte, et qu'il cachait quelque nouveau mystère, quelque nouvel avertissement. Dès qu'il fût seul, il se mit à explorer son manteau dans toutes ses parties ; arrivé au col, il le trouva singulièrement lourd et beaucoup plus dur qu'il ne l'avait laissé ; il le découd ; ô surprise ! ce col suspèct était doublé d'onces.

— Ma foi ! pensa Fabio en retirant de sa cachette ce trésor inespéré, voilà un service bien rendu. Prêter à propos, c'est prêter deux fois. Bénie soit la main invisible qui me prodigue ses dons ! Quand viendra le jour des restitutions, j'en serai quitte pour vendre ma pauvre cassine. Et voilà les économies que l'on fait lorsqu'on a le bonheur d'être logé et nourri aux frais de l'État.

Du reste, il était toujours plongé dans les mêmes doutes, dans la même ignorance sur la providence inconnue qui veillait sur lui avec tant de sollicitude. Il ne cherchait même plus à éclaircir ce mystère, et, se voyant riche pour longtemps, il se sentit plus libre d'esprit, sinon de corps, et moins effrayé des ténèbres de l'avenir.

Mais les journées étaient longues, les nuits plus encore. Privé de toute société, car il était encore au secret, il avait bien de la peine à remplir chaque jour une solitude absolue de vingt-quatre heures. Que pouvait-il faire? Lire? Il n'y avait pas un seul livre dans toute la prison. Écrire? On ne le lui aurait pas permis, et ses lettres, s'il en eût écrit, eussent été interceptées inévitablement. Privé de toute occupation, de toute diversion étrangère et de toute communication avec le monde extérieur, ne sachant rien de ses amis, qui ne savaient rien de lui, il en était réduit, pour unique distraction, à ses propres pensées, c'est-à-dire qu'il tournait et retournait sur lui-même jusqu'au vertige, passant tour à tour et cent fois par minute de l'ambition à l'amour, de l'amour à l'ambition. Que fait la reine? Que fait Rafaella? se demandait-il sans cesse à lui-même; et, dans le silence inflexible qui l'environnait, il était réduit à s'adresser en même temps et la question et la réponse. La colère et la tristesse se partageaient son cœur.

— Bonne nouvelle! lui dit un jour le geôlier.

— Serais-je libre ?

— Pas encore, malheureusement pour vous et heureusement pour moi qui ne retrouverai jamais un prisonnier comme votre seigneurie.

— Alors, que venez-vous m'annoncer ?

— Que le secret est levé. Vos amis — un homme aussi généreux que votre seigneurie, ne peut manquer d'avoir beaucoup d'amis), vos amis —, dis-je, peuvent maintenant vous visiter tant qu'il vous plaira. Ce n'est pas moi qui y mettrai obstacle. La ville en masse se présenterait au guichet, qu'elle serait la bienvenue chez nous. Ma clef est comme le soleil, elle tourne pour tout le monde.

— Pour entrer, mais pour sortir ?

— Ceci est l'affaire du justicier, ce n'est pas la mienne ; qu'il lève l'écrou, j'ouvre la porte à l'instant même, sans me faire plus prier qu'une fille qu'on retire du couvent pour la mettre en ménage.

Le geôlier revint dans la journée.

— Quand je disais ce matin à votre seigneurie, dit-il à Fabio d'un ton triomphant, que les amis ne se feraient pas attendre ! Préparez-vous à rece-

voir une visite qui ne vous fera pas de peine, ajouta-t-il en clignant les yeux et en cherchant à prendre un air fin.

— La visite de qui ?

— Votre seigneurie veut me faire aller, elle sait mieux que moi de qui je parle.

— Non, vraiment.

— Enfin, voici. Comme je venais de vous quitter ce matin, on m'appelle au parloir. J'y descends et j'y trouve le signor Errante, le premier peintre de Trapani, un homme à qui un coup de pinceau rapporte plus d'onces en une heure que mes tours de clef ne m'en rapporteront, à moi, dans toute ma vie. Que voulez-vous? c'est ainsi que va le monde.

— Qu'il entre, qu'il entre tout de suite! Où est-il?

— Chez lui ou ailleurs; il est reparti immédiatement.

— Vous appelez cela une visite? C'est donc à vous qu'elle était destinée et pas à moi?

— Attendez la fin. Je trouve donc au parloir le signor Errante. — « Le capitaine Fabio n'est plus

« au secret ? me dit-il. — Non, que je lui réponds.
« — Ses amis, par conséquent, peuvent le voir?
« — Tant qu'ils voudront, avec ma permission, bien
« entendu. — Et pour l'obtenir, que faut-il faire ?
« — S'il s'agissait de tout autre que du capitaine, la
« chose ne serait pas facile; mais, puisque c'est à
« lui que vous avez affaire, entrez. — Pas à présent;
« je reviendrai tout à l'heure avec une dame qui ne
« veut être reconnue ni même vue de personne.
« — J'ai compris, j'ai compris ! Bien qu'il soit con-
« tre la règle de la maison d'y admettre des incon-
« nusou des inconnues, amenez votre dame mys-
« térieuse, on ne lui demandera pas son signale-
« ni cette fois, ni les autres. »

Ce que le geôlier oubliait de dire, ce que chacun devine sans qu'il le dise, c'est que sa condescendance était le prix de l'or, et qu'il avait mis largement à profit la circonstance. Sa clef, cette fois, lui rapprotait autant que le pinceau du peintre.

A peine sortait-il de la chambre du peintre, qu'Errante y entra en effet, accompagné d'une femme entièrement cachée, les yeux exceptés, dans une vaste mante sicilienne; mais ses yeux

trahissaient son incognito : Rafaella seule en avait de pareils.

— Vous ici ! s'écria-t-il, en courant au-devant d'elle avec ravissement.

— J'ai voulu être votre première visite, répondit-elle en rejetant sa mante en arrière.

— Et voilà pourquoi, dit Errante, je suis reparti ce matin sans vous voir. Dieu sait ce que m'a coûté ce sacrifice ; mais j'avais donné ma parole, et je l'ai tenue cette fois.

— Pourquoi dites-vous cette fois, mon cher Errante ?

— Parce que j'avais juré à votre parrain de taire à dona Rafaella votre arrestation ; or vous voyez comment j'ai respecté mon serment.

— Je vous rends grâce de votre parjure, répliqua Fabio ; Dieu vous le pardonnera au jugement dernier, en considération du bonheur que vous avez procuré à un pauvre prisonnier. Mais asseyez-vous donc, que je vous voie bien établis ici, et pour longtemps. J'ai justement deux chaises ; pourvu seulement qu'il ne me vienne pas une troisième visite.

— Et que ce ne soit pas mon oncle, dit Rafaella.

— Rassurez-vous tous les deux, répondit Errante ; nos mesures sont prises en conséquence ; personne ne viendra de la journée, pas même le baron Schininà.

On voit que tout noble qu'était l'appartement du capitaine, et si cher qu'il fût, il ne brillait ni par la somptuosité ni par le confort. Le plus pauvre habitant du quartier latin s'en fût à peine accommodé. Deux chaises, et quelles chaises ! une table de sapin polluée par mille usages, et le plus dur, le plus misérable des grabats, en composaient tout l'ameublement. Ajoutez à cela des murs sales, une haute fenêtre oblongue, traversée, presque murée par d'épais barreaux de fer, et pour perspective une grande muraille noire, vous aurez l'idée de ce lieu de misère. Pas de jour, pas de soleil, pas de ciel. Encore passons-nous sous silence, par égard pour la délicatesse des lecteurs, et surtout des lectrices, une atmosphère épaisse, humide, nauséabonde qui est particulière aux prisons, et qui, indépendamment de toutes

les douleurs, de tous les regrets attachés à la perte de la liberté, des incertitudes et des alarmes de l'arrestation préventive, suffirait, à elle seule, pour faire de la détention la plus courte un supplice insupportable. Si peu difficile que fût Fabio sur le chapitre de ses aises, et si peu gâté qu'il eût été sous ce rapport, soit avant, soit après sa disgrâce, le quartier noble de la prison de Trapani le réconcilia tout à fait avec l'humble et agreste nudité de Boncévino.

Rafaella ne put se défendre, en entrant dans ce morne séjour, d'un serrement de cœur et d'un frisson général.

— Hélas! lui dit Fabio, à qui ce mouvement involontaire n'avait point échappé, il ne dépend pas de moi de vous recevoir dans un lieu plus digne de vous. Pardonnez-moi l'horreur de ce réduit infâme ; votre visite n'en a que plus de prix pour moi.

— En effet, dit Errante, l'Etat ne se met pas en frais de représentation pour ses hôtes ; le mémoire du tapissier de l'établissement ne doit pas monter haut.

— Comment peut-on vivre ici quand on est criminel, dit Rafaella, puisque les innocents eux-mêmes s'y trouvent si mal ?

— Avant tout, dit le peintre, tâchons, si c'est possible, de ne faire du sentiment que juste ce qu'il en faut, vu la circonstance. Le lieu n'est pas beau, c'est vrai, mais nous l'embellissons de notre présence, et, tout compensé, je parie que le capitaine se trouve plus heureux ici, dans ce moment, que notre saint père le pape dans les loges du Vatican... je veux dire dans le château de Fontainebleau. C'est égal, prison pour prison, j'aimerais encore mieux celle de Sa Sainteté.

— Qu'importent les lieux en eux-mêmes ? répliqua Rafaella, revenue de sa première impression à sa sérénité habituelle ; ils ne sont que ce qu'ils paraissent ; le monde extérieur est le miroir de l'âme, il est triste si l'âme est triste, et riant si elle est riante. J'ai déjà compris qu'on puisse vivre ici dans la compagnie d'une bonne conscience.

— Toujours m'accorderez-vous, dit Errante, qu'il est permis de se trouver mieux ailleurs.

— Souffrez, dit Fabio, que je vous mette un in-

stant sur la sellette, et que je vous fasse subir un interrogatoire en forme.

— Votre solennité m'effraie, dit Rafaella en souriant.

— Voici le moment, ma belle signorina, lui dit le peintre, d'invoquer à votre aide cette bonne conscience dont vous parliez tout à l'heure.

— Ce billet est-il de vous ? demanda Fabio en leur présentant les trois mots énigmatiques qu'il avait reçus le soir même de son arrestation.

— Voyons, répondit Errante en prenant le papier pour le lire. « On pense à vous. » Moi, je me déclare innocent du crime : je pensais à vous, c'est vrai, mais je ne vous l'ai pas écrit.

— Ni moi, ajouta Rafaella.

— Ce n'est pas vous non plus qui m'avez envoyé le joueur de guitare ambulant qui m'a chanté tout un jour la romance du *Captif*, ni ce trésor cousu dans le col de mon manteau ?

— Non.

— Non.

— Décidément, mon cher, vous avez un génie familier, comme Socrate.

— Ne me comparez pas à Socrate, qui est mort en prison. Comparez-moi plutôt à saint Pierre, qui en a été délivré....

— Par un ange, poursuivit Errante. Allez, brave enfant de Bellone, en faisant cette comparaison, vous ne savez pas vous-même à quel point elle est juste.

— Eh quoi ! mes fers sont-ils tellement rivés qu'il faille un ange pour les briser ?

— Qu'ils soient brisés par un ange du ciel ou par un ange de la terre, attendez-vous à un miracle.

— Vous piquez ma curiosité.

— Curiosité est excellent ! voilà, sur ma parole, un mot bien choisi ! La tête de monsieur est en jeu et monsieur est curieux de savoir s'il la gardera sur ses épaules.

— Par compensation, mon cher enfant des muses, vous le prenez, vous, sur un ton terriblement tragique.

— Tragique ou non, qu'importe, si je suis dans le vrai ? Vous comprenez, mon cher capitaine, que nous ne sommes pas venus ici, dona Rafaella et

moi, pour vous conter des sornettes. Il s'agit d'affaires graves.

— On dirait à vous entendre que je suis ici pour avoir assassiné père et mère.

— Vous n'avez assassiné personne, mais vous n'en êtes pas plus innocent aux yeux de vos ennemis. Que diable! aussi, il faut voir les choses comme elles sont.

— Je ne crois pas avoir plus mauvais yeux qu'un autre.

— Les meilleurs, croyez-moi, sont sujets aux hallucinations. Auquel de nous n'est-il pas arrivé de prendre des vers luisants pour des étoiles, et des étoiles pour des vers luisants? Je crains que vous ne soyez dans ce cas.

— Ah ça! mon cher, me direz-vous le motif de cette brusque algarade?

— Mon motif est de vous faire rentrer en vous-même, et de vous ramener à la raison. Si vous m'aviez cru la première fois, vous ne seriez pas ici. Jugez vous-même de la situation où vous vous êtes placé volontairement. Je vais vous faire votre compte sur mes dix doigts; aussi bien le conseil de

guerre est-il composé de dix membres : cinq Anglais et cinq Siciliens. Pour les Anglais, je n'en parle pas, sur cinq, vous en avez cinq contre vous, vous pouvez y compter. Je passe aux Siciliens. Énumérons : primo, le colonel qui vous a fait destituer ; secondo, le capitaine que vous aviez remplacé ; tertio, celui qui vous a remplacé ; quarto, un lieutenant imberbe qui ne doit son grade qu'à la protection toute spéciale de je ne sais quelle Dulcinée de je ne sais quel don Quichotte anglais ; quinto enfin, le sergent-major que vous aviez fait dégrader pour vol, et dont, après vous, on a fait un martyr. Maintenant, faites-moi l'amitié d'additionner, et dites-moi combien d'amis vous comptez parmi ces cinq juges? Ajoutez à cela, que, pour couronner l'œuvre, le conseil sera présidé par Mac-Farlane en personne.

— Vous parlez vraiment comme s'il n'y avait pas de code militaire, et que l'on condamnât les gens sans forme de procès.

— Oh! quant à cela, mon cher, vous pouvez être tranquille, on vous le fera votre procès, et toutes les formes seront rigoureusement obser-

vées pour votre condamnation. A cet égard, vous n'aurez pas à vous plaindre. Et d'abord, sachez que le simple duel, sans aucune circonstance aggravante, est puni de dix ans de fer.

— C'est une loi absurde, et qui ne s'exécute pas.

— Mais elle peut s'exécuter ; on vous le fera bien voir.

— Enfin, que voulez-vous que je fasse ? Vous me répèteriez jusqu'à demain que mon affaire est mauvaise qu'elle n'en serait pas meilleure. Si mon arrêt est écrit d'avance, il faut bien me résigner à le subir.

— Eh non ! il faut le prévenir, au contraire.

— Le moyen, je vous prie, maintenant que je suis sous les verrous ?

— Il y en a un bien simple, le plus simple de tous.

— Qui est?

— De vous évader.

— M'évader, moi !

— Voilà les grands mots qui vont commencer; comme l'autre jour, quand je vous suppliais de

ne pas vous laisser arrêter ; vous vous êtes récrié, vous êtes monté sur vos grands chevaux, qui vous ont conduit directement ici ; si vous voulez qu'ils vous mènent encore plus loin, à la Favignana, par exemple, libre à vous, allez, on ne vous retient pas.

— Vous êtes étonnant, mon cher Errante, vous ne doutez de rien ; je ne parle pas du conseil en lui-même, je parle de la possibilité de le mettre à exécution. Il semble, à vous entendre, qu'on sorte d'une prison comme d'un lieu public qu'il suffise d'un coup de trompette, comme à Jéricho, pour faire tomber des murs de dix pieds d'épaisseur.

— Rendez-nous la justice de croire que nous ne sommes pas tout à fait des visionnaires. Puisqu'on vous propose une évasion, c'est qu'apparemment on a par-devers soi les moyens de vous faire évader.

Jusque-là, Rafaella n'avait rien dit ; soit qu'il eût été convenu d'avance qu'elle se réserverait pour porter les derniers coups, soit plutôt que la franchise un peu rude du peintre et son humeur

caustique lui parussent plus propres à exciter qu'à vaincre la résistance de Fabio, elle intervint à son tour et le fit avec sa tranquillité, sa droiture accoutumées.

— Daignez, dit-elle à Fabio avec son inaltérable douceur, faire une fois en votre vie quelque chose pour vos amis, et ne mettez pas toujours vos passions à la place de la raison.

— Quoi! vous aussi, Rafaella? Songez-vous bien à ce que vous me conseillez? M'évader!... mais c'est fuir, c'est lâcher pied devant l'ennemi; qu'il soit formé en bataille ou en conseil de guerre, c'est toujours l'ennemi, et je me dois à moi-même de faire devant lui bonne contenance.

— Vous exagérez un sentiment fort louable, assurément, et que vos amis sont fiers de trouver en vous. Croyez que je ne saurais jamais vous conseiller une démarche honteuse, quelque bien qu'il en dût résulter; je suis jalouse de votre honneur autant que vous-même; mais l'honneur, ici, n'est point en cause; tendre ses bras aux chaînes, comme vous voulez le faire, ce n'est pas de l'honneur, Fabio, c'est de la folie.

— Quand vous parlez, je vous crois ; vos paroles portent en moi la conviction ; et pourtant j'ai toujours là quelque chose qui me dit : T'évader, c'est fuir.

— C'est la voix du préjugé qui parle ainsi ; tandis que nous, c'est la voix de la sagesse qui parle par notre bouche. Reste à savoir maintenant si votre mauvaise tête vous fera la loi, comme toujours.

— Écoutez, Rafaella, vous avez peut-être raison ; mais laissez-moi m'accoutumer à cette idée. J'ai besoin d'un peu de temps pour me familiariser avec elle. Vous ne voulez pas que je fuie immédiatement ?

— Aujourd'hui, non, répondit Errante, nos moyens d'action ne sont pas encore mûrs : mais ils ne tarderont pas à l'être, et alors...

— Ne me direz-vous pas auparavant quels sont es moyens ?

— Vous les saurez, dit vivement Rafaella, quand il sera temps de les mettre à exécution ; c'est moi qui me charge de vous les apprendre ; jusque-là, à quoi bon ? j'ai mon projet.

— Un projet de femme, dit Errante ; vous l'entendez, mon cher capitaine ; si vous voulez encore résister, vous n'avez qu'à vous bien tenir.

— Puisque vous demandez à réfléchir, reprit Rafaella, réfléchissez ; mais n'oubliez pas de mettre en ligne de compte dans votre délibération intérieure vos amis en général, et nous en particulier. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Fabio, et c'est ici plus que jamais le cas et le lieu de vous le répéter, si votre obstination attirait sur vous quelque malheur, mon oncle, qui vous aime comme un fils, en mourrait de chagrin et moi je ne m'en consolerais jamais.

— Ne lui dites pas cela, interrompit Errante, vous allez le faire rester ; que ne ferait-on pas pour avoir le bonheur d'occuper vos pensées ? Sur ce, ma belle demoiselle, il faut songer à battre en retraite ; la prudence vous rappelle auprès du baron.

Rafaella remit sa mante et s'enveloppa, pour sortir, comme elle l'avait fait pour entrer. Fabio suivait d'un œil morne ces tristes préparatifs du départ.

— Reviendrez-vous bientôt ? lui demanda-t-il.

— A une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'à l'avenir vous vous laisserez conduire par moi docilement, aveuglément. Sinon, non.

— Il faut bien vous le promettre.

— Il a dit oui, s'écria Errante d'un ton triomphant :

> Grands dieux ! qui l'entendez, recevez son serment !

Les deux visiteurs s'en allèrent comme ils étaient venus. Rafaella était si complétement cachée dans sa mante, qu'il était impossible de la reconnaître ; le geôlier poussa la discrétion jusqu'à ne pas même l'essayer. Il gagnait son argent en conscience, c'est-à-dire qu'il en espérait d'autre.

— Sa majesté le roi Charles III, pensa-t-il philosophiquement, avait bien raison de dire qu'au fond de tout il y a une femme.

Le peintre reconduisit Rafaella chez elle.

— Vous me devez, lui dit-il, des dédommagements. Ces séances-là ne sont pas mon affaire, et pendant ce temps notre portrait reste en chemin.

— Prenez un peu de patience; bientôt, sans doute, le temps de poser ne me manquera pas.

— Ainsi vous persistez; la vue de cet affreux réduit n'a pas ébranlé vos résolutions ?

— Au contraire, elle les a fortifiées.

— Je vois aujourd'hui ce que je n'avais jamais cru.

— Que voyez-vous ?

— Qu'il n'y a de véritable héroïsme que dans le cœur des femmes.

Rafaella en voulait un peu au baron pour le mystère qu'il lui faisait, mystère bien inutile, puisqu'elle en avait appris en un jour beaucoup plus que lui pendant toute une semaine.

— Eh bien ! mon oncle, lui dit-elle, avez-vous des nouvelles de Fabio ?

— Pas aujourd'hui, mais demain j'espère le...

Il allait dire le voir et s'arrêta tout court pour ne se point trahir. Rafaella s'en aperçut :

— Le voir, mon oncle? dit-elle malicieusement, en achevant la phrase interrompue. Il est donc de retour?

— Demain, dis-je, j'espère en recevoir des nouvelles.

— Où est-il en ce moment ?

— Où il est ?... répondit le pauvre baron qui était sur des charbons ardents, car il ne savait pas mentir, tu me demandes où il est ?..... Il est.....

— Je croyais que vous le saviez.

— Pas précisément, mais je m'en doute.

— Moi aussi.

— Toi ?

— Pourquoi pas, mon oncle ? Il y a en Angleterre des personnes qui ont le don de seconde vue ; êtes-vous bien sûr que je ne sois pas une de ces personnes-là ?

— Ne me parle pas de ton Angleterre et de tes Anglais ! s'écria le baron, trop heureux de pouvoir faire une diversion, bonne ou mauvaise, pour cacher son embaras. C'est une race féroce, *Britannia ferox,* comme dit Jules-César dans ses *Commentaires*. Pardon, ma pauvre enfant, ajouta-t-il avec bonté, j'oublie que ta mère était Anglaise. Pourquoi aussi me parler de ces gens-là ?

Désarmée, attendrie par cette explosion d'un bon cœur, Rafaella eut pitié de lui et renonça à se

faire plus longtemps un jeu malin de son embarras.

— Mon oncle, lui dit-elle d'un ton sérieux, je ne vous demande pas vos secrets, gardez-les ; mais, quoi qu'il arrive, dans quelque situation que puisse se trouver Fabio, ne perdez jamais courage et ayez confiance en moi ; où la sagesse des hommes finit, celle des femmes commence ; elles trouvent dans leur cœur des ressources qu'ils ne trouveraient pas dans leur cerveau.

— Soupçonnerait-elle la vérité ? se demanda à part lui le baron. Mais il se garda bien de lui faire aucune question ; il craignait trop qu'elle ne lui en adressât à lui-même.

Le même soir, il eut la visite du comte Allégroni, qui fut plus froid, plus laconique, plus décourageant qu'il ne l'avait jamais été, et certes ce n'est pas peu dire. Tant que Rafaella fut présente, la conversation roula sur le musée du comte et autres sujets indifférents : le nom de Fabio ne fut même pas prononcé ; mais dès que le baron fut seul avec Allégroni :

— Eh bien ! monsieur le comte, lui dit-il, vous

m'aviez promis de penser à notre pauvre prisonnier ; m'avez-vous tenu parole ?

— Oui.

— Avez-vous réussi à le voir ?

— Pas encore.

— Mais, au moins, avez-vous eu des nouvelles de lui ?

— Aucune.

— Comment croyez-vous que son affaire tourne ?

— Mal.

— Quand le conseil de guerre doit-il se rassembler ?

— Bientôt.

— Et jusque-là que pensez-vous qu'il y ait à faire ?

— Rien.

— Vous êtes désespérant.

— J'ai le malheur d'être sincère ; je ne promets jamais que ce que je peux tenir.

— Mais il est doux quelquefois d'être trompé ; il y a des rêves qui font prendre patience et qui consolent, s'ils ne sauvent pas : *amica somnia*, comme dit le poète. Vous n'espérez donc jamais ?

— Lors de mon voyage à Paris, le docteur Gall m'a déclaré que je n'avais pas la bosse de l'espérance.

— Mais, à coup sûr, il a dû vous trouver celle de la circonspection.

XXIII

L'ÉCUEIL DE PROCIDA.

—

L'Écueil de Mauvais-Conseil, *Scoglio di Malconsiglio,* que déjà nous avons aperçu du haut du mont Eryx, n'est qu'un îlot désert, situé dans la pleine mer, à l'extrême pointe du port de Trapani. La tradition veut, avons-nous dit, que Procida ait réuni là les conjurés de cette ville lors des vêpres siciliennes.

La nuit régnait, une nuit obscure, sans étoiles ;

la ville était sombre et muette ; le port l'était davantage encore. A peine la lampe des madones nichées au coin des maisons ou à l'avant des navires jetait-elle quelques faibles lueurs le long des rues et le long des flots. Quelques sentinelles perdues se promenaient de long en large sur les remparts ; un chien sans maître errait sur le port en poussant des hurlements lamentables.

— S'il a le museau en l'air, c'est signe d'incendie; mais s'il a la tête basse, c'est signe de mort. En tout cas c'est mauvais signe.

Ces paroles, prononcées à voix basse, partaient d'une barque conduite par deux rameurs masqués, et montée par une figure silencieuse, exactement vêtue comme les membres de la Confrérie des Nobles, que nous avons vus assister à la marche funèbre des sept Machabées, c'est-à-dire d'une grande robe noire qui cachait le corps et le visage, les yeux seuls exceptés. La barque glissait mystérieusement le long du môle, dans la direction de l'Écueil de Procida ; comme elle s'en approchait, un canot, qui semblait l'escorter ou l'épier, mais qui se tenait à distance, comme s'il eût craint d'être dé-

couvert, fut aperçu ou entendu par le noir passager ; il dit quelques mots à l'oreille des rameurs, qui virèrent de bord immédiatement et gouvernèrent droit sur le canot ; celui-ci prit la fuite à toutes rames, mais il fut bien vite atteint. On n'échangea pas un mot ; les deux rameurs de la barque sautèrent dans le canot, monté par un seul homme ; ils s'emparèrent de lui avant qu'il eût seulement eu le temps de se mettre en défense ni même de quitter ses rames, et le précipitèrent dans la mer sans prononcer une parole. La victime en y tombant poussa un cri sourd, puis tout se tut. Cette scène effrayante, rendue plus effrayante encore par le profond silence et la profonde obscurité qui y avaient présidé, fut exécutée en moins de temps, à la lettre, qu'il n'en a fallu pour l'écrire. Le meurtre consommé, les deux meurtriers repassèrent dans la barque, qui reprit sa route comme s'il ne se fût rien passé ; seulement ils eurent la précaution de retourner le canot de manière à faire croire que la victime s'était noyée par accident.

— Quand je te disais, murmura l'un des deux rameurs à l'oreille de son camarade, que le chien

qui hurlait tout à l'heure annonçait quelque malheur ! Il paraît qu'il avait la tête basse.

Arrivée à l'écueil, l'embarcation aborda au fond d'une petite anse, où quelques barques vides arrivées avant elle étaient déjà amarrées. Les rameurs restèrent couchés sur leurs rames et le passager prit terre à l'instant. A peine débarqué, il s'achemina vers le centre de l'îlot comme une ombre à travers les ténèbres. Après avoir fait quelques centaines de pas, il se trouva au milieu d'un groupe d'hommes vêtus comme lui, et comme lui muets, qui se rangèrent en cercle avec un sentiment de déférence bien marqué. Alors le nouveau venu fit le tour de l'assemblée et prit le mot d'ordre, à voix basse, de chacun des membres qui la composaient. Cette cérémonie terminée, il revint au milieu du cercle.

— Aussi sûr, dit-il en rejetant en arrière le capuchon qui lui couvrait le visage, aussi sûr que je m'appelle Allégroni, il y a un étranger parmi nous ; je l'ai reconnu à la manière dont il a prononcé *Sicilia* qui est notre mot de reconnaissance. Que chacun se découvre !

Tout le monde se découvrit le visage comme il avait lui-même découvert le sien.

— Voilà le traître! reprit-il en allant droit à l'un des assistants. Qu'on s'empare de lui!

L'ordre fut exécuté aussitôt que donné. Le suspect fut entouré et en approchant de sa figure une lanterne sourde on reconnut un Anglais.

— Un Anglais! s'écria Allégroni; un Anglais ose s'introduire au milieu de nos assemblées nocturnes pour surprendre les mystères que nous ensevelissons dans l'ombre de la nuit et de nos consciences! Déjà tout à l'heure j'ai fait justice d'un espion qui suivait ma barque, et j'en découvre un autre jusque dans nos rangs! Qu'il aille rejoindre son complice! Que notre secret périsse avec lui dans les flots!

Le coupable n'essaya pas même de se défendre, il se laissa garrotter et bâillonner sans faire un mouvement, comme si une terreur superstitieuse et le sentiment de l'irrévocable eussent paralysé sa langue et toutes ses facultés. Quatre hommes l'emportèrent vers la côte, et bientôt on entendit quelque chose de lourd tomber dans la mer. Les

quatre exécuteurs revinrent l'instant d'après et reprirent leurs places dans le cercle sans dire un seul mot du malheureux noyé.

— Ces exécutions étaient nécessaires, reprit Allégroni d'une voix impassible ; nos statuts ne nous en feraient pas une loi que notre sûreté les aurait commandées. L'audace de ces espions m'alarme. Il faut que des imprudences aient été commises, malheur aux indiscrets ! On nous surveille, on nous redoute, puisqu'on nous épie. Le supplice récent des sept adeptes, des Machabées, comme on les a baptisés, est pour nous un grave échec et a éveillé l'attention du grand-justicier. Nous avons dû, quoi qu'il ait pu nous en coûter, les abandonner à leur destinée ; ils s'étaient compromis au point que notre intervention nous aurait compromis nous-mêmes et ne les aurait pas sauvés. D'ailleurs ils se sont attiré eux-mêmes leur sort : au lieu de se borner, ainsi que le veulent nos statuts, aux exécutions légales et partant légitimes, ils en avaient commis d'arbitraires ; prenant à cet égard une criminelle initiative, ils s'étaient arrogé le droit de frapper pour leur compte, en leur propre

et privé nom ; ils ont mérité par leur insubordination que la justice humaine les frappât à leur tour ; à défaut d'elle nous aurions dû nous-mêmes faire son terrible office. On ne se joue pas impunément des lois auxquelles nous avons juré tous de nous soumettre. Supplice pour supplice, ils ne pouvaient échapper à leur destin ; le doigt de Dieu les avait touchés. Ils ne sont plus, passons. Ils ont racheté leur faute par leur silence ; notre secret est descendu avec eux dans leur tombe. La paix de Dieu soit avec leur âme !

— Amen ! murmurèrent en chœur tous les assistants.

— Maintenant, reprit Allégroni, que nous sommes surveillés, menacés peut-être, souffrez que, pour retremper vos cœurs dans les sources vives du devoir et de l'espérance, je vous rappelle ici l'origine et l'objet de notre sacro-sainte institution. L'antique Confrérie de Saint-Paul à laquelle nous succédons, et qu'on a tant calomniée, n'avait, vous le savez, qu'une pensée, qu'un but, l'indépendance de la Sicile, île infortunée qui aspira toujours à la liberté et ne fit jamais que changer d'es-

clavage. Et si les Béati-Paoli, nos ancêtres, redressaient en même temps les torts de la société, s'ils châtiaient les magistrats prévaricateurs, les oppresseurs puissants, s'ils vengeaient les innocents et les faibles, c'est qu'ils entendaient fonder le bonheur public sur le bonheur privé, et préludaient à la liberté par la vertu. Mais, ils ne perdirent jamais de vue le vœu suprême de l'ordre, et furent, à plusieurs époques, sur le point de le réaliser. Déjà au seizième siècle, la Sicile se crut deux fois, par leurs efforts, maîtresse de ses destinées; la première, sous les ordres de Squarcia-Lupo, chef du peuple; la seconde, sous les frères Impératori; mais ces derniers furent étranglés pour prix de leur patriotisme; Lupo tomba pendant la messe au pied même de l'autel, sous le poignard d'un assassin soudoyé par les ennemis de la Sicile. Les Paoli ne se découragèrent pas, et au siècle suivant, ils furent encore plus près du succès : un second Lupo, Joseph Alessi, suscité, soutenu par l'Ordre, fut décapité au moment où il touchait au but. Un autre martyr, le stoïque Varia, ce digne ami de Thomas Campanella, puisa dans l'Institution une

telle énergie, qu'il s'en fallut de peu qu'il ne fondât la république sicilienne. Trahis par la fortune à l'heure du succès, les Paoli se retournèrent du côté de la monarchie et offrirent la couronne de Sicile à un Sicilien, à Branciforti, comte de Mazzarino, dont le père avait épousé, quoique simple gentilhomme, la fille de l'empereur. Ses tergiversations compromirent l'entreprise, et l'Espagne ressaisit sa proie d'une main rapace. Voilà nos traditions, voilà nos œuvres. Mais pourquoi vous les rappeler? ces souvenirs, ne vous sont-ils pas présents à la mémoire à vous tous ici rassemblés? Que pourrais-je vous apprendre que vous ne sachiez aussi bien que moi? Votre présence ici ne témoigne-t-elle pas de votre amour pour la patrie? Lequel de vous n'est prêt à plonger ses bras jusqu'au coude dans le sang étranger pour assurer la liberté de la Sicile?

Allégroni fit une pause; pendant qu'il reprenait haleine, l'assemblée resta plongée dans un profond silence et dans une immobilité complète. Elle ne donna pas un signe d'assentiment; ce terrible orateur parlait pour être obéi, non pour être applaudi.

— Je passe, poursuivit-il, aux événements contemporains; ici ce n'est plus l'historien qui parle; ces événements, je les ai vus, j'y ai pris moi-même une part active, j'en fus l'auteur encore plus que le témoin. Le dernier acte politique de la Confrérie de Saint-Paul fut la grande rébellion de Palerme, que vous avez tous vue, ou du moins pu voir, car elle appartient à cette génération. Le peuple, vous le savez, fut maître un instant de la capitale, et pour peu que son élan se fût soutenu un mois encore, l'île entière était libre. Les destins jaloux en décidèrent autrement. La sédition palermitaine fut pour l'Ordre comme le dernier effort du mourant pour se rattacher à la vie; usée par le temps, épuisée par tant d'efforts, par tant de crises, la Confrérie n'était plus qu'un fantôme et menaçait de s'évanouir tout à fait. C'est alors que j'eus l'idée de la transformer pour la sauver, et je la fondis dans cette Congrégation de Nobles qui nous sert aujourd'hui de masque, et à l'ombre de laquelle nous pouvons nous concerter. Confondues désormais, et animées du même esprit, les deux associations n'en font plus qu'une, dont la mission pu-

blique couvre la mission secrète. Fidèles aux leçons, aux exemples de nos aïeux, ce qu'ils ont voulu de leur temps, nous le voulons du nôtre, et nous marchons au même but qu'eux, sinon par les mêmes voies, du moins avec la même confiance et la même ardeur. Nous avons déjà fait beaucoup, nous ferons plus encore. Depuis la vice-royauté modérée du prince de Caramanico et son féroce successeur le président Lopez, jusqu'à ce parlement fallacieux que les Anglais nous forgent, afin de mieux nous enchaîner, nous avons soulevé bien des villes, Catane, Caltagirone, Minéo, beaucoup d'autres, et soufflé à bien des populations, à bien des hommes, l'esprit qui nous inspire. L'avocat Blasi, le Catanais Piraïno, sont nos martyrs à nous. Castoréo, le grand Castoréo lui-même, le héros des héros, le martyr des martyrs, lui dont le bras aurait sauvé la Sicile, si la Sicile avait pu être sauvée, Castoréo était des nôtres, et nous tous, enfants de la Sicile, nous qui rendons un culte à sa mémoire, prions Dieu pour le repos de son âme.

A ces mots, l'assemblée en masse, y compris

Allégroni, fit un signe de croix, et chacun murmura à demi-voix la litanie des morts.

— Amen ! dit le comte à haute voix.

— Amen ! répétèrent tous les assistants.

— Paix à son âme ! gloire à son nom ! s'écria Allégroni, emporté par un sombre enthousiasme. Puisse-t-il, du haut des cieux ouverts à ses vertus, bénir notre œuvre et couronner nos efforts ! Puisse enfin notre adorée patrie prendre un bain de sang, et de sang anglais, pour renaître plus jeune et plus forte à l'indépendance et pour élever des statues dans toutes les villes et jusque dans les derniers villages, au plus grand, au plus pur, au plus magnanime de ses citoyens ! Nous disons, nous, Timoléon, Procida ; nos enfants diront : Castoréo !

— Castoréo ! répéta l'assemblée comme un écho. Vive Castoréo !

— Nous n'avions à combattre au début, poursuivit Allégroni en reprenant sa voix naturelle, qu'un seul ennemi : cet ennemi c'était Naples ; Naples qui résume en soi toutes les tyrannies des Sarrasins, des Allemands, des Angevins, des Espagnols, en un mot tous les fléaux vivants que

l'enfer en sa colère a vomis pendant des siècles sur notre île infortunée ; Naples qui pour nous mieux opprimer et pour rendre son joug plus odieux, plus lourd, semble faire avec elle-même assaut de rapacité, de férocité, d'ineptie ; Naples enfin qui pour l'Europe entière est un objet de risée et de mépris. Qu'avons-nous fait au ciel pour qu'il nous inflige de pareils maîtres, et n'ont-ils pas tous, jusqu'au dernier, mérité la mort ?

— La mort ! répéta le lugubre écho de l'assemblée avec une fureur concentrée. Mort à Naples !

— Mais un second ennemi, un ennemi plus puissant, plus redoutable que Naples, l'Anglais, a surgi devant nous, et c'est contre lui qu'il faut diriger tous nos coups désormais ; vainqueurs de celui-là, nous vaincrons plus facilement tous les autres. Appelés dans l'origine par les Napolitains eux-mêmes et unis longtemps à eux par les liens les plus étroits, sous les auspices de Nelson et de sa concubine, digne entremetteuse de cette impudique alliance, les Anglais ont fini par la rompre afin de régner seuls, et les amis d'hier sont devenus d'irréconciliables ennemis. Profitons de leurs divi-

sions pour les détruire les uns par les autres. Les discordes intestines des oppresseurs font le salut des opprimés. Si Dieu nous aide et que nous nous aidions nous-mêmes, la délivrance et l'indépendance de la Sicile doivent sortir de ce conflit providentiel. Pas de vains scrupules, tous les moyens sont permis. Allions-nous, s'il le faut, à l'implacable ennemie des Anglais, à la reine Caroline elle-même, sauf à briser son trône après l'avoir relevé sur les ruines de l'ennemi commun. Pour chasser les Anglais, pour leur nuire, je m'allierais, moi, à l'enfer lui-même !

Le comte s'arrêta un instant comme s'il n'eût pas trouvé de mots assez passionnés pour formuler toute la haine qui couvait dans son cœur contre l'altière et féroce Albion.

— L'Angleterre, s'écria-t-il, mais c'est la Carthage moderne, cette même Carthage qui déjà dans l'antiquité fit tant de mal à notre patrie. L'une consommera-t-elle dans l'avenir ce que l'autre a commencé dans le passé? Si nous le souffrions, nous serions de grands lâches, et nous mériterions non l'esclavage politique, ce serait encore pour nous

un châtiment trop doux, mais l'esclavage des nègres avec toutes ses conséquences : le labeur sans trêve sous les feux de la canicule : les fers corrosifs, la nourriture infecte, les lits de pierre et le bâton des commandeurs. Voilà le partage naturel, le partage légitime des peuples qui se laissent enchaîner, avilir. Voyez s'il vous convient.

— Non, non! répondit l'assemblée tout d'une voix?

— Alors prouvez-le, le temps des paroles est passé, il faut agir: l'Anglais devient de jour en jour plus audacieux, plus insolent; d'après ce qu'il ose aujourd'hui où il ne règne encore qu'indirectement jugez de ce qu'il osera demain quand il sera maître unique, absolu de la Sicile. Car, ne vous y trompez pas, il convoite notre Sicile, il la convoite ardemment; déjà maître de Gibraltar, de Malte, et bientôt peut-être de Corfou, il lui faut notre île pour s'arrondir et pour régner sans contrôle sur toute l'étendue de la Méditerranée. Honte à nous si nous le souffrions! Refoulons dans leurs brumes septentrionales ces forbans des mers; le soleil de la Sicile n'est pas fait pour eux. Mais songez donc

qu'ils ruinent, qu'ils dévorent notre patrie, qu'ils l'égorgent sous nos yeux, comme ils ont égorgé mon fils.

Ce cri déchirant, parti des entrailles d'un père, remua profondément l'assemblée ; un sourd murmure, pareil au grondement des flots avant l'orage, courut de rang en rang. Malheur à l'Anglais qui serait alors tombé au milieu de ce cercle homicide, pendant cet accès de haine et de pitié ! Vaincu par le souvenir inconsolé, inconsolable, de toute sa vie, le comte fit une nouvelle pause, et cacha entre ses deux mains son visage inondé de larmes. La nuit couvrit d'un voile discret son désespoir. Quand il eut repris un peu de calme :

— Comme Procida, dit-il, et ses conjurés, que nous remplaçons sur cet écueil désert consacré par eux et visité sans doute par leurs mânes, opposons la ruse à la ruse et la force à la force. Peut-être ne sommes-nous pas si désarmés ni si faibles que nous en avons l'air. Mais pas de coups inutiles, plus de ces exécutions partielles qui diminuent nos forces en les dispersant ; concentrons-les toutes sur un point unique, frappons à la tête,

et nous vaincrons. Vous savez que de tout temps nous avons eu à Palerme des instruments, des auxiliaires, des adeptes. La corporation des Tanneurs, des terribles *Conciapelli*, qui font trembler la capitale, nous sont dévoués aveuglément ; le jour est venu de mettre leur dévouement à l'épreuve, et d'armer leurs bras de fer contre les Anglais ; mais il faut un agent sûr et résolu pour nous représenter au milieu d'eux. Qui veut partir pour Palerme ?

— Moi ! répondit une voix sourde.

— Chevalier Vito Vitali, je vous reconnais à la voix ; l'Ordre ne pouvait choisir un meilleur représentant. Approchez.

XXIV

LE TRIBUNAL DE SAINT-PAUL.

—

Vito Vitali s'avança au milieu du cercle. Quoique dans la force de la jeunesse, il portait déjà tous les caractères d'une vieillesse anticipée ; ses cheveux, blanchis avant l'âge, flottaient sur ses épaules, et, comme si ses genoux eussent fléchi sous lui, il marchait appuyé sur une canne.

— Ne craignez pas, dit-il d'une voix dont le timbre énergique contrastait avec la débilité de

toute sa personne, ne craignez pas que ma décrépitude précoce fasse obstacle à ma mission ; au contraire, elle la servira. Vous me donnez soixante ans, j'en ai trente ; ce sont les cachots, les tortures qui m'ont réduit à l'état où vous me voyez ; le corps est perdu, mais la tête est bonne ; ne craignez donc rien ; je puiserai jusque dans mes infirmités mêmes des armes pour les venger. Malheur à mes bourreaux !

— Chevalier Vito Vitali, dit Allégroni, nous savons tous ici ce que vous avez souffert pour la bonne cause et quels otages vous avez donnés à l'Ordre. Ce que vous avez fait pour lui dans le passé nous est un garant certain de ce que vous ferez dans l'avenir. Vous avez toute notre confiance.

— Oui ! oui ! s'écria l'assemblée avec l'unanimité d'une conviction profonde, il l'a tout entière.

— Chevalier Vito Vitali, vous l'entendez ! Préparez-vous donc à partir ; demain vous recevrez vos instructions. Tous nos plans sont dressés ; il ne nous reste plus qu'à les exécuter. C'est à vous que cette tâche est réservée.

— Je la remplirai fidèlement ; mais avant de partir, j'ai une accusation capitale à porter.

— Contre qui ?

— Contre le marquis Artali, commissaire extraordinaire du gouvernement à Messine, sicaire et bourreau plutôt que juge.

— Formulez votre dénonciation.

— Je vais le faire en peu de mots.

— Parlez, nous nous constituons en tribunal à l'instant même pour recevoir vos accusations.

— A peine à Messine, Artali y répandit la terreur : les larmes coulèrent dans les familles, le sang dans les prisons. Un mot, un soupçon, que dis-je, un prétexte lui suffit ; il n'en cherche même pas. Arrêtés par ses ordres, les premiers venus sont jetés, sans savoir pourquoi, dans les cachots, et quels cachots ! Écoutez et frémissez : un trou sans air, sans lumière, long de cinq pieds, haut de quatre, large de trois, dans lequel on n'entre qu'en rampant, où l'on ne peut se tenir ni debout, ni assis, ni couché ; des murs le long desquels l'eau suinte nuit et jour, un sol inégal, hérissé à dessein de cailloux, de graviers aigus, et

disposé de telle sorte que la tête est plus basse que les pieds; là-dessus, quelques poignées de paille humide et infecte... Voilà ce qu'on appelle un *dammuso*, voilà les cachots d'Artali! Les malheureux enterrés dans ces fosses n'y ont pas même la liberté de leurs membres : de lourdes chaînes leur chargent, leur rongent les pieds et les mains; oubliés là des semaines, des mois entiers, à peine leur jette-t-on de temps en temps un peu d'eau fétide, un peu de pain moisi, tout juste ce qu'il en faut pour ne pas mourir tout à fait, car, s'ils mouraient, ils ne souffriraient plus, et cela ne ferait pas le compte d'Artali. Les plus favorisés ne reçoivent que des coups de nerf de bœuf et des coups de bâton; les autres, voici comment on les traite : à ceux-ci, l'estrapade, à ceux-là le scalpel... Vous ne me croyez pas? Oui, le scalpel, tel et plus cruel encore que les sauvages ne le font souffrir à leurs prisonniers, car le leur ne dure qu'un instant, celui d'Artali dure des mois entiers. L'imagination des bourreaux est féconde en supplices; comment les raconter tous? Plus d'un martyr fut écorché vif par des pointes d'a-

cier; d'autres, dévorés par la soif, burent à leur insu des breuvages perfides qui leur procuraient des songes épouvantables, et, dès qu'ils étaient plongés dans ce sommeil, dans ce cauchemar affreux, on les réveillait en sursaut, savez-vous comment? En jetant sur eux des charbons ardents ou en leur appliquant des pelles rouges à la plante des pieds. Que vous dirai-je enfin? L'épouvante, l'exécration, la pitié furent telles, que les Anglais, oui, les Anglais eux-mêmes, durent intervenir; lord Forbes fit mettre un terme à ces abominations. Les souffrances des victimes les touchaient à coup sûr fort peu ; eux-mêmes les avaient provoquées en provoquant cette persécution féroce ; mais ils craignaient l'impopularité, le scandale de la cruauté, sinon la cruauté même ; le sang versé par Artali rejaillissait sur leur pavillon, et pouvait faire glisser leur pied dans la route qui mène à l'empire.

— Chevalier Vito Vitali, demanda Allégroni, répondez-vous sur votre tête des faits que vous venez de dénoncer au tribunal ?

— Je jure devant vous et devant Dieu que je n'ai dit que la vérité. Si vous en doutez ,regardez-

moi plutôt ; je n'ai passé qu'un mois dans les cachots d'Artali, et j'en suis sorti tel que vous me voyez ; un mois m'a vieilli de quarante ans. Si je n'ai pas succombé aux tortures, c'est que le ciel me réservait pour porter témoignage devant vous contre le bourreau.

— Nous croyons à votre parole, et votre serment était superflu ; d'ailleurs la voix publique s'est élevée contre l'accusé, et depuis longtemps nous l'a dénoncé ; mais notre tribunal a ses lois et ses formes ; nous ne saurions y manquer sans manquer au but même de notre institution ; il serait contraire d'ailleurs aux règles de la justice de condamner le prévenu sans l'entendre, et, en son absence, mon devoir de président est de lui constituer un défenseur. N'y a-t-il parmi vous personne qui veuille plaider spontanément la cause du marquis Artali ?

Personne ne répondit.

— Marquis Mongilèpre, reprit Allégroni, je vous nomme son défenseur d'office, puisqu'il ne se présente aucun défenseur officieux. Remplissez votre devoir en conscience et en vérité.

Mongilèpre sortit des rangs à son tour et vint se placer au milieu du cercle.

— Avocat d'Artali, lui dit le comte, qu'avez-vous à répondre à l'accusateur de votre client ?

— Quelque foi, dit Mongilèpre, que nous ayons dans la parole du chevalier Vito Vitali, et quoiqu'il ait porté la conviction dans vos cœurs, cependant il a plaidé dans sa propre cause, et son témoignage pourrait être suspect de partialité ou du moins d'exagération.

— Accusateur d'Artali, avez-vous à citer des noms et des faits étrangers à vous ?

— Il vous faut des noms ?.. En voici. J'accuse Artali d'avoir fait subir à Rosario Aspa, coupable seulement d'avoir lu une gazette étrangère, les mêmes tourments qu'à moi. J'accuse Artali d'avoir fait mourir de faim dans les dammusi don Lorenzo Pispisa, coupable seulement d'avoir reçu de Calabre une lettre qu'il avait refusé d'ouvrir ; le cadavre de la victime avait un légume pourri dans la bouche quand on l'a retiré des cachots. Si ces noms ne suffisent pas et si mon autorité

vous est encore suspecte, interrogez Messine : elle vous en dira bien davantage.

— Avocat d'Artali, dit le président, tenez-vous pour constants les faits de l'accusation ?

— Je ne puis les nier, mais je les explique : mon client n'agissait point en son propre nom ; commissaire de la cour, il ne faisait qu'accomplir son mandat et obéir à ses instructions. Le coupable n'est pas le bras qui exécute, c'est la tête qui conçoit et qui ordonne.

— Accusateur d'Artali, maintenez-vous votre accusation ?

— Je la maintiens. La mission d'Artali était volontaire ; bien plus, il l'a remplie avec bonheur, avec joie ; son zèle sanguinaire s'est plu même à l'outrer. La main qui exécute l'arrêt en est responsable au même degré que celle qui l'a signé : il n'y aurait pas de Tibères s'il n'y avait pas de Séjans. Puisque nous ne pouvons trancher la tête, tranchons du moins le bras. Moi, chevalier Vito Vitali, je demande la mort du prévenu.

— La cause est entendue, dit le président avec gravité, je vais passer aux voix.

Celui des assistants qui remplissait les fonctions de scrutateur, fit le tour du cercle pour recueillir les suffrages.

— Combien de boules dans l'urne? lui demanda le comte quand il eut dépouillé le scrutin fatal.

— Vingt.

— Combien de noires?

— Vingt.

— Moi, comte Allégroni, chef et grand-maître de la Confrérie des Nobles de Trapani, président du Tribunal de Saint-Paul, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, et en exécution de la délibération qui vient d'être prise à l'unanimité, je prononce la peine de mort contre le marquis Artali, commissaire royal à Messine, accusé, convaincu de meurtre et de cruautés excessives; je le déclare dès ce moment hors la loi, hors la société; et afin d'entretenir dans une crainte salutaire les dépositaires du pouvoir, afin surtout que le crime puissant ne demeure pas impuni, et que la Sicile apprenne par un exemple éclatant que si les grands coupables peuvent impunément braver la justice

humaine, ils n'échappent pas à la justice de Dieu que nous représentons sur la terre, je vous charge et vous somme, vous chevalier Vito Vitali, ici présent, d'exécuter la sentence du tribunal par le feu, le fer, la corde ou l'eau, par tous les moyens, en un mot, qui seront en votre pouvoir; n'importe en quel lieu, fût-ce même au pied des autels, pendant la célébration des saints mystères ; l'absolution dans ce cas vous est garantie d'avance : à notre intercession, le ciel vous pardonnera ! Jurez d'obéir sans peur, sans faiblesse !

— Je le jure, répondit d'une voix ferme le chevalier Vito Vitali, devenu le chevalier de la mort.

— Songez bien que si le coupable échappait par votre faute, vous seriez dévoué vous-même à partager son sort, et c'est le marquis Mongilèpre, défenseur du condamné, qui vous frapperait comme faux témoin et calomniateur. Ainsi le veulent nos statuts.

— Je le sais et me résigne à subir, si je faillis, le châtiment que j'aurai mérité. Nuit bienheureuse, continua-t-il avec une exaltation sauvage,

où du même coup on livre à ma vengeance, à ma justice, et mon propre bourreau et les bourreaux de mon pays. Oh! merci! merci! J'avais vieilli de quarante ans en un mois, cette heure me rajeunit d'autant.

— Grand justicier de l'univers, dit Allégroni d'une voix solennelle, en élevant ses deux mains au ciel, du haut des sombres nuées qui nous protégent, tu vois nos travaux, tu vois nos cœurs, inspire-les, bénis-les. Pardonne aux moyens, en faveur du but; car le but est pur, tu le sais, il est sacré; nous combattons dans l'ombre comme nos pères, comme eux nous affrontons la calomnie, l'infamie, la mort, pour faire lever enfin sur la Sicile le soleil tardif de la justice et de la liberté.

Tous les assistants s'associèrent avec un recueillement profond à cette prière, qui, du moins, prouvait la sincérité de leurs intentions et l'innocence de leurs pensées, sinon de leurs actes. C'est par cette cérémonie religieuse que se terminaient d'ordinaire leurs réunions.

— Avant de nous séparer, dit le comte, il me

reste à vous faire une communication. Vous avez entendu parler du sanglant duel qui occupe en ce moment Trapani ; nous nous devons tous aux officiers siciliens persécutés pour ce fait, et qu'on veut punir de leur patriotisme. Quand il en sera temps, nous aviserons aux moyens de les sauver. Ils ont bien mérité de la patrie. Le sang anglais n'a-t-il pas coulé par leurs mains ? Parmi les officiers arrêtés, il s'en trouve un pour lequel je réclame la protection spéciale de la Confrérie ; c'est un capitaine destitué par les Anglais ou à leur instigation, et qui leur a voué une haine que la nôtre égale à peine. Fabio,—c'est son nom,—appartient de droit à notre Ordre, et le servira plus tard, n'en doutez pas ; j'ai sur lui des vues ; en attendant, c'est à nous à le servir. J'ai déjà moi-même usé en sa faveur de toutes les intelligences que nous avons dans la prison afin de soutenir son courage et de nourrir en lui le feu divin de l'espérance, le seul bien qui reste au captif. Des avis mystérieux, un billet même et des fonds de la caisse commune destinés à cet usage sont parvenus jusqu'à lui. Imitez-moi, et, tout en le couvrant de notre pro-

tection collective. mettons tous à sa disposition, avec la réserve, la prudence nécessaire, notre crédit personnel et nos influences particulières. Croyez qu'il nous rendra quelque jour au centuple ce que nous ferons aujourd'hui pour lui.

A ces mots Allégroni leva la séance ; l'assemblée dissoute, les assistants regagnèrent dans un profond silence leurs embarcations respectives, lesquelles bientôt se dispersèrent, qui dans une direction, qui dans l'autre, et allèrent aborder sur des points différents pour ne pas éveiller les soupçons.

Le comte resta le dernier sur l'écueil ; toutes les barques avaient disparu déjà dans les ténèbres, qu'il n'était pas encore remonté dans la sienne. Assis sur un rocher baigné par la mer, il promenait un œil vague et distrait sur la sombre étendue des flots qui mouraient à ses pieds ; la voûte céleste était toujours aussi noire, pas une étoile ne brillait au firmament. Que faisait-il, à quoi pensait-il, ainsi plongé dans ces tenèbres solitaires et silencieuses ? Est-ce le père qui veillait, ou si c'était le conspirateur ? Évoquait-il l'ombre de son fils égorgé ou l'ombre de Procida ? Assoupies par

le murmure de la vague et par la tristesse de la nuit, les passions de la haine sommeillaient alors dans son âme, l'amour paternel parlait seul en lui. Isolé désormais sur la terre, et pour toujours, il se demandait avec amertume quel bras soutiendrait ses vieux jours, quelle main lui fermerait les yeux ! Il se sentait dépérir comme un vieux tronc desséché, privé de son dernier rameau, de sa dernière feuille ; la cognée de la mort allait l'abattre, et pas un rejeton ne lui survivrait ; foulé aux pieds du passant, il mourrait tout entier. Sa rêverie, toutes ses pensées se résumaient dans ce mot qui renferme en lui des abîmes de mélancolie : l'isolement dans la vieillesse. Pourtant il fallait vivre encore, épuiser goutte à goutte la coupe vénéneuse d'une douleur sans consolation, d'un regret sans espérance et sans fin ! Et, mystère étrange ! contradiction cruelle ! il vivait de sa douleur même, et son regret faisait sa force, semblable à ces Psylles africains qui se nourrissent des poisons qui devraient les tuer.

Enfin il regagna sa barque à son tour. Débarqué dans la partie la plus retirée du port, il reprit

lentement, à travers les rues les plus obscures, le chemin de son palais, de ce palais si peuplé, si vivant jadis, aujourd'hui si désert, si morne, où personne ne l'attendait plus, et dont la porte indifférente s'ouvrait et se refermait sur lui comme sur un étranger. N'étant plus ni père, ni époux, il ne lui restait, à défaut d'une patrie libre à servir, qu'à se faire moine ou conspirateur. Il avait pris le dernier parti.

XXV

LE VOYAGE.

—

— Castroné , es-tu sûr que le brick sera fidèle au rendez-vous ?

— Je réponds de son exactitude à votre majesté. Malgré la chasse qu'on lui donne depuis sa dernière aventure avec le navire anglais de Marsalla , il a répondu la nuit dernière aux signaux que je lui ai faits du haut de la tour des Forts; mon *Alter-Ego* et moi nous avons notre langue à nous , et nous

nous entendons à distance. Si ce soir le brick n'est pas au pied de la tour aussitôt que nous, je consens à être traité d'Anglais.

— A propos de ce vaisseau marchand capturé par ton lieutenant, tu m'as fait là une méchante affaire.

— Que voulez-vous, majesté : toute chair a son os, comme dit le proverbe. La prise est assez bonne pour faire prendre en patience quelques légers inconvénients. J'ignore encore la valeur exacte de la cargaison; mais, à vue de pays, ce sera un beau denier dans notre escarcelle. Les Anglais nous en doivent bien d'autres ; voilà toujours un à-compte ; le reste viendra plus tard.

— Pourvu que la sûreté de mon voyage n'en soit point compromise.

— D'ici à Catane il n'y a pas de danger en prenant la voie du midi. Par le nord, je ne dis pas ; il ne ferait point bon pour nous dans les environs de Palerme, et surtout dans les eaux du Phare. Et puis, votre majesté peut s'en rapporter à mon *Alter-Ego* : je ne sais comment les choses se sont passées, mais je le connais, je suis sûr d'avance qu'il

aura pris toutes les précautions possibles, et qu'il s'est mis en règle.

— Serons-nous bientôt rendus à la tour?

— Avant qu'il soit deux heures, et nous y serions encore plus tôt si je ne craignais de fatiguer votre majesté en la suppliant de presser un peu le pas.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la reine en mettant son cheval au galop; l'essentiel n'est pas de se ménager, mais d'arriver.

Caroline était vêtue d'une longue amazone noire, et, pour plus de précaution, un vaste manteau l'enveloppait tout entière.

Monté au rang d'écuyer royal, Castroné remplissait ses nouvelles fonctions avec toute la gaucherie d'un zèle importun à force d'être empressé. Une pierre en saillie, quelque branche, ou quelque ronce indépendante empiétaient-elles sur l'étroit sentier, vite il galopait en avant pour les écarter, et mettait souvent pied à terre, ne fût-ce que pour s'assurer si le cheval de la reine était bien ferré; dans les mauvais pas il l'eût volontiers portée sur ses épaules; il n'y en avait guère, heu-

reusement pour Caroline, à qui ces attentions fastidieuses causaient plus d'ennui que les dangers imaginaires du chemin ne lui inspiraient d'inquiétude.

— C'est égal, dit Castroné, en galopant à côté de la reine, c'est un grand crève-cœur pour moi que votre majesté me préfère un autre pilote. J'avais bien compté sur cet honneur.

— Tu me seras plus utile sur terre que sur mer. Ce capitaine Fabio dont je t'ai parlé et auquel je m'intéresse, vient d'être arrêté à Trapani, où il se trouvait pour nos affaires. Je ne puis l'abandonner, et tu te rendras en toute hâte dans cette ville pour veiller sur lui pendant mon absence. Tu devrais déjà y être. J'ai cru cette fois que tu ne reviendrais jamais de Messine.

— Que votre majesté s'en prenne à l'adjudant Durkheim ; ce n'est pas sans peine que nous l'avons, Filippis et moi, tiré des griffes de Coffin, et il nous en a coûté gros. Votre majesté seule peut savoir si c'est de l'argent bien ou mal employé.

Tombée tout à coup dans le silence et la rêve-

rie, la reine ne répondit rien ; elle venait d'entrevoir quelque chose de blanc à travers les cyprès et les orangers; c'était le vieux manoir de Boncévino. Son âme y vola tout entière ; mais le manoir était vide, et son cœur se serra en songeant qu'il l'était par sa faute. Elle aperçut même à quelques pas l'invalide Pipo qui se dirigeait vers la maison de la Zingara pour demander sans doute aux cartes des nouvelles de son maître. Dans l'espoir d'en obtenir elle-même, elle poussa imprudemment son cheval du même côté, mais la raison d'Etat la fit revenir en arrière, car elle allait trahir son incognito. Adoptant un moyen terme, elle dépêcha Castroné à l'invalide, qui ne le connaissait pas, et s'alla reposer, en attendant son retour, à l'ombre d'un caroubier. Elle n'attendit pas long-temps, Castroné revint bientôt.

— Majesté! dit-il de mauvaise humeur, si le maître est aussi réservé que le valet, il n'y a pas de danger qu'il se soit compromis sérieusement, et nous n'aurons pas de peine à le tirer d'affaire. Je crois, par saint Janvier! que cet invalide de malheur a eu la langue emportée avec la jambe.

— Enfin, que t'a-t-il dit de son maître?

— Ce qu'il m'a dit n'est pas long. — « Où est le « capitaine? lui ai-je demandé. — En voyage, « m'a-t-il répondu. — Où? — Je ne sais pas. — En « as-tu des nouvelles? — Que vous importe? » Voilà, majesté, toute ma conversation avec ce drôle. Il m'a été impossible d'en tirer un mot de plus. Je crois, Dieu me pardonne! qu'il me prenait pour un espion anglais.

Malgré ce beau mouvement d'indignation, qui portait sur l'adjectif encore plus que sur le substantif, il n'en examina pas moins les lieux avec le flair d'un limier, afin de les reconnaître au besoin, et se promit bien d'avoir raison tôt ou tard de ce serviteur trop discret. Il obéissait en cela d'abord à son instinct de police, ensuite à la curiosité; il n'était pas homme à se tromper sur l'intérêt au moins fort vif que la reine portait à Fabio, et sur le trouble, l'inquiétude que lui causait son arrestation.

— Il y a là-dessous, pensa-il, quelque mystère; voyons un peu que je l'éclaircisse.

La reine elle-même lui en fournit l'occasion.

— Je te disais donc, reprit-elle, quand ils se furent remis en route, que ta mission pendant mon voyage est de protéger le capitaine Fabio ; il faut le sauver à tout prix, n'importe par quels moyens ; tu m'entends, Castroné, il le faut.

— On fera tout ce qui sera possible, mais votre majesté doit bien savoir qu'avec la meilleure volonté du monde on ne fait pas toujours ce qu'on veut, et qu'on est commandé quelquefois par la force des circonstances, témoin ce pauvre Rossaroll....

— Quel affreux rapprochement oses-tu faire ? s'écria Caroline en pâlissant et en se rejetant violemment en arrière.

— Bon ! pensa Castroné, je ne me trompais pas, il lui tient au cœur. Et s'élançant vers la reine comme s'il eût craint qu'elle ne tombât :

— Prenez garde, majesté, vous faites cabrer votre cheval.

Son avis et son secours étaient superflus. Caroline avait retrouvé son sang-foid et son aplomb aussi vite qu'elle les avait perdus, et, un instant troublé dans sa paisible allure, son cheval la re-

prit immédiatement. Cette petite alerte n'eut pas de suite, et les voyageurs poursuivirent leur route sans autre incident ; mais Castroné savait ce qu'il voulait savoir. Ce n'était pas sans dessein qu'il avait rapproché machiavéliquement le nom de Fabio de celui de Rossaroll : le résultat de cette épreuve insolente fut pour lui décisif et ne lui laissa aucun doute sur la nature du sentiment qui animait la reine. Cette découverte l'anima, lui, d'un sentiment subit de malveillance contre Fabio ; avant de le connaître il le haïssait : se croyant une grande influence sur l'esprit de Caroline, il abhorrait d'instinct tout ce qui pouvait ébranler son crédit ou seulement le partager.

Les voyageurs se trouvaient alors entre les carrières et les ruines de Sélinonte ; ils rencontraient de loin en loin quelques colonnes couchées depuis des siècles dans l'herbe de la solitude, et restées en chemin le jour où la destruction avait ruiné les temples encore inachevés qu'elles devaient orner. A défaut d'autres indices, ces jalons mélancoliques marquent dans le désert la route de Sélinonte ; mais Castroné dédaignait ces guides

muets, immobiles, dont la poésie était perdue pour lui, et se vantait, en véritable Napolitain, de connaître le pays aussi bien, même beaucoup mieux que la rue de Tolède à Naples. Il conduisait la reine tantôt à travers des champs coupés de vignes, tantôt à travers des pâturages jonchés de palmettes indigènes, clairsemés de pins et d'oliviers ; mais il recherchait de préférence les lieux couverts et déserts, afin de mieux cacher son passage. Du reste il n'avait pas de peine à éviter les habitations, car s'il y en a trois ou quatre sur ces côtes, c'est tout au plus ; encore sont-ce des métairies où la reine assurément ne courait aucun risque d'ête reconnue.

— Tu te rappelles, reprit Caroline, que l'équipage du brick doit ignorer qui je suis ?

— Castroné n'est pas homme à oublier ces choses-là. Seulement je demande à votre majesté l'autorisation de mettre dans la confidence mon *Alter-Ego*. Il n'y a de sa part à craindre aucune indiscrétion, et votre confiance ne fera qu'exciter davantage son zèle et sa prudence.

— Je consens à faire une exception en sa fa-

veur, à la condition qu'il n'en fera, lui, pour personne.

— Soyez tranquille, majesté, c'est un homme à toute épreuve ; l'invalide du capitaine Fabio n'est auprès de lui qu'un bavard.

— Pas un mot non plus à la garnison de la tour.

— Ceci est plus difficile ; car le caporal qui la commande connaît votre majesté au moins de vue, et puis, à cet égard, j'ai une grâce à demander à votre majesté, je veux dire une prière à lui soumettre dans son propre intérêt, bien entendu, car Castroné n'en a jamais d'autre en vue.

— Parle.

— D'abord, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, les Juifs de Messine deviennent plus Juifs tous les jours. Ces sordides usuriers n'ont voulu me prêter que vingt-cinq mille ducats sur le collier de votre majesté.

— Il en a coûté dix fois plus à mon frère le grand-duc Léopold. Après ?

— Enfin, l'argent est là, continua Castroné en frappant sur sa valise. Avec cela nous solderons

l'arrière des Calabrais ; les glanures du brick feront face aux autres dépenses.

— Mais enfin où veux-tu en venir ?

— A ceci, qu'il serait de bonne politique, du moins selon mes faibles lumières, que votre majesté présidât en personne à la paye des Calabrais.

— Pour me compromettre encore davantage ; ne m'ont-ils pas déjà assez compromise par leur indiscipline ? Ne t'avais-je pas dit que tu les avais réunis trop tôt dans cette plaine de Sélinonte, qu'ils ont ensanglantée par leurs excès ?

— Je passe condamnation sur ce point : ici, comme toujours, votre majesté a vu plus juste que moi ; mais puisque le mal est fait, il faut le réparer.

— Et c'est pour cela que tu me proposes de l'aggraver ?

— Au contraire, la présence de votre majesté leur imposera, et les rendra doux comme des agneaux. Qu'elle leur tienne seulement ce petit discours : « Calabrais, mes enfants, obéissez à « Castroné ici présent, comme à moi-même ; c'est « moi, la reine, qui vous l'ordonne ! » Quand, dis-je,

votre majesté leur aura dit ces quatre mots, ils m'obéiront, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai ; tandis qu'à présent ils me voient avec défiance, et se demandent entre eux si je suis bien en réalité votre représentant. Ces doutes me blessent.

— Ah ! fit Caroline en souriant, son excellence veut être accréditée ?

— Eh bien ! oui, les Calabrais ne me respectent pas assez, et le service de sa majesté en souffre.

La reine retomba dans le silence. Elle se consultait visiblement avant de prendre un parti. Castroné n'eut garde de troubler sa délibération intérieure ; il savait qu'elle était jalouse au plus haut point de son libre arbitre, et qu'il fallait l'abandonner tout à fait à elle-même au moment critique du oui ou du non. Le plus sûr moyen d'avoir un non était d'exiger un oui.

— Si je voulais faire ce que tu me demandes, répondit-elle enfin, je n'en aurais pas le temps.

— Pardon, majesté, pardon, nous serons à la tour au soleil couchant, et votre majesté ne peut songer à s'embarquer avant la nuit.

— Castroné, mon ami, nous avons pris nos précautions ?

— Votre majesté sait bien que Castroné pense à tout, quand il s'agit du service de ses souverains légitimes.

— Puisque tu penses à tout, pense donc à me reparler de cette affaire quand nous serons rendus à la tour.

— Bon ! pensa Castroné ; elle ira.

De ce moment, il ne dit plus un mot qui de près ou de loin pût avoir rapport aux Calabrais. Il la connaissait bien, et grâce à la longue habitude qu'il avait de son caractère, il exerçait sur elle à son insu l'influence que les inférieurs, quelles que soient les positions et les distances relatives, finissent toujours par prendre sur leurs supérieurs, dans les choses pratiques. Ainsi, par exemple, ce voyage de Catane, entrepris dans des conditions si difficiles, l'était évidemment à son instigation. C'est lui le premier, on doit s'en souvenir, qui avait jeté dans l'esprit de la reine le germe de ce projet périlleux, audacieux. Il ne manquait d'ailleurs ni de pénétration, ni de bon sens, et dans l'étroite,

dans la basse sphère de ses idées et de ses fonctions, il voyait bien ce qu'il voyait. Quoique peu scrupuleux, et précisément parce qu'il ne l'était pas, ses conseils étaient bons à suivre, quand on était décidé à sacrifier l'honnête à l'utile. Disciple des grands maîtres du genre, et se vantant lui-même d'appartenir à la glorieuse école des Salicetti, des Fouché, il aurait fait en tout pays, — et c'était bien là son rêve, — un préfet de police tout aussi bon qu'un autre. Et pourquoi pas, s'il vous plaît, un ministre ? se disait-il dans ses accès d'effervescence.

Cependant la reine avait gagné du pays, accompagnée de son fidèle écuyer, ni plus ni moins qu'une princesse errante de messer Ariosto. Sortie des bois de Boncévino, qui lui rappelaient des émotions si douces, elle avait traversé d'autres bois, un surtout qui était rempli d'oiseaux babillards, et dont la fraîcheur délicieuse, chose rare et précieuse sous ce ciel ardent, invitait au repos; mais il n'y avait plus de repos pour elle : Mazeppa volontaire, elle s'était rivée elle-même par des liens indissolubles aux ailes de ce dragon

furieux et tyrannique qu'on appelle ambition; condamnée à le suivre sans relâche dans son vol impétueux, elle en subissait tous les caprices, toutes les fureurs, pour retomber un jour, épuisée de lassitude, sur son trône ou dans sa tombe.

A la lisière du bois s'élève une métairie blanche et proprette, environnée d'une double clôture de cactus et d'aloès : une villageoise, entourée de gros et beaux enfants qu'elle caressait tour à tour, filait gaiement sur le seuil, en chantant des refrains joyeux d'une voix plus joyeuse encore. Sa bonne humeur faisait plaisir à voir. Le calme riant de ce tableau champêtre contrastait si fortement avec les passions et les entreprises violentes de Caroline, qu'elle arrêta son cheval devant la métairie, et ne put se défendre d'un retour sur elle-même. Le hasard des circonstances et les vicissitudes de la destinée mettaient en présence, dans ces deux filles d'Ève, les deux termes opposés du problème humain, le trône et le chaume; séparées par la société tout entière, elles occupaient l'une le haut, l'autre le bas de la pyramide, et toutes les deux se portaient envie: pour la villageoise, le bonheur suprême est

en haut, pour la reine, en ce moment, il était en bas.

—Qui sait, se disait-elle, si cette vie que j'ignore ne vaut pas mieux que celle dont Dieu m'inflige les tortures!

O puissance des contrastes! prestige de l'inconnu! éternelle pastorale que tous les poètes de tous les temps ont chantée sur tous les tons, et qu'ils chanteront à jamais jusqu'à l'âge d'or à venir, qui doit réaliser pour les enfants de nos enfants la sublime utopie de l'égalité!

La métairie passée, la végétation cesse; on entre dans les sables. A peine de loin en loin s'élève un figuier sauvage ou quelque frais caroubier, tente de verdure dressée au désert par la main des anges. Séparé de la mer par des dunes hautes et arides, on ne la voit pas, mais on l'entend, et son murmure plaintif ajoute à la tristesse de ces rivages. Mais les dunes s'ouvrent, et la mer apparaît dans son immensité. Ce coup de théâtre est toujours saisissant.

Les voyageurs prirent alors l'extrême plage, mais leurs chevaux ne firent que changer de mar-

tyre ; l'instant d'auparavant ils enfonçaient dans les sables, maintenant ils s'embarrassaient dans les algues marines arrachées du fond des abîmes et rejetées sur la grève par les vents d'orage. Un nouveau supplice leur était réservé : des nuées d'insectes féroces fondirent sur eux et s'abreuvèrent de leur sang ; en même temps une odeur fade et marécageuse se répandit dans l'air.

— Nous approchons, dit Castroné ; ces miasmes malsains et ces insectes acharnés nous annoncent les eaux stagnantes du Modiuni, auprès duquel est bâtie la tour des Forts.

Il achevait à peine, que la tour elle-même dessina devant eux sa masse noire sur le fond embrasé du couchant. Ils y furent bientôt rendus.

Le caporal reconnut la reine au premier coup d'œil, mais sur un signe de Castroné il respecta son incognito, et l'introduisit dans la place avec un orgueil mêlé d'embarras, car l'escalier était bien étroit, bien raide, bien délabré, et quant à la salle commune, figurez-vous la plus ignoble des cantines, et vous n'aurez qu'une idée affaiblie de ce bouge enfumé. Une table de sapin et des bancs

grossiers en composaient tout l'ameublement. Mais Caroline était depuis longtemps aguerrie à ces sortes d'épreuves ; elle vivait trop dans ses passions et dans ses projets, pour être affectée des différents milieux que la fortune lui faisait traverser.

Une de ses femmes, désignée pour la servir pendant le voyage, l'avait précédée à la tour avec les objets nécessaires à la traversée. La caméristе de confiance était restée à Castelvétrano, chargée du soin délicat de dissimuler l'absence de la reine en faisant croire à sa présence. Le médecin seul était dans le secret, afin d'assister la caméristе en qualité de cerbère, non d'Esculape.

— Eh bien ! demanda Castroné au caporal, le brick a-t-il reparu ?

— On n'a vu que lui toute la journée, répondit le caporal, qu'on avait mis dans le secret du brick mytérieux ; vos signaux d'hier au soir ont produit leur effet.

— Quand je l'affirmais à votre majesté ! dit Castroné en se penchant vers la reine d'un air de triomphe.

—Plus de majesté, répondit Caroline, madame tout court.

— N'a-t-il pas tiré le canon ? reprit Castroné.

— Plusieurs fois.

— Combien de coups ?

— Toujours deux par deux.

— Cela veut dire, maj.... madame, qu'il sera ici à deux heures de nuit. Ainsi, pour peu que vous soyez reposée, vous aurez tout le temps de faire une petite promenade aux ruines de Sélinonte. Nous n'en sommes qu'à deux pas.

— Oh ! fit la reine, tu tiens à ton idée.

— Ne m'avez-vous pas ordonné de vous en reparler à la tour ? Nous y sommes.

XXVI

LA TOUR DES FORTS.

—

Quoique les bandes calabraises, renforcées des recrues siciliennes, ou du moins leurs chefs, affectassent la tenue et les habitudes militaires, elles n'en vivaient pas moins sur les terres de Sélinonte comme en pays conquis. Elles ne détroussaient pas précisément les passants, qui d'ailleurs étaient fort rares, elles faisaient la maraude en grand dans les lieux d'alentour. On eût en vain cherché, à six

milles à la ronde, un fruit, un mouton, une bouteille de vin. Victime de ces déprédations effrontées, le voisinage était aux abois. Pandigrana lui-même, le Caton de la discipline, avait suivi le torrent.

— Après tout, disait-il, qu'on soit en paix ou en guerre, il faut vivre.

Seulement, il faisait les choses moins brutalement que les autres, et volait avec des formes. Il demandait aux plaignants le compte de ce qu'il appelait leurs fournitures, et s'il ne les payait pas, il promettait du moins de les faire payer... par l'Etat. Trompés par l'imperturbable aplomb du bandit, les malheureux volés s'en allaient consolés, sinon payés, et, en attendant une réparation plus substantielle, ils pâturaient dans les champs fortunés de l'espérance.

Du reste, les bandes vivaient en assez bonne intelligence, sauf quelques altercations assaisonnées de quelques coups de couteau entre Calabrais et Siciliens : la haine des deux peuples est trop invétérée pour qu'elle n'éclatât pas en rixes et en meurtres chez ces hommes violents et sans frein.

Comme les Siciliens n'étaient pas les plus forts, et que, d'ailleurs, l'amour du clocher parlait d'autant plus haut dans leur cœur que leur clocher était plus près, ils désertaient en grand nombre, malgré les belles harangues de Francatripa, et le régiment insulaire diminuait à vue d'œil, au grand déplaisir de Spaccaforno, dont l'influence diminuait d'autant.

Les quatre chefs étaient réunis à leur quartier-général de la Marinella, lorsqu'un message de Castroné leur enjoignit de mettre immédiatement sur pied tout leur monde, afin d'être passés en revue et payés. Ce dernier mot était le coup d'éperon, et il fit son effet, comme on le devine bien : un quart d'heure après, les quatre bandes étaient sous les armes, et bientôt Castroné parut avec la royale amazone.

Un hourrah d'enthousiasme accueillit Caroline, qui y répondit par un salut assez bref. Entourée des principaux chefs, qui s'étaient formés autour d'elle en état-major, elle fit le tour des rangs aussi rapidement que la circonstance le permettait, adressant aux uns des observations, aux autres des

éloges, à tous des encouragements. Elle insista sur le bon ordre, sur la bonne conduite, et, faisant approcher Castroné, elle le leur présenta comme son intermédiaire et son fondé de pouvoirs. Castroné eût préféré une qualification plus noble, plus militaire, mais il dut se contenter de celle qu'il plut à la reine de lui décerner. N'était-ce pas encore beaucoup trop pour lui ? Suivant l'usage des troupes régulières ou irrégulières, on n'en cria pas moins : Vive Castroné ! comme on aurait crié : Vive..... tout autre, que la bouche royale aurait accrédité.

Tout bouffi de son importance, et placé à côté de la reine, Castroné mettait en action la fable de la grenouille, dont chacun connaît la fin tragique ; pourtant, il ne creva point comme elle, quoiqu'il se gonflât Dieu sait comme. Il prit même son temps, en homme habile, et mit le comble à l'enthousiame, vous devinez par quel procédé : il délia les cordons de la bourse, c'est-à-dire de sa valise ; la distribution se fit avec plus d'ordre, plus d'équité, qu'on n'aurait eu lieu de l'attendre de pareilles gens. Il est vrai que la présence de la reine

imposait silence pour le moment, aux passions désordonnées de ces condottiers avides. Seulement, quand vint le tour de Spaccaforno, les autres virent de mauvais œil que les recrues siciliennes eussent part aux munificences royales. N'avait-on pas fait assez pour elles en les délivrant, en les enrôlant? On ne leur devait rien de plus. La pluie d'or devait tomber jusqu'à la dernière goutte sur les Calabrais. Il y avait là tous les symptômes d'un sanglant orage.

Tandis que Castroné remplissait, avec la gravité d'un ministre des finances, ses fonctions de payeur, Caroline promenait ses yeux autour d'elle avec distraction : elle souffrait visiblement dans son orgueil, en se voyant réduite, par la fatalité des événements, à passer la revue d'une pareille armée. Excepté les chefs et quelques individus clair-semés dont le costume était propre, somptueux même, et les armes en bon état, tout le reste était horrible à voir. Figurez-vous un ramassis d'hommes, de démons barbus et crépus, noircis par le soleil, maigris par les privations, et dont les yeux caves, injectés de sang, respiraient la licence

et la férocité ; ajoutez à cela des chapeaux bossués et enfoncés, du linge sale ou absent, des chaussures délabrées, des habits souillés, déchirés, et de plus une variété formidable d'armes de toute espèce : stylets, carabines, pistolets et tromblons ; représentez-vous, dis-je, si vous le pouvez, tout ce luxe inoui de misère, d'épouvante et de crime, vous n'aurez encore qu'une image affaiblie et bien pâle des réalités effroyables que la reine avait sous les yeux.

Était-ce bien là sa place ? Enfant, elle avait eu pour garder son berceau les vieux grenadiers impériaux de Marie-Thérèse, et maintenant, pour reconquérir son trône, elle avait... qui ? Des bandits. Pourtant elle sentait trop elle-même qu'il fallait ménager ces tristes auxiliaires; si dégradants qu'ils fussent, elle n'en avait pas d'autres sur qui elle pût compter. Elle s'y résignait, puisque ainsi le voulait la fortune ; mais quelle humiliation ! quelle chute ! Son cœur superbe rongeait en frémissant le dur frein de la nécessité. Dominée par le sentiment de sa défaite, elle brûlait d'abréger la cérémonie et maudissait les lenteurs calculées de Castroné,

qui la prolongeait, au contraire, afin de jouir plus longtemps des ovations que lui valaient son titre et sa valise.

Toutefois, quelles que fussent alors les impressions de Caroline, le spectale qui les faisait naître ne manquait pas d'une certaine poésie et d'une grandeur sauvage par le contraste du théâtre et des acteurs : ces sombres milices du désert passaient et repassaient comme des spectres à travers les colonnes des temples, au milieu des grenadiers, des myrtes et des lauriers-roses. Le soleil se coucha : c'était l'heure de l'angélus, mais nulle cloche ne le sonnait dans ces solitudes : la madone était frustrée de ses oraisons du soir ; et, quant aux temples à l'ombre desquels avait lieu cette étrange revue, les dieux qui les habitèrent n'ont plus droit depuis longtemps à aucune oraison. Qu'auraient-ils dit à l'époque de leur puissance, qu'auraient dit leurs prêtres, leurs fidèles, s'ils avaient pu prévoir que les ruines de leur sanctuaire serviraient de repaire, un jour, à une pareille armée, et qu'une reine, détrônée comme eux, y viendrait chercher son sceptre et sa couronne ?

Le temps, d'ailleurs, était calme et promettait une belle soirée. Le crépuscule étendait sur la plaine ses vapeurs discrètes ; le ciel, la mer et les montagnes passaient par degrés du bleu pâle au bleu gris. Quand la reine rentra dans la tour, il faisait nuit close ; mais une lueur blanchâtre à l'orient annonçait le lever prochain de la lune.

Tout était prêt pour le départ ; la chaloupe de la tour des Forts était chargée et prête à transporter la reine au brick ; mais le brick ne paraissait point. Caroline, assise à une fenêtre qui donnait sur la mer, promenait ses grands yeux bleus sur la vaste étendue des flots, elle sondait en vain l'espace, les ténèbres lui cachaient l'horizon. L'impatience la consumait ; l'inquiétude même commençait à s'emparer d'elle. Serait-elle venue pour rien jusque-là ? L'anxiété fiévreuse particulière à l'attente, régnait dans la tour ; on parlait bas et sans suite ; on se levait sans but pour se rasseoir au même instant ; on allait aux croisées, on en revenait comme on y était allé ; Castroné seul ne laissait paraître aucune incertitude, il croyait à son brick, il avait foi dans son *Alter-Ego*.

Deux coups de canon tirés coup sur coup retentirent soudain sur la mer.

— Quand je vous le disais, madame, dit Castroné en consultant sa montre avec un air de triomphateur, il est deux heures de nuit.

— Puisse-t-il, répondit la reine, en respirant plus à l'aise, me débarquer à Catane avec la même ponctualité! Tu dis donc que Castoréo s'appelle aujourd'hui... ?

— Frère Agathon.

— Et qu'il habite?

— Une grotte de l'Etna. Tout le monde à Catane vous l'indiquera.

En ce moment on frappa violemment à la porte de la tour.

— Ouvrez! cria en même temps du dehors une voix qui décelait à ne s'y pas méprendre un Anglais. Ouvrez au nom du roi!

— Quel roi? demanda le caporal sans se déconcerter. Ce n'est pas le vôtre, j'imagine?

— Pourquoi pas, s'il l'ordonnait?

— Parce qu'il est fou. D'ailleurs, fût-il dans son bon sens, il n'a pas d'ordre à donner en Sicile.

— Comment, drôle! lord Bentinck représente en Sicile sa majesté britannique, et en sa qualité de généralissime des armées siciliennes, il a le droit de se faire ouvrir et livrer toute forteresse et place de guerre, à plus forte raison un vieux nid de goëlands comme ta tour.

— Puisque nous en sommes déjà aux gros mots, la conversation ne sera pas longue. Passez votre chemin ; vous seriez Bentinck et votre roi lui-même que vous n'entreriez pas.

— Goddam! c'est ce que nous allons voir.

— Voyez.

Sans s'inquiéter de la menace de l'Anglais, le caporal ferma la fenêtre et revint auprès de la reine, que cet incident inattendu avait jetée dans un grand trouble, une grande colère.

—Eh quoi, disait-elle en se promenant à grands pas et en mordant jusqu'au sang sa lèvre autrichienne : poursuivie par eux jusqu'ici ! Mais ils sont donc partout? C'est la plus acharnée des persécutions. Et l'on ne me délivrera pas d'eux !

— Certainement qu'on vous en délivrera, répondit Castroné, qui avait conservé tout son sang-

froid ; et, pour commencer par ceux-ci, ils pourraient bien payer pour les autres. Par le sang de saint Janvier ! je voudrais bien voir qu'ils vous empêchassent de vous embarquer ! Comptons d'abord combien ils sont.

A ces mots il mit la tête à la fenêtre et en revint mécontent.

— On ne distingue rien, dit-il ; la lune n'est pas encore levée ; mais, pour le peu que j'aie pu distinguer à travers l'obscurité, l'affaire sera chaude si l'ennemi s'obstine, car il est en force.

— Tant mieux, dit le caporal, nous en tuerons davantage.

— Je te fais lieutenant pour ce mot-là, lui dit Caroline en trahissant elle-même son incognito. N'oublie pas de m'en faire souvenir à Palerme.

— Encore faut-il y arriver, murmura Castroné d'un air assez maussade.

Quoiqu'il ne fût pas prompt à s'alarmer, la reconnaissance qu'il venait de faire était loin de l'avoir rassuré. Les Anglais lui avaient paru beaucoup plus nombreux qu'il ne l'avait dit, et il était visiblement préoccupé. Ennemi par nature et par

métier des moyens violents, il cherchait un chemin de traverse pour sortir de ce défilé, et, quoique fécond en ressources, il n'en trouvait pas. Cette stérilité le mettait de mauvaise humeur contre lui-même et contre les autres.

Mais à quelle circonstance devaient-ils cette visite importune et quels étaient ces Anglais malencontreux ?

Malgré sa déclaration à la reine, le général Mac-Farlane n'avait pas encore signifié aux bandes campées à Sélinonte la sommation dont il les menaçait. Peut-être ne se croyait-il pas assez fort pour les contraindre à l'obéissance si elles refusaient de se disperser, et attendait-il des renforts; peut-être, avant d'agir, avait-il demandé des instructions à Palerme. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas encore agi et se contentait d'envoyer de Mazzara des reconnaissances aux environs de Sélinonte pour observer les démarches des Calabrais. Un de ces corps d'éclaireurs, composé d'une centaine d'hommes sous les ordres d'un capitaine, s'était égaré ou plutôt avait été égaré par un berger de l'endroit, lequel s'était donné le mé-

chant plaisir de rendre les Langoustes, disait-il, à leur élément naturel, en les embourbant, de nuit, dans les marais du Modiuni. Là il avait disparu, laissant les Anglais s'en tirer comme ils pourraient, ce qu'ils avaient fait à grand'peine, non sans y laisser quelques-uns des leurs. Couverts de vase et mouillés jusqu'aux os, sans compter qu'ils étaient harassés et affamés, ils étaient venus chercher un refuge à la tour ; on a vu de quelle manière on les y avait reçus. Cet accueil, dans l'état d'irritation où ils se trouvaient déjà, n'avait fait que les exaspérer encore davantage. Ils ne parlaient de rien de moins que de faire sauter cette tour inhospitalière avec tous ceux qui étaient dedans... y compris la reine Caroline, auraient-ils ajouté certainement s'ils avaient pu soupçonner que leur implacable ennemie fût à cette heure dans un pareil lieu.

Le capitaine assembla ses quatre-vingt-dix hommes — il en avait bien perdu une dizaine entre les traînards et les noyés — et se mit en mesure d'exécuter sa menace ; mais avant de se porter aux dernières extrémités, un scrupule tout britannique

s'éleva en lui : comme les constables lisent le *riot-act* avant de charger le peuple, de même, esclave du dogme suprême de la légalité qui est la religion politique de l'Angleterre, il fit une dernière sommation au commandant de la tour, avant d'en forcer la porte.

— Ne leur répondez même pas, dit la reine d'une voix calme mais résolue. Il faut résister, et commencer le feu immédiatement; ils sont les agresseurs. Je ne veux pas que les Anglais me surprennent ici; non je ne le veux pas; car demain je serais la fable de la Sicile, et dans huit jours l'Europe entière saurait que la reine Caroline s'est laissée prendre au piége comme une linotte éventée. Et puis, que de conjectures! que de commentaires! Plutôt m'ensevelir vivante sous les ruines de cette tour! Caporal, quels sont vos moyens de défense?

— Cinq hommes de garnison, moi compris, et une centaine de cartouches; pas davantage. Il y a bien là haut, sur la plate-forme, une couleuvrine en fer; mais il y a dix ans qu'elle n'a servi, et d'ailleurs je n'ai pas de projectiles pour la charger.

— Eh quoi! dit la reine d'un ton courroucé,

c'est ainsi que sous mon règne la Sicile est défendue ! Voilà comme on trompe les princes. Je ne suis plus surprise que les Barbaresques osent nous insulter et qu'ils aient pris en vue des côtes le prince de Paternò. Et toi, continua-t-elle en s'adressant à Castroné, ne feras-tu pas ta partie ?

— Les coups de fusil ne m'effrayent pas plus qu'un autre, mais j'y vois des inconvénients : d'abord il en faudra tirer beaucoup, car, autant que j'en ai pu juger, les assiégeants sont une centaine au moins ; ensuite il faudra tirer au hasard, vu l'obscurité, et cela ne fait pas notre compte, puisque nos munitions sont limitées ; troisièmement, et ceci est plus grave, la fusillade ne manquera pas d'attirer ici les Calabrais qui courent au feu comme les chiens de chasse.

— S'ils viennent d'eux-mêmes, tant mieux, dit le caporal, je songeais à les appeler à notre secours.

— Pour qu'ils voient, n'est-ce pas, la reine s'embarquer, et que demain son voyage soit le secret de la comédie.

— C'est juste, dit la reine, ce danger est plus grand que tous les autres. Mais quel parti prendre ?

— Il faut éloigner l'ennemi par la voie des négociations. Je m'offre pour parlementaire.

— Va, mais garde-toi d'ouvrir la porte.

— Je l'ouvrirai plutôt au diable qu'aux habits rouges. Je ne laisserai entrer que leur voix, et j'espère que la mienne percera la porte avec plus de succès que les cent balles de vos cent cartouches.

Castroné descendit et remonta quelques instants après fort désappointé, fort humilié. Il avait échoué complétement. Les Anglais ne voulaient entendre à aucun accommodement avant qu'on leur eût ouvert la tour. Pourquoi leur en refusait-on l'entrée? Cette opiniâtreté leur paraissait suspecte, et cachait, disaient-ils, quelque mystère. Pour leur propre sûreté, pour la sûreté de l'île qu'ils étaient chargés de protéger, il était de leur devoir de l'éclaircir, et ils l'éclairciraient de gré ou de force. Tel était leur ultimatum.

— En avant donc les fusils! dit le caporal en plaçant ses quatre hommes aux quatre fenêtres qui commandaient la porte, et en se plaçant lui-même au poste le plus périlleux. En joue!...

— Un instant!... dit Castroné en arrêtant le

commandement meurtrier prêt à sortir de la bouche du caporal; les Anglais nous ont donné un quart d'heure pour prendre un parti; ce sursis n'est pas à dédaigner, profitons-en : le temps porte conseil.

— Que sert de temporiser? s'écria la reine. Dans un quart d'heure, la position sera la même. Mieux vaut prendre son parti tout de suite et tirer sur les assiégeants avant qu'ils aient tiré sur nous; quand on en aura tué une demi-douzaine, les autres, sans doute, lèveront le siége. Et si les Calabrais viennent au bruit de la fusillade, nous trouverons un prétexte pour les éloigner. Chargez-moi un fusil, continua-t-elle en s'adressant au caporal; il ne sera pas dit qu'on aura tiré sur les Anglais, que j'étais là, et que je suis restée les bras croisés. J'ai abattu des sangliers, mais des hommes, des ennemis, des Anglais!... c'est une émotion que je n'ai jamais connue. Donnez, que je tire le premier coup.

— Et moi le second, dit Castroné, en prenant son parti et faisant de nécessité vertu; le quart d'heure est écoulé, la trêve est rompue, et voici

la lune qui se lève à point nommé pour éclairer le combat. Arrive que pourra ! C'est égal, j'aurais préféré les voies diplomatiques. Une parole porte plus loin qu'une balle, et frappe plus juste.

L'ardeur du combat avait passé dans le sang de Caroline et brillait dans ses yeux ; tous ses traits s'étaient transfigurés. Elle serrait convulsivement dans ses deux mains, avec une volupté sauvage, ce fusil qui recélait la mort. La reine des Amazones ne bandait pas son arc avec plus d'ivresse contre l'ennemi de son sexe. Elle s'approcha de la croisée et vit, à la clarté de la lune qui venait de se lever en effet, les Anglais occupés à mettre le feu à la porte et déjà près d'y réussir. Elle allait tirer sur eux sans pâlir, sans sourciller, lorsqu'une épouvantable décharge, partie non de la tour, mais de la mer, porta le ravage et la mort au milieu des assiégeants. Il en tomba bien dix à la fois, et le capitaine fut au nombre des victimes. Une seconde décharge fit une seconde brèche ; le reste s'enfuit épouvanté et laissa libre le chemin de la mer.

— Au large ! s'écria Castroné, qui allait tou-

jours droit au but ; les Calabrais vont fondre sur nous comme des oiseaux de proie sur un champ de bataille ; nous avons le temps de gagner le brick avant qu'ils n'arrivent.

Quelques minutes après, la reine, accompagnée de sa caméristc, qui tremblait de peur, était assise dans la chaloupe. Elle avait dû, pour l'atteindre, passer sur les cadavres des Anglais. Le caporal et Castroné firent force de rames, et le brick fut bientôt accosté.

— Bravo ! dit Castroné en sautant sur le pont. Voilà un coup bien et juste à point. Un quart d'heure plus tard, la partie était perdue.

— Ma foi ! répondit *l'Alter-Ego,* il n'a pas dépendu de moi de faire chanter plus tôt mes rossignols; on ne voyait goutte. J'étais venu m'embosser sans être aperçu, ici tout près, dans l'ancien port de Sélinonte : de là, j'entends sur la côte un bruit confus de voix étrangères ; en prêtant l'oreille, je reconnais des Anglais ; je devine tout de suite qu'il y a du grabuge, et, au premier rayon de la lune, qui jamais ne se leva plus à propos, je lâche mes deux bordées... je ne sais pas le reste.

— Le reste est qu'il faut déferler au plus vite, répondit Castroné.

S'approchant de son lieutenant, il lui dit quelques mots à l'oreille.

— J'ai compris, répliqua celui-ci. Madame, ajouta-t-il en se tournant respectueusement vers la reine, ordonnez.

— Pour le moment, dit Caroline, j'ordonne le départ et le silence.

Et comme Castroné redescendait dans la chaloupe où le caporal l'attendait :

— Castroné, lui dit-elle à demi-voix, n'oublie pas que tu dois être à Trapani demain ; tu me réponds sur ta tête du capitaine Fabio.

Ce furent ses dernières paroles. Le brick partit en bondissant, et, ouvrant au vent toutes ses voiles, il se perdit bientôt dans les brumes de la nuit.

Les conjectures de Castroné s'étaient réalisées. Attirés par le bruit du canon, les Calabrais avaient fait irruption sur le lieu du combat ; mais la reine était loin de leur vue ; ils la crurent sur la route de Castelvétrano. Leur premier soin fut de dépouiller les morts et de poursuivre les

fuyards ; ils tuèrent impitoyablement tous ceux qui eurent le malheur de se laisser atteindre ; quelques autres s'allèrent perdre au milieu des marais ; si bien que, des cent hommes qui étaient partis pour Sélinonte, à peine en revint-il la moitié, et dans quel état !

Les Anglais avaient bien pu laisser impuni jusqu'alors le massacre des carabiniers siciliens, dont au fond ils ne se souciaient guère ; mais leurs propres troupes, quel empressement, quelle ardeur n'allaient-ils pas mettre à les venger !

Plaise au ciel que le prisonnier de Trapani ne soit pas la victime expiatoire de cette castatrophe sanglante !

XXVII

PRÉPARATIFS.

—

Strict observateur des ordres de la reine, Castroné s'accorda à peine quelques heures de repos dans la tour des Forts ; à l'aube il était sur la route de Trapani, se promettant bien de ne servir Fabio que dans les limites de son propre intérêt. Il avait sur le cœur son échec de la veille avec l'invalide, et se promit de le réparer en passant à Boncévino. Qui sait s'il ne puiserait pas là quelque renseignement utile à ses vues ?

Précisément, il trouva Pipo assis mélancoliquement, et la pipe à la bouche, devant la grille de la cassine. Depuis le départ du capitaine, il n'avait que deux choses à faire, fumer et se promener ; il usait beaucoup de la première faculté, fort peu de la seconde, si ce n'est pour aller de temps en temps demander des nouvelles de son maître, dont il ignorait encore l'arrestation, à la Zingara, qui restait dans un vague décourageant. Il en était des prédictions de cette pythonisse en haillons comme des oracles de Delphes ; on n'en comprenait le sens qu'après l'événement.

— Eh! eh! dit Castroné à l'invalide en arrêtant son cheval devant lui ; te voilà encore, mon camarade ?

— Oh ! oh ! répondit Pipo sans changer d'attitude, sans même ôter sa pipe de sa bouche, c'est encore vous, mon voyageur?

— Eh bien! as-tu reçu enfin des nouvelles de ton maître?

— Toujours aussi curieux qu'hier!

— Et toi aussi peu communicatif?

— C'est selon. On ne craint pas plus qu'un au-

tre un bout de conversation, quand on connaît les gens.

— Tu es défiant, à ce qu'il paraît ; tu as raison, défiance est mère de sûreté ; mais il ne faut pas la porter trop loin. Apprends donc, pour ta gouverne, que je m'appelle Castroné, que j'ai été officier de marine, et que je connais beaucoup ton capitaine.

— Ah ! vous connaissez le capitaine? Et où l'avez-vous vu pour le connaître si bien?

— A bord du *Tartare* que je commandais quand il y a servi comme lieutenant.

— C'est pourtant vrai! et c'est ce voyage de malheur qui lui a valu sa destitution.....

— Mais qui l'avait fait d'abord capitaine. Ne suis-je pas bien informé?

— Que ne me disiez-vous cela tout de suite ? Je ne vous aurais pas rembarré comme je l'ai fait hier.

— Hier j'étais pressé. Ce matin c'est différent, j'ai le temps de causer avec toi, et puisque tu ne veux pas me donner des nouvelles de ton maître, je vais t'en donner, moi ; il est à Trapani.

— Eh bien ! oui, il est à Trapani, répliqua Pipo

qui avait encore un peu de défiance au fond du cœur ; puisque vous le savez, autant vous le dire.

— Et ce que tu ne sais pas, peut-être, c'est qu'il est en prison.

— En prison ! s'écria l'invalide en cassant sa pipe sur sa jambe de bois dans l'excès de son indignation. En prison ! un homme comme lui ! un ami de la reine !

— Le capitaine connaît donc sa majesté ?

— S'il la connaît ! continua l'invalide en se levant, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors, et en soulevant son bonnet de police en signe de respect ; sa majesté en personne nous a honorés de sa visite.

— Ici ?

— Ici même et qu'elle m'a dit encore à moi qui vous parle : « C'est bien, mon ami, je suis con-« tente de toi ! » Ces mots resteront à jamais gravés dans mon cœur. Et voilà l'homme qu'on met en prison ! Mais ces scélérats d'Anglais veulent donc se faire égorger tous jusqu'au dernier, car je parierais bien que ce sont eux qui ont fait le coup.

— Ce sont eux, en effet, tu gagnerais ton pari.

— Arrêter le capitaine ! répétait Pipo dans le

paroxysme de la fureur. Comme si ce n'était pas assez déjà de l'avoir destitué! Faire une pareille avanie à un homme comme lui! Mais j'espère, au moins, qu'il ne court aucun danger?

— Je l'espère aussi.

— Vous n'en êtes donc pas sûr?

— Si, si; nous le tirerons d'affaire.

— Sa majesté n'a qu'un mot à dire. Voilà une belle occasion pour elle de se montrer en notre faveur.

— Sois tranquille, te dis-je, les Anglais ne sont pas les plus forts.

—En attendant, ils sont les plus méchants. Arrêter mon capitaine!... Et dans quel moment encore! Quand il est sur le point de se marier.

— Ah! ton capitaine se marie? Avec qui?

— Ceci n'est pas mon secret, c'est le sien, et puisque vous allez à Trapani, demandez-le-lui; il vous le dira lui-même si cela lui convient. N'oubliez pas au moins de lui parler du pauvre Pipo; dites-lui que je suis bien malheureux, que vous m'avez vu...

— Pour qu'il me croie, il me faut une preuve, quelque message particulier de toi.

— C'est juste. Le premier venu peut lui dire: J'ai vu Pipo; mais le prouver, c'est autre chose.

—Que veux-tu donc que je lui dise de ta part?

— Dites-lui... dites-lui, répondit l'invalide en creusant dans sa cervelle et en promenant les yeux autour de lui sans rien trouver, dites-lui que l'âne de Mimo le jardinier est mort, et qu'il en demande un autre pour aller au marché.

— Va pour l'âne de Mimo! dit Castroné en riant.

Et, suivant à part lui son idée :

— Ce moyen d'introduction, pensa-il tout bas, en vaut bien un autre. Le capitaine verra du moins que je suis initié dans ses affaires domestiques et n'en sera que plus disposé à m'accorder sa confiance.

Du reste la campagne était bonne pour Castroné. Il avait appris du nouveau et s'était confirmé dans les idées qu'il s'était déjà faites sur les rapports mystérieux de la reine avec Fabio.

— Elle va chez lui, se dit-il, donc elle l'aime;

il va se marier, donc il la trompe. Double imbroglio! Ces jeunes gens sont d'une suffisance!... Ils rêvent tous, par saint Janvier! la fortune d'Acton. Ne vous gênez pas, mes jouvenceaux, mais prenez garde au dénouement. Pour un qui a réussi, combien se sont cassé le cou!

Tout en faisant ces réflexions peu charitables, il cheminait vigoureusement sur la route de Trapani, où nous allons le précéder; car, si rapide que fût sa monture, la nôtre va plus vite encore : il trottait sur les jambes de son cheval; nous volons, nous, sur les ailes de la pensée.

Les jours se succédaient sans apporter aucun changement dans la situation de Fabio, si ce n'est pourtant que le secret une fois levé, il était rentré en communication avec le monde extérieur; et, grâce à la condescendance intéressée du geôlier, il recevait dans sa prison, avec la même facilité que s'il eût encore été à l'auberge du Soleil; sauf la liberté, il jouissait de tous les priviléges de la liberté. Le baron Schininà venait tous les jours et se donnait beaucoup de mouvement en faveur du prisonnier sans arriver à rien; il n'épargnait

cependant, c'est une justice à lui rendre, ni démarches, ni sollicitations, ni citations latines, mais il perdait ses pas et son latin, *passus atque latinum,* comme il le disait lui-même en soupirant.

Rafaella, depuis sa première visite, était revenue plusieurs fois avec le même mystère, et accompagnée d'Errante, qui travaillait toujours, ou du moins était censé travailler à son portrait.

— Votre évasion mûrit, disaient-ils au prisonnier, sans s'expliquer davantage ; on ne l'ajourne que pour mieux l'assurer.

Quant à lui, il était toujours à cet égard dans la même perplexité. Fuirait-il ? Ne fuirait-il pas ? Tel était le problème qu'il se posait à lui-même, et quoiqu'il s'adressât cette question dix fois par minute, il ne s'était encore répondu ni oui ni non. Un jour il s'endormait en se disant : Évadons-nous ! Il se disait au réveil : Restons ! Outrant un sentiment fort louable en soi, et faisant de l'honneur militaire une application exagérée, il s'était buté à l'idée qu'il était aussi lâche, aussi déshonorant de fuir la prison que le champ de bataille.

— Avec cette logique-là, lui disait Errante, Socrate a bu la ciguë.

Cependant le moment était venu de prendre un parti. L'évasion était préparée pour le soir même. Par quels moyens? C'est ce que les deux complices, Errante et Rafaella, lui avaient tu obstinément. Quant au baron, il n'était pas dans le secret. Battu tous les jours et sur tous les points, il ne cessait de répéter sur tous les tons: *Britannia ferox!* Il allait même, dans son désespoir, jusqu'au: *Delenda Carthago!* Carthage voulait dire Albion.

Le matin même du jour décisif, Fabio était plongé dans ses irrésolutions éternelles; plus l'instant critique approchait, plus était grande son incertitude. Il était si absorbé dans ses délibérations intérieures, qu'il n'avait pas entendu frapper à sa porte. Un inconnu entra, introduit par le geôlier lui-même, qui cette fois ne s'était pas montré d'aussi bonne composition qu'à l'ordinaire; la figure de ce nouveau visiteur ne lui revenait pas, et il n'avait cédé qu'à l'argument souverain. L'inconnu pénétrait chez Fabio, comme Jupiter chez Danaé, dans une pluie d'or.

— Capitaine, dit en entrant Castroné, — car c'était lui, — je vous apporte des nouvelles de Boncévino ; je viens vous dire de la part de votre fidèle invalide Pipo, que l'âne de Mimo le jardinier est mort, et qu'il en demande un autre pour aller au marché.

— Il est timbré, c'est sûr, murmura le geôlier en se retirant ; j'avais bien tort de me défier de lui.

Fabio ne put s'empêcher de rire d'une entrée en scène aussi grotesque, et qui du moins avait le mérite de l'originalité. Il reconnut Castroné, et Castroné le reconnut ; ils s'étaient vus naguère à bord du *Tartare*, et ne s'étaient pas plu ; ils se plurent encore moins à la seconde rencontre.

— Mon préambule, dit Castroné, vous fait rire, je le comprends ; mais je parlais pour le geôlier, qui a donné dans le panneau, tout geôlier qu'il est. Maintenant que nous sommes seuls, apprenez que je viens de la part de la reine.

— De la reine ! s'écria Fabio avec une joie mal déguisée.

— Mon capitaine, reprit Castroné d'un ton im-

portant, sa majesté m'envoie tout exprès pour vous dire qu'elle s'intéresse à votre sort, et s'occupe de votre délivrance, quoique malade à Castelvétrano.

— Pas gravement, j'espère ?

— Les médecins affirment qu'avant huit jours sa majesté sera rendue à l'amour de ses sujets.

Castroné payait si peu de mine, il avait l'œil si rusé, la voix si doucereuse, l'échine si souple, qu'un soupçon traversa l'esprit de Fabio. — Si c'était un espion ? se dit-il. — Comme de son côté Castroné, par les motifs que nous avons signalés, était loin de nourrir à l'égard de Fabio des dispositions bienveillantes, la conversation n'était pas facile. Un mur de glace s'élevait entre eux. Castroné s'appliquait à aggraver, en paroles, la position du prisonnier, et cela par deux raisons : d'abord pour l'alarmer et se donner le cruel spectacle de ses inquiétudes ; ensuite pour se faire valoir lui-même en amplifiant les dangers qu'il promettait de conjurer, comme le chirurgien exagère les difficultés d'une opération, afin de se la faire payer plus cher.

— Votre affaire est très-mauvaise, lui disait-il,

mais nous en viendrons à bout ; ne vous effrayez pas trop.

—Je ne m'effraye point, répondit froidement Fabio. Je compte sur mon bon droit, et j'attends l'événement quel qu'il soit.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps.

— Tant mieux, car je commence à être fatigué des retards qu'on apporte, je ne sais pourquoi, à l'instruction de l'affaire où je suis impliqué. Je n'ai pas même subi jusqu'à présent un seul interrogatoire. Je sais bien que tout est lent en Sicile, surtout la justice ; mais enfin tout a un terme, et le conseil de guerre devrait être constitué.

— Je vais vous dire pourquoi il ne l'est pas, et en ceci comme en toutes choses, je suis, croyez-le, parfaitement renseigné. Vous ignorez sans doute qu'un meurtre a été commis à la Spagnola? Eh bien ! je vous l'apprends. Deux officiers anglais ont été assassinés, c'est-à-dire qu'un seul en est mort ; l'autre, le major Dudley, s'est tiré d'affaire par miracle ; or, comme ce même Dudley doit faire partie du conseil de guerre, on at-

tend, pour le constituer, que le blessé soit en état d'y siéger. Voilà la cause du retard qui vous étonne.

— Et ce major Dudley sera-t-il bientôt guéri ? demanda Fabio d'un air indifférent.

— On l'a transporté hier de Marsalla à Trapani pour remplir ses fonctions de juge. Quant à celui-là, continua Castroné avec une satisfaction méchante, vous savez déjà de quelle couleur est son vote ; il est rouge. Attendez-vous, mon cher capitaine, à payer pour le meurtrier de la Spagnola. Pourtant soyez tranquille, nous sommes là pour vous venir en aide. Vous dire comment, je ne le sais pas encore bien moi-même ; mais il suffit que je le veuille pour que cela soit, et je le veux, ajouta-t-il d'un air théâtral.

Le fait est qu'il était assez embarrassé et qu'il ne savait trop comment s'y prendre pour remplir la mission dont la reine l'avait chargé ; mais sa mission était remplie à son insu ; il venait de sauver Fabio sans s'en douter.

Il venait, en effet, de lui révéler un danger auquel Fabio n'avait pas songé ; c'est qu'il pouvait

être reconnu pour le meurtrier de la Spagnola, et, quoique arrêté pour le duel, être condamné pour le meurtre. Ce danger même n'était pas une possibilité, mais une certitude, du moment que le major Dudley siégeait parmi ses juges; comment Dudley ne reconnaîtrait-il pas, au premier coup d'œil, l'homme qui l'avait blessé? Cette péripétie inattendue compliquait singulièrement la situation de Fabio. Il est clair que, puisqu'on ne craignait pas de convertir un duel en assassinat, on présenterait, sous des couleurs bien autrement criminelles, un combat qui n'avait eu d'autres témoins que les combattants eux-mêmes et une pauvre villageoise à la parole de laquelle on n'ajouterait aucune foi. C'est bien ici que l'innocence prendrait les livrées du crime; et ce n'est plus la déportation mais l'échafaud que Fabio avait devant les yeux; encore y monterait-il en assassin, non en martyr. Cette perspective le jeta dans un nouvel ordre d'idées, et modifia ses résolutions, c'est-à-dire qu'elle les fixa.

Le hasard voulut que Castroné, en s'en allant, rencontrât dans l'étroit escalier qui conduisait à la

cellule du prisonnier, Errante et Rafaella qui montaient chez Fabio.

—Une femme ! se dit-il ; serait-ce une troisième intrigue ou si c'est la future ? J'ai bien envie de m'en assurer. —

Il fit une tentative pour rentrer; mais il échoua. La porte était close et resta sourde à sa voix. Dans son mécompte, il se retourna du côté du geôlier, qui fut muet et pour cause : il ne connaissait de Rafaella que sa mante.

— C'est égal, se dit l'agent de Caroline en regagnant la rue, cela est toujours bon à savoir. On peut en tirer parti dans l'occasion.

— Mac-Farlane, dit Errante en entrant, est arrivé à Trapani, et le conseil de guerre entrera en fonctions demain. J'ai vu le général ce matin.

— Vous l'entendez, Fabio? dit Rafaella en souriant, ce traître a des intelligences avec l'ennemi...

— Qui certes n'en a pas, lui, dans le royaume des arts, car Marc-Farlane à qui je destine mes Machabées a juré par saint Georges et par la Tamise qu'ils sont de Paul Véronèse, et il me les

payera en conséquence. O coq breton, va, ta cervelle est dans ta crête !

— Vous avez vu le général? demanda Fabio; et ses dispositions?...

— Sont détestables; il a reçu dans la nuit un courrier de Castelvétrano.

— De Castelvétrano? répéta Fabio avec émotion. Est-ce que la reine?...

— Il s'agit bien de la reine!

— De quoi donc s'agit-il?

— Il paraît qu'on a massacré à Sélinonte une compagnie d'infanterie anglaise, le capitaine en tête.

— Qui?

— Voilà ce que je n'ai pas bien compris. On parle de garde-côtes, de pirates, de bandits, tout cela n'est pas clair; ce qui l'est beaucoup plus, c'est que les Anglais sont morts et bien morts. Le général est furieux, et le major Dudley, qui est avec lui et qui a sur le cœur son coup d'épée de la Spagnola, ne fait que l'exciter encore davantage. D'après ce que j'ai pu saisir de leur conversation, il n'est plus question du duel, mais d'un grand coup à frapper

pour mettre à la raison, disaient-ils, la Sicile et les Siciliens.

— Les insolents !

— Insolents, tant qu'il vous plaira ; mais ils sont les plus forts, et malheur aux vaincus ! Bref, le duel, la Spagnola, la tour de Sélinonte, on va faire de tout cela une grande cote mal taillée, et c'est vous, mon très-cher, qui payerez pour tout le monde.

—Vous voulez dire qu'il ne payera pas, dit Rafaella ; car j'espère bien que la dernière nuit a porté conseil, et que le capitaine Fabio est prêt à partir.

— En effet, répondit Fabio sans s'expliquer sur les causes déterminantes de sa résolution, je me rends à vos conseils, et je me résigne à la retraite, pourvu, bien entendu, qu'elle soit honorable.

— En doutez-vous, quand c'est moi qui vous la propose?

— Je n'en doute pas, mais encore faut-il que je sois mis dans le secret.

— Ceci vous regarde, ma belle demoiselle, dit Errante à Rafaella ; c'est à vous seule qu'il appar-

tient d'achever la conversion du capitaine. Je vous laisse avec lui. J'ai un rendez-vous beaucoup moins doux avec le comte Allégroni pour notre grande affaire, j'y cours. Avant une heure je reviendrai me mettre corps et âme au service de l'amitié et de la beauté.

Indépendamment de son rendez-vous, qui était réel, il n'était pas fâché d'échapper à la lutte qui ne pouvait manquer de s'engager au moment décisif entre les deux... quel nom leur donner? amants? Non! Futurs? Qui pouvait répondre de l'avenir?

—Monsieur le comte, dit le peintre à Allégroni, vous passez pour un homme de bon conseil; c'est ce qui m'amène auprès de vous.

— Qu'y a-t-il de bon pour votre service?

— Voici : vous connaissez le capitaine Fabio?

— Je l'ai vu une fois; il est venu visiter mon musée avec son parrain, le baron Schininà.

— Il est en prison.

— Tout Trapani le sait.

— Bientôt il n'y sera plus.

— Serait-il élargi?

— Non, il est délivré, il le sera du moins d'ici à une heure.

— Par qui? demanda le comte, un peu humilié peut-être au fond du cœur qu'un autre que lui eût fait ce qu'il aurait voulu et n'avait pu faire lui-même.

— C'est un secret.

— Pardon! il m'est échappé une question indiscrète.

— Briser les fers du prisonnier, c'est quelque chose, ce n'est pas tout; il faut le cacher. Où? Voilà le problème, et je viens vous demander si vous voulez m'aider à le résoudre?

Allégroni fut quelque temps sans répondre. Il se consultait visiblement lui-même.

— Une seule question, demanda-t-il enfin, et celle-là est nécessaire : où compte aller le capitaine à sa sortie de prison?

— Je viens précisément vous demander où il faut qu'il aille?

— Avez-vous les moyens de le faire sortir de la ville sans danger?

— Je réponds de lui jusqu'au dernier pont-levis exclusivement.

— Je n'en voulais pas savoir davantage. Qu'il aille directement au pied du mont Saint-Julien, il trouvera son cheval, tout sellé, derrière l'église de la Madone; une fois là, s'il exécute ponctuellement les instructions qu'on lui donnera, il est sauvé.

Le comte se tut. Errante n'en demanda pas davantage, et se hâta de porter cette bonne nouvelle aux deux personnes qu'elle intéressait encore plus que lui.

XXVIII

TRAVESTISSEMENTS.

—

Restée seule avec Fabio, Rafaella ne parut nullement embarrassée du tête-à-tête. Elle avait le cœur et l'esprit trop remplis de son grand dessein pour se préoccuper de sottes convenances et de pruderies puériles.

— Fabio, dit-elle avec une grâce sous laquelle on sentait l'énergie d'une volonté arrêtée, la lame d'acier dans le fourreau de velours, vous avez juré

de vous laisser gouverner par moi ; le moment est venu de tenir votre serment.

Ses grands yeux noirs avaient à la fois tant de fierté, tant de douceur, son sourire était si charmant, si gracieux, qu'en commandant l'obéissance, elle l'ennoblissait.

— J'ai dit oui, répondit Fabio ; un homme d'honneur n'a qu'une parole. Que faut-il faire?

— Essayer ceci, répliqua Rafaella en présentant sa mante qu'elle avait ôtée en entrant.

— Quel est ce travestissement ? Vous voulez donc me déguiser en femme ?

— Votre liberté est à ce prix.

— Soit. Aussi bien sommes-nous au siècle des métamorphoses. Mais vous, si je vous prends votre mante, comment ferez-vous pour sortir ?

— Ne vous occupez pas de moi et obéissez. Je sortirai quand il en sera temps.

— Comment ! vous ne sortirez pas avec moi ?

— Ne faut-il pas que quelqu'un reste ici à votre place ?

— Et c'est vous qui voulez rester ?

— Moi-même.

— Et vous avez cru que je le souffrirais?

— Sans doute. N'avez-vous pas juré de m'obéir! Un homme d'honneur, — c'est vous-même qui venez de le dire, — n'a qu'une parole.

— Il y a serment et serment, s'écria Fabio en arrachant la mante qu'il avait déjà mise sur ses épaules ; il y en a qu'on respecte, il y en a d'autres qu'on viole. Appelez-moi parjure, si vous voulez; je ne veux plus m'évader, et je reste. Ah! Rafaella, quelle idée avez-vous de moi? Me croyez-vous homme à acheter ma liberté au prix de celle d'autrui, et de la vôtre encore?

Joignant à ces mots l'acte à la parole, il se rassit brusquement, pour bien témoigner que son intention formelle était de demeurer.

— Je m'attendais à cette bourrasque, dit Rafaella avec son inaltérable tranquillité; mais je m'attends aussi à voir le calme renaître après l'orage.

— Non, Rafaella; non, n'espérez pas obtenir mon consentement pour cette lâche action ; c'est bien assez que vous m'en ayez cru capable. Je vous dis que je reste.

— Je vous dis, moi, que vous partirez. Je le veux.

Elle prononça ce dernier mot avec une telle autorité ; elle l'appuya d'un regard si fixe, si absolu, et en même temps si tendre, que Fabio sentit défaillir au fond de son cœur toutes ses résistances.

— Vous le voulez, dites-vous? répondit-il d'une voix vibrante. Vous voulez donc me déshonorer à mes yeux, aux yeux du monde? Plutôt me perdre que de me sauver à ce prix ! Ma réputation m'est plus chère que la liberté, que la vie.

— Eh ! de grâce, Fabio, ne vous inquiétez pas tant de l'opinion d'autrui. Quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre, croyez que les autres s'occupent de nous beaucoup moins que nous ne le pensons. Et d'ailleurs le monde causerait bien davantage si vous étiez condamné pour meurtre ; ainsi votre réputation est plus menacée en demeurant qu'en partant. Réussissez à vous échapper, et nous aurons, sachez-le bien, tous les rieurs de notre côté. Est-ce que le public n'est pas toujours de l'avis de ceux qui réussissent?

— En vérité, dit Fabio, frappé de la justesse et

de la force de cette argumentation péremptoire, vous raisonnez avec un sang-froid, une liberté d'esprit que j'admire et qui me confondent.

— Il faut bien répondre à vos objections, puisque vous en soulevez.

— Vous persuadez mon esprit, mais mon cœur résiste ; car vous ne parlez que de moi ; mais vous, Rafaella ?

— Oh ! moi, c'est mon affaire.

— Regardez donc où vous êtes ; voyez ces murailles froides et nues, ce soupirail sans air et sans jour, ces chaises de paille enfoncées, ce grabat immonde, et vous voulez que je vous laisse à ma place dans cet affreux réduit, seule, à la merci d'un geôlier, vous, Rafaella, une femme comme vous ?... C'est impossible, vous n'y pensez pas. Bien loin de vous abandonner ici pour sauver ma tête, je la livrerais plutôt pour vous en arracher.

— Je ne veux pas faire une fanfaronnade de mauvais goût, et je vous accorde que l'appartement n'est pas très-agréable ; mais je me suis tellement accoutumée à l'idée de ce séjour, qu'il me semble déjà l'avoir habité ; mon imagination en

a si bien exagéré les inconvénients, que la réalité ne peut que les atténuer et tromper mon attente en bien. D'ailleurs, ajouta-t-elle, mes mesures sont prises pour n'y pas rester longtemps.

Or, ceci était un mensonge, ou, pour parler plus poliment, une allégation hasardée: l'assurance qu'elle affectait était tout au plus de l'espérance. Mais Dieu lui pardonnera cet innocent péché en faveur du motif tout chrétien qui le lui a fait commettre.

— Ne restassiez-vous ici qu'un jour, répondit Fabio, qu'une heure, ce serait encore trop.

— Voici que nous allons tomber dans le genre sentimental, et qui pis est, dans le madrigal.

— Prenez garde que ce ne soit pas dans la tragédie, car enfin avez-vous calculé toutes les suites de votre dévouement? Vous auriez tout à craindre de la vengeance des Anglais.

— Que voulez-vous qu'ils fassent à une femme ?

— Ne vous y fiez pas. Éléonore Pimentel était femme comme vous, et sa beauté, sa jeunesse, ne l'ont pas sauvée de l'échafaud.

— Je ne sache pas que j'aie, comme elle, brodé

des drapeaux et composé des hymnes pour la république parthénopéenne. Au surplus, quand j'en serai là, je vous rendrai la place, et vous prierai même de venir la reprendre. En attendant, cédez-la-moi, à charge de revanche.

Tant de gaieté, dans un moment si solennel et en présence d'un acte si grave, annonçait chez Rafaella le calme, la sérénité d'une résolution inébranlable. Déjà vaincu ou bien près de l'être, Fabio comprit que la discussion était inutile, et que tous ses arguments iraient infailliblement se briser contre un parti pris d'avance et pris irrévocablement. Une volonté si forte dans un corps si gracieux aurait pu être comparée, par le pastoral abbé Méli ou par le cavalier Marini, le Ronsard de l'Italie, à un rocher de granit couvert de fleurs.

— Parlons sérieusement, reprit Rafaella, car rien de ce que vous avez dit jusqu'à présent n'est sérieux : quand on veut une chose, il faut en accepter les inconvénients comme les avantages ; croyez que j'ai mûri longtemps le projet que je réalise aujourd'hui, et que j'en ai pesé toutes les conséquences. Il y a un adage très-vulgaire, mais

très-vrai : De deux maux choisis le moindre ; mon choix est fait, faites le vôtre. En prenant votre place, je m'expose, je le sais, à quelques inconvénients dont j'ai la connaissance exacte et auxquels je suis résignée d'avance. Si vous restez, vous, Errante vous l'a dit et vous en êtes convenu vous-même, vous allez droit à une condamnation ; la déportation vous attend, et peut-être l'échafaud.

Rafaella ne croyait pas dire si vrai, car elle ignorait le drame sanglant et mystérieux de la Spagnola, que ses derniers mots, le dernier surtout, venaient de retracer en traits de feu aux yeux de Fabio, avec le conseil de guerre et le major Dudley pour le dénouement. Il ne se défendit plus dès lors qu'avec mollesse ; ses hésitations prouvaient assez qu'il était réduit, et l'air triomphant de Rafaella disait aussi qu'elle ne combattait plus que pour la forme ; elle était sûre désormais d'une victoire complète.

En ce moment ils entendirent dans l'escalier une voix connue.

— Mon oncle ! s'écria Rafaella. Où me cacher ? Payons d'audace.

A ces mots, elle jeta sur elle le manteau de Fabio, dans les vastes plis duquel ses formes charmantes se perdirent tout entières ; elle cacha ses magnifiques cheveux blonds dans un bonnet militaire qui lui tomba sous la main, et se penchant à demi sur le pauvre grabat du prisonnier, de manière à ne pas laisser voir son visage :

— Vous comprenez le reste, dit-elle à Fabio.

Avant qu'il eût seulement eu le temps de répondre, le baron Schininà entra avec un énorme paquet de livres.

— Je t'apporte des vivres, mon bon ami, dit-il en se débarrassant de son fardeau ; les journées doivent te paraître longues, et tu ne seras pas fâché sans doute de tromper par la lecture l'ennui de la prison, *carceris tædium.*

— Parlez bas, mon cher parrain ; j'ai là un de mes camarades qui s'est trouvé indisposé et qui repose en ce moment.

— Que ne le disais-tu plus tôt ? répondit le baron en baissant la voix ; on peut s'entendre sans crier, *susurrans,* comme dit le chantre des *Métamorphoses ;* nous ne sommes sourds ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs je ne te retiendrai pas longtemps; je suis obligé de me rendre à l'instant à mes fouilles de Bonagie pour reconnaître une mosaïque superbe qu'on vient d'y découvrir, m'a-t-on dit. Je te laisse ta pâture intellectuelle, *pastura mentis.* Voici d'abord Diodore de Sicile; je t'ai marqué le récit du siége de Motya par Denys le Tyran, dont je t'ai parlé il y a quelque temps, et où tu verras la description de la première catapulte. Voici maintenant Polybe et Thucydide: tu liras avec fruit, dans le premier, les campagnes d'Annibal en Sicile, et dans l'autre la fameuse expédition des Athéniens à Syracuse. On ne saurait trop étudier les Grecs, il faut les compulser nuit et jour, *manu diurnâ, nocturnâque,* comme a dit le poète.

— Vous oubliez, parrain, que je ne sais pas un mot de grec.

— C'est bien là un de mes chagrins; aussi t'apporté-je des traductions, de viles traductions. J'ai joint à ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain, quelques ouvrages modernes, Fazello, Biscari, Torremuzza, Cluverius, et quelques autres qui ont écrit sur notre Sicile, *de rebus Siculis.*

Qui sait, mon cher enfant, si ta captivité n'est pas un moyen dans la main de Dieu, qui a voulu peut-être t'introduire par cette porte dans le magnifique temple de l'antiquité; ce serait du moins une compensation et la plus douce consolation de ma vieillesse. Je te lèguerais en mourant mes manuscrits, et c'est toi qui ferais imprimer, après ma mort, ma *Trinacria vetus.*

— Je tâcherai, mon cher parrain, de me rendre digne de cette mission glorieuse; mais je crains, entre nous, que vous ne vous y soyez pris un peu tard.

— Tu espères donc respirer bientôt l'air de la liberté, *libertatis auram?*

— Du moins on me le fait espérer.

— Ah! tant mieux, mon ami, tant mieux! Quelle bonne nouvelle tu me donnes là, pour moi d'abord, et pour cette pauvre Rafaella, qui ne se doute de rien!

— Vraiment?

— J'ai réussi à la tromper jusqu'à présent pour ménager sa sensibilité; elle te croit en voyage. Du

reste, je ne la vois presque plus ; elle passe sa vie dans l'atelier d'Errante, qui travaille toujours à son portrait, tu sais, ce fameux portrait qui.....

— Chut! interrompit Fabio, mon camarade pourrait vous entendre.

— Tu as raison ; nous marchons sur des cendres brûlantes, *in cinere doloso*. Mais je me sauve, adieu ! Je reviendrai demain t'éclaircir les passages que tu n'aurais pas compris dans la description de la catapulte.

— La répétition que nous venons de jouer, dit en souriant Rafaella, quand le baron fut parti, me donne les plus grandes espérances sur le succès de la pièce. Au reste, mon oncle sert nos projets sans s'en douter, malgré sa profonde pénétration.

— Comment cela ?

— Eh! oui, ces gros livres sont tout justement faits pour tromper le geôlier et pour lui jeter de la poudre aux yeux. Comment soupçonner l'évasion d'un prisonnier au moment même où il monte sa bibliothèque?

— Vous m'avez persuadé, Rafaella, vous m'a-

vez convaincu ; mais il me reste au fond du cœur un scrupule que je n'ose vous dire.

— Parlez et parlez vite, car nous n'avons plus de temps à perdre en paroles ; nous en avons déjà trop perdu.

— Rafaella, vous êtes l'honneur, la pureté même, et cependant en restant ici à ma place, vous vous compromettez pour moi. Y avez-vous bien réfléchi ?

— Ceci me regarde toute seule. Si je veux me compromettre, j'en ai bien le droit, j'imagine, sans que personne ait celui de le trouver mauvais, et vous moins que personne. Mais je dois ici vous faire remarquer que vous n'êtes pas seul en cause ; en agissant comme j'agis, j'ai mon oncle en vue autant que vous. Il a pour vous, vous le savez, une affection toute paternelle, et votre condamnation le tuerait infailliblement.

— Vous voudriez en vain par ce subterfuge, qui n'est dans votre bouche qu'un raffinement de délicatesse, diminuer la dette de ma gratitude en diminuant le prix de votre dévouement ; mais ma dette reste entière comme votre héroïsme : vous

sacrifiez pour moi, qui n'en suis pas digne, tout ce qu'une femme peut, plus qu'elle ne devrait sacrifier. Je vous admire sans vous comprendre. Non, Rafaella, je ne vous comprends pas : vous êtes pour moi, depuis que j'ai appris à vous connaître, un être mystérieux, surhumain, une adorable énigme. Vous planez sur ma vie comme une apparition céleste, et je me trouve si loin de vous que je n'ose rien vous offrir, rien vous demander.

Fabio parlait d'une voix palpitante. Toutes les puissances de son cœur étaient émues et prêtaient à son langage une éloquence qui l'étonnait lui-même et qui faisait impression sur Rafaella.

—Fabio, lui répondit-elle avec une gravité douce, ne m'offrez rien en ce moment; je ne vous demande rien; un cœur fier ne veut rien devoir à la reconnaissance; les sentiments ne s'échangent point, ils ne se payent pas comptant comme de viles marchandises. Les tarifer, c'est les dégrader, les tuer. Le cœur est l'empire de la liberté; tout ce qui émane de lui doit être libre, spontané, volontaire.

La contrainte est la loi des esclaves, et la reconnaissance, ne vous y trompez pas, n'est qu'une sublime contrainte. Attendez donc avant de juger ce qui se passe en vous, attendez l'épreuve du temps, de la distance, de la réflexion. Jusque-là, Fabio, ne me poétisez pas ; ne m'élevez pas sur un piédestal ; je craindrais pour vous une déception, et une chute pour moi. Voyez-moi telle que je suis : comme vous accomplissez votre destinée d'homme, qui est l'action, j'accomplis, moi, ma destinée de femme, qui est le dévouement, puisque vous avez prononcé ce mot ; trop heureuse que le Ciel m'ait choisie entre toutes pour mettre ma vie au service de quelque chose d'utile, tandis que tant d'autres femmes, condamnées fatalement à l'inutilité, languissent à jamais dans les limbes obscurs d'une personnalité sans rayonnement, sans but. Vous voyez bien, Fabio, que vous ne me devez pas même de la reconnaissance, et que c'est moi, au contraire, moi seule qui en dois au Ciel.

En prononçant ces nobles paroles, Rafaella était d'une admirable beauté ; son teint s'était

animé, ses yeux brûlaient d'un feu sublime, ses traits s'étaient transfigurés, sa personne tout entière semblait baignée dans une atmosphère lumineuse, semblable à l'auréole d'or dont les peintres du moyen âge environnaient les saints.

Fabio, muet devant elle, l'écoutait avec une attention religieuse, ardente, et recueillait au fond de son cœur chacune de ses paroles; elle le modifiait, le transformait d'une manière si prompte, si manifeste, qu'il ne se reconnaissait pas lui-même, et sentait qu'un nouvel être prenait en lui la place de l'ancien.

— Tout à l'heure encore, je ne vous comprenais pas; maintenant, je vous comprends; je comprends qu'il existe des êtres supérieurs envoyés au monde pour le purifier, pour l'éclairer. Quand vous entrez dans ma prison, vous l'illuminez; vous répandez autour de vous et vous laissez sur votre passage je ne sais quelles clartés divines qui font rentrer dans l'ombre la noire légion des passions mauvaises. En vous voyant, en vous écoutant, je me sens meilleur; mais en épurant mes pensées, — pourquoi ne vous le dirais-je pas? —

votre présence me jette dans la tristesse, car je suis écrasé devant vous sous le poids de mon indignité ; je n'ose plus vous dire que je vous aime.

Vaincu par son émotion, il tomba aux pieds de Rafaella qui le laissa faire et lui abandonna, pour la première fois, sa main qu'il porta à ses lèvres avec une ardeur respectueuse.

— A merveille! s'écria Errante qui entrait en ce moment et se félicitait intérieurement qu'on fût tombé d'accord en son absence.

— Puisque vous me surprenez à ses genoux, dit Fabio sans perdre contenance, je n'en rougis pas ; au contraire, je m'en fais gloire.

— Pourquoi en rougiriez-vous? répondit le peintre. C'est bien le moins que le prisonnier se prosterne devant l'ange de la liberté.

— Si je n'en suis pas l'ange, dit Rafaella avec une dignité et une simplicité qui fermaient la bouche aux interprétations, au sourire, j'en suis du moins l'instrument, et ce rôle modeste me suffit.

— Le moment est venu de le remplir, dit

Errante : tout est prêt ; partons. Mais auparavant il est nécessaire que j'appelle le geôlier. Dona Rafaella, remettez votre mante encore une fois avant de la céder à Fabio.

Le geôlier entra bientôt.

— Eh ! eh ! dit-il en voyant les livres du baron, il paraît, mon cher locataire, que vous ne songez pas à me quitter de sitôt ? Tant mieux, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

— Quand je vous soutenais, dit Rafaella à l'oreille de Fabio, que mon oncle nous servait sans le savoir !

— Mon bon ami, dit Errante au geôlier, je suis un peu médecin, la médecine et la peinture sont sœurs ; Esculape était fils d'Apollon ; je vous engage donc, en ma qualité de docteur, à vous joindre à nous pour forcer le capitaine à se ménager plus qu'il ne le fait. Il a besoin de repos, et si vous m'en croyez, vous ne laisserez plus entrer personne chez lui de la journée.

— Votre ordonnance sera observée de point en point ; personne n'entrera plus, pas même moi.

Ainsi il pourra se coucher de bonne heure et dormir demain la grasse matinée : je n'entrerai qu'à la deuxième visite.

— Et d'une!... se dit le peintre. Voilà quinze heures de gagnées, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour couvrir la retraite du fugitif.

— Est-ce tout? demanda le geôlier.

— Encore un mot. Ce Napolitain de tout à l'heure — il désignait Castroné, — est-il parti?

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il m'avait tout l'air d'épier madame et de vouloir percer son incognito.

— Par les clefs de saint Pierre ! je voudrais bien voir qu'on se permît à ma barbe une pareille inconvenance, et que chez moi on se montrât plus curieux que moi. Au reste, soyez sans crainte, ce lazzarone est parti depuis longtemps, et, pour plus de sûreté, je vais veiller moi-même à ce que personne ne se trouve sur le passage de madame... ou mademoiselle; rendez justice à ma discrétion, vous ai-je demandé seulement si elle était mariée?

— C'est vrai! Vous êtes le plus discret des hommes et des geôliers, y compris celui qui garde la porte du paradis; aussi, ajouta-t-il en lui glissant dans la main une paire d'onces, voilà de quoi graisser vos clefs.

— Cette huile-là, signor Errante, ouvre toutes les portes et tous les cœurs.

— Maintenant partons, reprit le peintre, quand le facétieux geôlier fut dehors. Les vents sont propices; nous serions de bien grands maladroits si nous ne réussissions pas à sortir du port sans encombre. Mettons les voiles... dans toutes les acceptions du mot. Avant d'être votre duègne, mon cher capitaine, je veux être votre chambrière.

A ces mots il l'enveloppa, le drapa si artistement dans la longue mante noire de Rafaella, qu'il était impossible de le reconnaître, et de soupçonner une substitution. Redoutant, pour le moment fatal de la séparation une explosion sentimentale et même une péripétie qui eût tout ajourné, tout perdu, il assaisonnait de bons mots et de calembourgs la toilette du prisonnier. Rafaella le secon-

dait admirablement par son sang-froid et sa gaieté. Fabio seul était muet et préoccupé, non des dangers de sa fuite, mais des dangers de Rafaella. Il ne se pardonnait pas d'accepter d'elle un si terrible bienfait. Mais la Spagnola!... mais le major Dudley!... mais l'échafaud!... Il subissait la loi de la nécessité.

— La toilette de madame est terminée, dit le peintre en faisant le tour de Fabio, pour bien s'assurer que tout était en ordre. Il ne nous reste plus qu'à prendre la clef des champs. Modérez quelque peu vos allures militaires, et tâchez de prendre une démarche conforme à la circonstance. Quant à vous, ma belle signorina, poursuivit-il en s'adressant à la prisonnière, vous en serez quitte pour une mauvaise nuit.

— Pourquoi mauvaise? répondit-elle en souriant, vous ne me croyez donc pas bonne conscience? Je compte, moi, sur les rêves dorés de l'innocence!

— Que vous ayez ou non leur visite, attendez-vous à recevoir la mienne demain matin avant celle du geôlier, et si je ne vous apporte pas

la liberté, je veux ne toucher de ma vie un pinceau ni même un fleuret.

— Est-ce que vraiment, lui dit Fabio, vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Autrement le dirais-je, et la laisserais-je seule ici ? Me prenez-vous pour un barbare ? Allons, allons, je vous conterai cela en chemin.

Cette assurance rendit un peu de calme à la conscience du fugitif. Mais l'impitoyable Errante ne lui permit pas même la consolation d'un dernier adieu ; lui prenant le bras fortement, il l'entraîna vers la porte, qui s'ouvrit et se referma immédiatement. Tout ce que put faire Fabio fut de lancer à Rafaella un regard ardent, passionné, un de ces regards sans nom, qui consolent de tout les femmes, et leur payent au centuple leurs sacrifices.

— Et vantons-nous, après cela, de notre énergie masculine ! dit Errante avec admiration, sentiment qui lui était peu familier ; de nous trois le plus brave est la femme.

Le geôlier avait tenu parole : escalier, cours et corridors, tout était désert ; le geôlier lui-même

poussa la délicatesse jusqu'à ne se point montrer. Les guichetiers, commis aux portes, les ouvraient discrètement : ils étaient si habitués à voir passer l'inconnue du capitaine, ainsi qu'ils l'appelaient, et leurs finances se trouvaient si bien de son passage, qu'ils ne remarquèrent pas seulement que sa taille avait quelque peu grandi. Jamais retraite ne s'opéra avec plus d'ordre, de lenteur et de sécurité.

Quand le fugitif fut dans la rue, lorsqu'il entendit la lourde porte extérieure retomber bruyamment derrière lui, il éprouva un serrement de cœur inexprimable. Cette porte inflexible, infernale se refermait sur Rafaella ! Toutes ses résolutions fléchirent en ce moment, et il ne parlait de rien de moins que de se reconstituer prisonnier. Mais le peintre tenait sa proie d'une main ferme ; il poussa Fabio dans une voiture qui les attendait et qui les conduisit sans mauvaise rencontre hors des murs de Trapani. Ils descendirent à quelques centaines de pas du couvent de la Madone et firent à pied par excès de prudence le reste du chemin.

Le soleil était depuis longtemps couché, et il faisait presque nuit quand ils arrivèrent au couvent. Ils trouvèrent, à peu de distance, dans un lieu solitaire, le cheval de Fabio gardé par un membre de la Confrérie des Nobles ou du moins par un individu qui en portait le costume, la grande robe noire avec le capuchon soigneusement rabattu sur le visage. L'inconnu leur remit un paquet.

— Revêtez ce costume, dit-il laconiquement à Fabio, et allez droit à la métairie de la Barbara. Là vous en saurez davantage.

Cela dit il disparut sans ajouter une parole.

Le costume indiqué était un habit complet de villageois que Fabio échangea contre son premier déguisement, non sans recommander au peintre moqueur de lui conserver, comme la plus sainte relique, la mante de Rafaella. Après avoir opéré sa seconde métamorphose, il monta sur son cheval sellé et harnaché à la manière des campagnards, afin de le mettre en harmonie avec le travestissement de son cavalier, et partit pour la métairie qu'on lui avait désignée.

— Allez, mon cher capitaine, lui dit Errante, allez vivre au milieu des pasteurs, comme Apollon chez Admète, et hâtez-vous de nous écrire que vous avez trouvé l'Arcadie : *Ego quoque in Arcadiâ!* comme dira demain notre excellent baron Schininâ.

XXIX

RAFAELLA.

—

Tant que Rafaella s'était trouvée en présence de Fabio, dont il fallait vaincre les résistances, son calme, son sang-froid, sa gaieté ne s'étaient pas démentis un seul instant. L'ardeur fiévreuse d'une résolution prise et à faire prendre l'avait soutenue dans la lutte et lui avait, en dernier résultat, assuré la victoire, une victoire complète.

Quand Fabio fut enfin parti, lorsqu'elle se vit

seule dans cette prison froide, désolée, obscure et rendue plus sombre encore par l'approche du soir, elle ne put se défendre d'un sentiment de tristesse. L'épreuve avec laquelle elle avait cru s'être familiarisée par l'imagination, lui parut encore bien rude dans la réalité. Jamais un pareil isolement n'avait pesé sur son cœur; cet isolement était redoublé par le silence de ce séjour de misère, et plus encore par les bruits qui parvenaient jusqu'à elle, bruits de clefs, de verrous, de portes fermées violemment, de voix furieuses ou suppliantes, et, — chose plus horrible! — de chaînes et de coups! Quel lieu pour une femme, pour Rafaella! Comme Dante Alighieri, elle était descendue vivante dans l'Enfer, et n'avait pas, comme lui, de Virgile pour l'assister dans la Cité Dolente.

La nuit, dont les ombres sinistres s'étendaient lentement sur ce lieu d'expiation, d'innocence, la nuit fit taire peu à peu ces bruits funèbres, les dernières portes se fermèrent, les derniers cris expirèrent, et le silence qui avait paru d'abord si morne à la captive, fut pour elle un soulagement.

Elle finit cependant par triompher de ces pre-

mières impressions; disputant, arrachant son âme aux sensations pénibles du monde extérieur, elle retrouva toute sa sérénité en se réfugiant dans le monde intérieur, sanctuaire inviolable, au seuil duquel expiraient le trouble et les alarmes. Elle se disait que son dévouement n'aurait aucune espèce de mérite, et ne serait, après tout, qu'une vaine fanfaronnade, s'il n'offrait des inconvénients et quelques dangers. Quest-ce, en effet, qu'un sacrifice sans souffrance? Et d'ailleurs, qu'était cette souffrance légère et passagère, comparée au résultat conquis par elle, la délivrance de Fabio!

Il fallait à cette âme tendre, ardente et réfléchie dans sa passion, il lui fallait le sacrifice avec toutes ses rigueurs, et le dévouement, sans autre compensation que celle du dévouement lui-même. Les simulacres, en fait de sentiment, révoltaient sa droiture et sa fierté. C'est là seulement, c'est dans les austères félicités de l'abnégation, qu'elle trouvait l'accomplissement de sa destinée. En d'autres siècles, aux jours de la foi militante ou triomphante, ces femmes-là faisaient les martyres et les saintes. Retombées de toute la hauteur du ciel sur la terre

et de l'amour divin à l'amour humain, elles reportent maintenant sur l'élu de leur cœur, quel qu'il soit, toutes ces ardeurs, toutes ces forces vives, toutes ces énergies latentes d'une tendresse vague et sans emploi. Ambitieuses, exigeantes, parce qu'elles peuvent et donnent beaucoup, intolérantes même à force de conviction, elles aspirent à l'impossible, à l'infini, et manquent souvent le but pour avoir visé trop haut.

Rafaella aimait Fabio, elle l'aimait depuis longtemps, bien longtemps, avant d'avoir conscience de son amour. C'était le premier homme qu'elle eût vu, alors qu'il venait chez son oncle, et la vue du jeune et bel officier avait fait sur elle, encore enfant, ou du moins adolescente, une impression profonde, exaltée, durable. Elle n'était encore pour lui qu'une enfant qu'il était déjà pour elle un homme. Lorsqu'il jouait avec elle sans conséquence, il était loin de soupçonner les mystérieux ravissements de ce cœur précoce à qui la vie se révélait par l'amour.

Entrée au couvent, et d'enfant devenue jeune fille, elle commença à comprendre ce qu'elle n'a-

vait fait jusqu'alors que sentir ; l'instinct fit place à la réflexion, et l'abandon à la réserve ; elle recevait Fabio au parloir avec cérémonie, et rougissait à son arrivée. Retirée dans sa cellule, elle y passait de longues heures plongée dans une solitude que la prière ne remplissait pas tout entière. Quelles visions la visitaient alors? Quelles pensées, quels projets prolongeaient ses journées? Quels rêves abrégeaient ses nuits ? Ceci est le secret de la jeune fille. Ne portons pas un œil profane, indiscret dans ces chastes et doux mystères. Glissons, n'appuyons pas, dit le poète, c'est-à-dire devinons sans interroger.

La passion prématurée et toujours secrète de Rafaella avait grandi avec elle ; les années l'avaient mûrie. Le temps du couvent passé, la jeune fille était rentrée femme chez son oncle, et la plus belle des femmes. Entourée, adulée, adorée, elle paraissait insensible à ce culte, toujours un peu banal, dont la beauté est l'objet, non qu'elle ignorât la sienne ; — comment une femme s'abuserait-elle à cet égard? — mais sa beauté était si incontestable, si incontestée, qu'elle n'avait nul besoin qu'on l'éclairât à cet égard, et les fadeurs, les hommages,

les déclarations qui pleuvaient sur elle ne lui causaient que de l'ennui. Son cœur n'avait-il pas déjà fait son choix ? Devant l'élu du cœur, et même en son absence, tout ce qui n'est pas lui est comme n'étant pas.

Ce n'est pas que Rafaella eût beaucoup à se louer de Fabio. Non certes, on a pu voir qu'il était loin, dans l'origine, de partager son amour, et que la passion, si hâtive en elle, fut tardive en lui. Blessée dans sa fierté, Rafaella n'en célait que plus profondément dans les derniers replis de son âme le secret qui la consumait. Quoique le baron ne se fût jamais expliqué devant elle sur ses projets de mariage, l'oncle était trop peu circonspect et trop peu discret, la nièce trop fine et trop clairvoyante pour ne les avoir pas devinés, peut-être même avant qu'il ne les eût conçus ; mais elle feignait la plus profonde ignorance à cet égard, et se refusait à saisir les équivoques plus ou moins transparentes qui de près ou de loin y pouvaient faire allusion. Elle en savait trop pour vouloir comprendre.

Attisé par l'obstacle, le feu sourd et lent qui

brûlait en elle, ne pouvant éclater au dehors, se retournait à l'intérieur et gagnait de proche en proche les profondeurs de son être. Elle aimait pour vivre, comme on respire; elle aimait l'amour en soi indépendamment presque de l'objet aimé, qui était l'occasion, non la cause, et dont le rôle se bornait pour ainsi dire à donner un corps à l'amour; mais en l'incarnant en lui, il le représentait et en avait tous les priviléges. Les premières passions, même les plus grandes, sont-elles autre chose? Est-ce Roméo qu'aima Juliette? Est-ce Juliette qu'aima Roméo? O Juliette! ô Roméo! divins types, types éternels de la poésie dans l'amour et de l'amour dans la poésie! vous adoriez l'un dans l'autre, non la forme de vos rêves, mais vos rêves eux-mêmes et l'idéal de beauté qui vivait en vous. Ainsi, Rafaella aimait dans Fabio sa propre pensée, son propre ouvrage, les premiers battements de son cœur, les premières aspirations de son esprit, ses joies secrètes, ses muets transports, ses enthousiasmes, ses espérances, ses alarmes et jusqu'aux pleurs qu'elle versait la nuit sous l'œil de Dieu.

Fabio fut longtemps avant de soupçonner les émotions qu'il inspirait; il passait à côté du bonheur sans se douter qu'il fût si près de lui. Une influence ennemie lui avait mis sur les yeux un épais bandeau. Son aveuglement prolongeait pour lui, et pour lui seul, l'enfance de Rafaella. Une impression continue n'a pas la puissance d'une impression soudaine. Nul doute que s'il l'eût vue pour la première fois, à la sortie du couvent, il n'eût été frappé, subjugué, comme tout le monde, et n'eût rendu un hommage éclatant à sa beauté; mais il l'avait vue naître, fleurir, s'épanouir, et le spectacle de ce développement successif avait endormi son cœur dans les torpeurs de l'habitude. Il fallait, pour le réveiller, un coup de foudre, et ce coup de foudre, il l'avait reçu au temple de Ségeste.

Ce jour-là Rafaella vit poindre l'aurore d'une nouvelle existence, et s'abandonna dès lors avec moins de défiance aux sentiments que l'indifférence et la réserve de Fabio avaient refoulés si longtemps en elle. Mais elle ne trahit pas plus ses espérances qu'elle n'avait trahi ses désespoirs. Ac-

coutumée à vivre en elle-même, elle persévéra dans une dissimulation dont sa fierté lui avait fait un devoir, et, conservant tout son empire sur elle-même, elle continua à cacher ses troubles intérieurs sous les dehors impénétrables d'une inaltérable sérénité. Même en délivrant Fabio, — et à quel prix? — elle lui avait laissé ignorer le véritable motif de cette action magnanime. Il y avait tout à la fois en elle et la femme passionnée et la sœur de charité : laquelle des deux s'était sacrifiée? Fabio ne le savait pas; la main qui dispensait le bienfait, il la voyait, mais quelle pensée l'avait guidée? Voilà ce qu'on lui avait tu. Ce secret était encore celui de Rafaella.

De la part de toute autre femme, son sacrifice aurait pu paraître intéressé, en ce sens qu'il devait avoir pour résultat de lui livrer entièrement Fabio; mais un si bas calcul était indigne d'elle; son premier mobile en se dévouant était de se dévouer; l'idée de tirer avantage pour elle-même de son dévouement ne s'était jamais offerte à son esprit, et si elle s'y fût offerte, elle l'aurait repoussée avec dégoût. Un sacrifice intéressé est-il un sacrifice?

Rafaella passa toute la nuit recueillie dans ses pensées, absorbée dans l'intime et palpitante ivresse d'une grande résolution accomplie, d'une grande victoire remportée avec effort; sa crainte unique était que cette victoire ne fût inutile, et que le fugitif ne pût retrouver une retraite assez impénétrable. Toutes les assurances d'Errante à cet égard ne suffisaient pas pour la rassurer. Quant à ses propres dangers, elle n'y songeait même pas. On eût dit que ce n'était point elle que la prison renfermait alors dans ses ombres glacées: le sort d'une étrangère l'aurait touchée davantage. Elle sentait une plénitude de vie, qu'elle n'avait jamais connue. Tout son être était satisfait; car elle avait joui pour la première fois de l'exercice absolu de ses facultés et rempli sa destinée. En un mot elle était heureuse.

O joies pures, ineffables joies du sacrifice! Sublime allégresse! Voluptés saintes! heureux qui vous a goûtées! plus heureux qui peut vous goûter encore, vous goûter toujours! Les natures privilégiées ont sur la terre leur Golgotha. Les unes se dévouent à l'idée, les autres à la personne, toutes

se dévouent à quelqu'un ou à quelque chose, et réagissent, en vertu d'une mission providentielle, contre l'égoïsme brutal, contre les lâches et grossiers instincts qui font la loi du monde. Cette rédemption continue s'accomplit sous diverses formes, sous divers noms, en vue d'un bien qui peut échapper à nos regards bornés, mais qui tôt ou tard éclate d'un manière victorieuse. En attendant cette manifestation toujours tardive, les martyrs subissent leur martyre, ceux-ci avec foi, ceux-là avec doute, quelques-uns même sans espérance. Rarement on les plaint, parfois on les raille, souvent on les insulte; mais, d'ordinaire, on les oublie, on les ignore ; le grand troupeau des hommes passe sous leur Calvaire, avec une indifférence stupide, sans même lever les yeux. Durant leur vie, c'étaient des fous, des factieux, pis encore ; après leur mort on en fait des sages, des saints, quand on n'en fait pas des dieux.

XXX

TRIBULATIONS D'UN GEOLIER.

—

Fatiguée des pensées de la nuit, Rafaella s'assoupit, le matin, sur le siége grossier qu'elle n'avait pas quitté. Son attitude avait toute la grâce et toute la dignité d'un abandon virginal. Le peu de jour qui pénétrait à travers les barreaux épais et serrés laissait dans l'ombre le bas de sa personne, mais un rayon perdu tombait sur son visage et l'illuminait. Ses cheveux blonds jetaient des reflets

d'or, et l'ombre vaporeuse de ses longs cils unis par le sommeil glissait sur ses joues un peu pâlies par l'insomnie; le calme, la sérénité respiraient dans tous ses traits; un sourire indéfinissable donnait à sa bouche entr'ouverte, à sa physionomie tout entière une expression de béatitude; le mouvement lent et régulier de son sein accusait le repos des anges.

Un coup rude frappé à la porte la réveilla. Quel réveil! son teint s'anima, son cœur battit violemment, le moment critique était arrivé pour elle. Son premier mouvement fut de laisser frapper et de ne pas ouvrir; mais songeant qu'elle serait toujours obligée d'en venir là, elle préféra, comme étant plus digne d'elle, affronter immédiatement le danger qu'elle ne pouvait conjurer. Elle alla donc à la porte, non sans trembler un peu, et l'ouvrit résolument.

Devinez qui entra? Castroné.

Jouant le zèle et la sollicitude, afin que Fabio, dupe de ces faux-semblants, pût rendre de lui à la reine un compte favorable, il venait lui répéter, dès le matin, ce qu'il lui avait déjà dit la veille, et

ce qui ne valait guère la peine d'être répété, c'est qu'il n'avait encore pu réussir à rien ; et cela se conçoit sans peine puisqu'il n'avait rien tenté ; mais on n'en devait pas moins toujours compter sur lui ; il sauverait infailliblement le prisonnier, qui heureusement pour lui était à l'abri de ses services.

— Par le sang de saint Janvier ! s'écria-t-il en apercevant Rafaella, sommes-nous revenus au temps des miracles ? Eh ! l'ami, continua-t-il, en se retournant vers le geôlier qui l'avait amené jusque-là, vous vous trompez de porte, c'est le capitaine Fabio que je vous demande.

— Eh bien ?

— Eh bien ! au lieu de Mars vous m'introduisez chez Vénus.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez plutôt le voir.

— Par tous les damnés de l'enfer, dit le geôlier en prenant Castroné à la gorge, c'est toi, méchant mangeur de macaroni, qui as fait évader mon prisonnier, et tu joues maintenant la surprise pour me tromper encore.

— Ce n'est pas moi, sur l'honneur, ce n'est pas moi.

— A d'autres, mauvais lazzarone, à d'autres. Je me doutais bien hier, quand je ne voulais pas te laisser entrer, que tu machinais quelque complot et que tu me servirais un plat de ta façon. Qu'y a-t-il de bon à attendre d'un Napolitain ?

— Ce n'est pas moi, vous dis-je ; que diable ! quand je vous dis que ce n'est pas moi.

— Par les clefs de saint Pierre ! je crois que tu fais le méchant.

— Par saint Janvier ! je vous répète que ce n'est pas moi. Dans quelle langue faut-il vous le dire ?

— Je te dis que c'est toi, mordieu ! Sinon, qui serait-ce ?

— Est-ce que je le sais, moi ? Suis-je chargé de la police de votre maison ?

— Non, mais tu vas faire connaissance avec elle ; quand tu y maigrirais bien un peu, cela ne te ferait pas de mal, et quelques bons coups d'estrapade t'aminciront la taille.

La menace fut exécutée aussitôt que proférée : assez plaisamment accusé d'un crime dont il n'é-

tait que trop innocent, et usurpant malgré lui le rôle généreux de libérateur, Castroné fut jeté dans une basse fosse, véritable dammuso à la façon du fameux marquis Artali. Sa mésaventure était d'autant plus critique qu'il était fort mal noté à Trapani, et n'avait à espérer de la justice ordinaire ou extraordinaire aucune justice. Sans le connaître, Rafaella avait en vain essayé de prendre la parole en sa faveur, elle n'avait pas été écoutée, pas même entendue ; sa voix s'était perdue dans les cris de la dispute.

— A nous deux, maintenant, lui dit le geôlier en rentrant. Ah ! ma petite, vous avez voulu goûter de la prison, vous en goûterez, et le gîte pourra bien n'être pas de votre goût. Nous allons voir, par saint Pierre ! nous allons voir.

Rafaella opposa à cette grossière sortie un calme stoïque, et ne répondit pas un mot.

— Vous croyez, reprit le geôlier, qu'il n'y a qu'à délivrer mes prisonniers, et qu'après cela on s'en retourne tranquillement chez soi. Oh! que non pas, ma mie. Qui prend le nid prend le mal, comme dit l'autre, et vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

Rafaella était préparée à tout; cette brutale menace n'eut pas le pouvoir de l'effrayer, ni même de lui faire rompre le silence.

— Est-ce que vous n'avez pas honte de ce que vous avez fait là? continua le geôlier d'un ton radouci, car le calme, le silence, la noble beauté de Rafaella lui imposaient un peu, tout geôlier qu'il était. J'avais confiance en vous, je vous laissais aller et venir dans la maison comme ma propre fille, je ne me défiais pas plus de vous que d'elle; est-ce que je vous regardais seulement? Je ne vous avais jamais vue. Et voilà de quelle façon vous m'avez récompensé! Allez, ma belle dame, vous ne porterez pas cette action au paradis. Car enfin, tout cela va retomber sur moi encore plus que sur vous. Je suis un pauvre père de famille, et si je perds ma place, avec quoi nourrirai-je ma femme et mes enfants?

— On y pourvoira, mon ami; on se chargera d'eux et de vous, s'il vous arrive malheur.

— Vous leur donnerez du pain, à la bonne heure; c'est bien le moins que vous leur deviez pour avoir ruiné leur père; mais l'honneur, me le rendrez-

vous, à moi? Je suis un homme déshonoré! Laisser évader un prisonnier! mais c'est une action infamante. Que vont dire mes confrères? Que va dire la Sicile? Cela ne m'était jamais arrivé. On va croire que je me suis laissé corrompre à prix d'argent; je suis perdu de réputation. Et se dire que c'est une femme comme il faut qui m'a joué ce tour-là! Oh! les femmes! les femmes! Sa majesté Charles III avait bien raison de dire qu'on les retrouve partout, et qu'elles font tous nos maux.

Malheureusement pour elle, Rafaella ne put s'empêcher de sourire à cette exclamation sentimentale. Le geôlier se formalisa de ce sourire involontaire, et revint à sa grossièreté première.

— Ah! vous riez! dit-il avec colère; rira bien qui rira le dernier : ce ne sera pas vous, ma belle, comptez-y bien. Ah! vous riez! vous vous moquez de moi, après m'avoir trompé, trahi, ruiné, déshonoré! Eh bien! mordieu! nous allons voir si vous rirez encore dans un instant. Nous avons dans la maison certaines petites chambrettes qui font passer l'envie de rire, je vous en réponds. Mais, d'abord, vous allez commencer par me remettre votre

argent; je ne veux pas que vous corrompiez mes guichetiers.

— Je n'ai pas d'argent.

— Comment! vous n'avez pas d'argent! Vous venez ici sans argent!... Ce n'est pas croyable. Au surplus, nous allons bien voir, ajouta-t-il en s'approchant d'elle.

— Ne me touchez pas! lui dit-elle, en faisant un pas en arrière; je ne veux pas que vous me touchiez.

— Eh! eh! voilà maintenant que nous faisons la renchérie! Madame ne veut pas qu'on l'approche! Allez, ma petite, on en a tenu ici d'aussi jeunes, d'aussi jolies que vous, et l'on a par-devers soi, je vous en préviens, les moyens d'apprivoiser celles qui prennent de trop grands airs.

Il lui avait déjà saisi le bras de force, lorsqu'on entendit un bruit de pas, dans l'escalier.

— Qui vient là? demanda le geôlier en se retournant vers la porte?

C'était Errante, accompagné d'un général anglais en uniforme. Le geôlier se préparait à faire au peintre le même accueil qu'il avait fait à Cas-

troné, la présence du général le tint en respect. Il ôta son bonnet avec déférence, et se rangea contre la muraille. On eût dit que sa langue était tout à coup tombée en paralysie.

— Général, dit Errante, vous voyez que je ne vous trompais pas. Dona Rafaella, ajouta-t-il, je vous présente le général Marc-Farlane, le Mécène des arts et des artistes.

— Qu'il soit le bien-venu! répondit-elle avec autant d'aisance que si elle eût été dans le salon de son oncle; à quelle circonstance dois-je l'honneur de sa visite?

— Il me semble, répondit l'Anglais d'un ton froidement poli, que vous devez le savoir mieux que moi.

— Je m'en doute, répliqua-t-elle en souriant.

— Vous parlez bien légèrement d'une affaire fort grave. Vous avez commis une faute qui est un crime aux yeux de la loi, et vous devez vous attendre à en subir toutes les conséquences.

— C'est précisément ce que je lui disais quand votre excellence est entrée, dit le geôlier retrouvant tout à coup la parole.

— Quand on vous interrogera, vous répondrez, lui dit Mac-Farlane avec hauteur, et de plus, vous aurez à rendre compte de votre négligence au conseil de guerre. Jusque-là, retirez-vous; si on a besoin de vos services, on vous appellera.

Le geôlier se retira sans mot dire, et s'alla venger sur ses guichetiers, qui, par ricochet, se vengèrent sur les prisonniers de la reprimande sévère du général.

— Je vous disais, reprit Mac-Farlane en se retournant vers la captive, que votre action aura pour vous les suites les plus fâcheuses.

— Je suis préparée et résignée d'avance à les subir.

— Allons, général, dit Errante avec sa gaieté habituelle, ne prenez pas votre air rébarbatif. Vous avez le cœur trop généreux pour ne pas admirer autant que moi l'héroïque action de dona Rafaella.

— Il ne s'agit pas de ce que je puis penser comme homme; mes fonctions de président du conseil de guerre m'imposent des devoirs impérieux, et c'est à ce titre que je suis ici.

— Franchement, général, que gagnerez-vous à faire de la force ? Dona Rafaella passerait devant dix conseils de guerre, et vous la retiendriez en prison pendant dix ans que le capitaine Fabio ne s'en sera pas moins évadé. Regardez-la, général, je vous défie d'exercer sur une femme comme elle des cruautés inutiles ou même utiles.

Mac-Farlane n'avait pas attendu la recommandation du peintre pour remarquer l'admirable beauté de Rafaella ; mais il luttait contre une impression trop faite pour amollir en lui le dogme inflexible de la légalité britannique.

— Allons, général, continua Errante, abandonnez-vous à votre magnanimité naturelle : la captive aura été assez punie par une nuit passée dans un pareil bouge, et par son tête-à-tête avec le geôlier.

— Vous ne doutez de rien, mon cher peintre, et vous arrangez les choses avec une facilité merveilleuse ; mais vos beaux arrangements n'ont qu'un inconvénient, c'est qu'ils sont tout simplement impossibles. Je voudrais mettre la prisonnière en liberté que je ne le pourrais pas de mon auto-

rité privée ; il faudrait auparavant faire lever l'écrou par le fiscal de la cour criminelle.

— En Sicile, mon cher général, on n'y regarde pas de si près. Ouvrez toujours la porte, sauf à remplir ensuite les formalités, si vous y tenez. D'ailleurs, considérez une chose, c'est que personne, excepté vous et moi — je ne parle pas du geôlier qui a tout intérêt à se taire — personne, dis-je, ne connaît l'évasion de Fabio ni le dévouement de dona Rafaella.

— Et mon oncle?

— Le baron vous croit en retraite depuis hier soir au couvent des Carmélites. Je reviens à vous, général. Que gagnerez-vous, je vous le demande, à faire un éclat? Croyez-moi, étouffez l'affaire, c'est le parti le plus sage ; car, en l'ébruitant, vous n'avez à recueillir que du ridicule pour vous en particulier et pour les Anglais en général. Que ne dirait-on pas lorsque, au lieu de voir comparaître devant le conseil de guerre un capitaine, on y verrait comparaître une demoiselle? Je ne parle pas de l'odieux d'un pareil procès. Si vous osiez seulement prononcer, je ne dis pas une condamnation,

mais un blâme, l'opinion publique élèverait des autels à la victime et clouerait les juges au pilori. Entre nous, les Anglais n'ont pas besoin de cela ; ils ne sont déjà pas si chéris en Sicile.

Mac-Farlane était visiblement ébranlé et ne pouvait s'empêcher de reconnaître intérieurement que tout peintre qu'était Errante, son raisonnement n'en était pas moins juste. Quant à Rafaella, elle était plongée dans un profond oubli d'elle-même. On eût dit, à voir son insouciance, qu'elle n'était pas même en cause. Son avocat n'en mettait que plus de zèle à la défendre.

— Je plaide en deux points, reprit Errante, qui trouvait à rire jusque dans les choses les plus sérieuses. Le premier établi, je passe au second. Vous pouvez d'un mot prévenir tout ce scandale, toutes ces railleries, toutes ces haines : délivrez la prisonnière, quoiqu'elle ne se soucie guère elle-même de la liberté, à en juger par le dédain superbe avec lequel elle écoute ou plutôt n'écoute pas le plaidoyer de son défenseur.

— Vous me promettez des autels si je suis condamnée, et vous voulez que je désire un acquit-

tement! Je dois bien plutôt souhaiter une condamnation; je préfère l'apothéose à la liberté.

— L'apothéose viendra plus tard; en attendant, prenez toujours la liberté que le général va vous donner. N'est-il pas vrai, général, que vous allez la lui donner? De cette manière, l'univers entier ignorera une substitution qui ne mettrait pas, si elle était connue, les rieurs de votre côté, et personne ne sera compromis, ni vous ni la coupable. A propos, général, j'oublie de vous dire que dona Rafaella est anglaise par sa mère. Vous ne voudriez pas sévir contre une compatriote dont vous êtes fier, convenez-en?

L'Anglais était trop l'homme de sa place pour en convenir; mais son air était sensiblement radouci.

— Ma dernière botte l'a touché, se dit Errante.

C'était vrai. Admirant au fond du cœur le dévouement de Rafaella, et plus encore sa beauté, Mac-Farlane était flatté, dans son orgueil d'Anglais, que Rafaella tînt à l'Angleterre; et, loin de la punir de son action, il aurait voulu lui expri-

mer ouvertement toute son admiration, toute sa sympathie. Le *cant* britannique le lui défendait; mais, se sentant désarmé, il n'était plus occupé qu'à sauver les apparences en opérant une retraite honorable.

— Mais enfin, dit-il à Rafaella, vous avez des complices; vous n'auriez pu exécuter seule une action si difficile, si hasardeuse.

— Mes complices, général! vous n'espérez pas, j'imagine, que je joue le rôle de délatrice. Si j'ai des complices, comme vous dites, ce n'est pas à moi à vous les dénoncer, c'est à vous à les découvrir.

— Ils seront bientôt découverts, dit Errante, car ils se dénonceront eux-mêmes.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Dona Rafaella n'a eu qu'un complice, et ce complice, c'est moi.

— Vous, Errante! vous voulez rire.

— Prenez ma tête; elle est à vous. Vous écrirez sur ma tombe : « Ci gît qui fut peintre, maître « d'armes et pendu. Personne après lui ne conti- « nue son commerce. Ne priez pas pour lui. »

— Comment pouvez-vous plaisanter en présence d'une position si critique?

— Si la position est mauvaise, toutes mes lamentations ne l'amélioreront pas; mieux vaut prendre gaiement son parti. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre; c'est vous, Mécènes, vous qui tuez dans le pauvre artiste la poule aux œufs d'or. Je vous le demande, qui désormais vous dénichera dans les vieux couvents et dans les vieux palais des Titien, des Véronèse, des Léonard de Vinci? Qui vous les restaurera? Au moins, me donnerez-vous le temps d'achever la restauration de vos *Machabées*.

Mac-Farlane avait beau prendre et même exagérer la gravité du juge, il avait bien de la peine à garder son sérieux; malgré tous ses efforts, la scène tournait toujours à la plaisanterie. Que pouvait-il contre une femme et un artiste ligués ensemble? Évidemment, rien; car s'il avait la force matérielle, ils avaient, eux, la force morale. Errante avait raison : malgré tous les arrêts du conseil de guerre, l'opinion en masse se déclarerait en faveur des coupables, et cela non

seulement en Sicile, mais en Angleterre même, où Rafaella ne pouvait manquer d'exciter un enthousiasme universel, surtout quand on saurait que le sang anglais coulait dans ses veines. Mac-Farlane jugeait, à cet égard, de ses compatriotes par lui-même. Et puis, indépendamment de ces motifs, dont chacun pris à part, était concluant, il avait de la noblesse, de la générosité, et de plus, il avait de l'amitié pour Errante ; bref, ne pouvant prendre le parti de la rigueur, il prit celui de la clémence. Le président du conseil de guerre disparut pour faire place à l'homme.

— Puisque je ne puis vous punir, leur dit-il, il faut bien vous pardonner ; mais gardez-moi le secret, car, en vous rendant à la liberté, je deviens votre complice et je viole la légalité.

— C'est un engagement qu'il ne nous sera pas difficile de tenir, dit Errante : le secret est dans l'intérêt de tout le monde.

—Excepté dans le mien, dit Rafaella en souriant, je perds mon apothéose.

— Mais en revanche, répondit Errante, vous gagnez la liberté ; pour le moment, c'est le plus sûr

et le plus pressé : les Dieux n'étaient Dieux qu'après décès.

— Allez donc, dit Mac-Farlane, allez, mais ne péchez plus ; la récidive serait irrémissible.

Les deux complices lui témoignèrent dans les termes les plus vifs toute leur reconnaissance ; mais quand ils voulurent prendre la parole en faveur de Fabio il leur ferma la bouche. C'était assez de deux grâces en un jour.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, votre protégé appartient au conseil de guerre, il n'a qu'à venir prouver devant lui son innocence.

— C'est ce dont il se donnera bien garde, répondit le peintre, et il fera bien.

— Il n'y a pas ici à plaisanter, répliqua Mac-Farlane, la position du prévenu est des plus graves.

— Quoi, dit Errante, pour avoir été témoin dans un duel ! Est-ce un si grand crime après tout ?

— A cet égard la loi est formelle, sans compter que ce duel est fort louche. Mais il y a plus, Fabio est accusé ou du moins soupçonné du meur-

tre de la Spagnola. Les présomptions les plus fortes s'élèvent contre lui, et son évasion ne fait que les confirmer; s'il n'avait sur la conscience que l'affaire du duel, il n'aurait pas fui; il a craint évidemment sa confrontation avec le major Dudley, qui, malgré son état de faiblesse, s'est fait transporter hier à Trapani pour constater l'identité du prévenu. Vous voyez que votre action est beaucoup plus coupable que vous ne le pensiez, et ma tolérance ne l'est pas moins.

— Général, dit Rafaella, qui ne prenait pas au sérieux les soupçons de Mac-Farlane relativement à la Spagnola, puisque vous rendez la liberté aux coupables, je réclame celle d'un innocent.

— Quel innocent?

— Je ne le connais pas, mais voici son histoire.

Là dessus elle raconta tout au long la scène qui, le matin, s'était passée sous ses yeux entre Castroné et le geôlier. Mac-Farlane appela celui-ci.

— De quel droit, lui demanda-t-il, avez-vous arrêté sans ordre l'individu de ce matin?

— Sauf le respect dû à votre excellence, je l'ai

pris en flagrant délit de conspiration : c'est lui, j'en suis certain, qui a délivré mon prisonnier, ou du moins il a trempé dans le complot.

— Pas plus que vous, mon ami, lui dit Rafaella. Je ne le connais pas même de nom, et lui ne sait pas que j'existe.

— Après le tour que vous m'avez joué, je suis payé pour ne croire personne sur parole et pour prendre mes précautions. D'ailleurs c'est un Napolitain, c'est tout dire.

— Il s'appelle? demanda l'Anglais.

— Castroné.

— C'est un agent secret de la reine Caroline, notre ennemie implacable, et un homme fort mal famé; il y a longtemps que nous avons l'œil sur lui; il vient ici, sans aucun doute, pour machiner quelque intrigue; je suis fâché pour le contumax qu'il ait des relations avec cet individu, cette circonstance ne peut que le compromettre et aggraver sa cause devant le conseil de guerre. Au surplus, ce Castroné dira ses raisons à la justice et lui rendra compte de son séjour à Trapani. On ne saurait prendre trop de précautions dans les conjonctures

actuelles ; nous avons affaire à des ennemis sans scrupule et sans pitié. Il y a trois jours à peine qu'un détachement de nos meilleures troupes a été assassiné à Sélinonte. Qui ne reconnaît là le doigt sanglant de Caroline, et qui sait si son Castroné ne vient pas fomenter quelque nouvel assassinat? Quoi qu'il en soit, continua-t-il, en s'adressant au geôlier, vous avez bien fait de vous assurer de sa personne ; seulement gardez-le mieux que le capitaine Fabio. En considération de votre capture de ce matin, on se montrera moins sévère, peut-être, pour votre négligence d'hier. Mais prenez garde à vous pour l'avenir, et veillez sur vos prisonniers ; surtout observez un silence absolu sur tout ce qui s'est passé, car à la première indiscrétion, je serais obligé de vous faire destituer.

— Votre excellence peut être bien tranquille à cet égard ; si l'affaire s'ébruite, ce ne sera pas par ma faute.

— Mon bon ami, lui dit Errante, votre fille a, j'imagine, une mante des dimanches ?

— Je le crois bien ! Il n'y a pas de baronne à Trapani qui en ait une plus belle.

— Eh bien ! poursuivit le peintre en lui glissant dans la main le talisman magique, vous allez la prêter à madame ici présente pour retourner chez elle.

— Chez elle ? Après ce qu'elle a fait !

— On n'a pas le droit de la retenir, dit Mac-Farlane avec une froideur hautaine. Il n'y a contre elle ni mandat d'arrêt ni mandat de dépôt ; elle est libre en vertu de la loi. Si plus tard j'avais besoin de son témoignage, je saurais bien où la trouver.

Le geôlier comprit qu'il n'y avait pas à répliquer.

— Pourtant, dit-il, avec un reste d'inquiétude, ma responsabilité est engagée ; il me manque un prisonnier. Que deviendrai-je quand le conseil de guerre me sommera de représenter le capitaine Fabio ?

— Vous produirez Castroné, et le conseil avisera.

— Bon ! se dit Errante; voilà le bouc émissaire. L'innocent payera pour les coupables. O justice humaine !

Rafaella, rentrée chez son oncle, soutint la fable de l'artiste inventif. Le baron crut qu'elle avait en effet passé la nuit en retraite au couvent des Carmélites. Il n'apprit l'évasion de Fabio que par la rumeur publique, comme tout le monde, et répéta mille fois dans l'excès de sa joie : *Ter quaterque beatus !*

XXXI

LA TRAVERSÉE.

—

Nous avons laissé la reine à bord du brick, et le brick cinglant vers Catane de toute la vitesse du vent. La nuit était si belle que Caroline la passa presque tout entière sur le pont, cherchant et trouvant le calme dans le spectacle auguste du firmament étoilé réfléchi dans le sombre miroir des flots. Le croissant de la lune brillait avec mystère sur les montagnes d'Agrigente, et répandait ses lueurs

douteuses sur la nature à demi voilée ; mais bientôt il se coucha, et la terre, les mers et les cieux rentrèrent au pouvoir des ténèbres. Après les fatigues et les dangers de la journée, le repos universel avait pour la reine un charme ineffable, une inexprimable douceur. Son cœur en subissait l'influence, et les tumultueuses passions de la lutte, de la vengeance, de l'ambition, cédaient par degrés la place aux émotions plus paisibles d'un amour encore dans les limbes. Mais ces émotions elles-mêmes n'étaient pas sans alarmes : Fabio était prisonnier. Qu'allait-il devenir? Castroné réussirait-il à le sauver? Tout son espoir, à cette heure, l'espoir d'une reine, était dans un Castroné ! Ne reconnaît-on pas là ce destin railleur entrevu par Tacite, et qui, assis sur le trône du monde, se fait un jeu cruel des affaires humaines? Partagée entre la pensée de ce qu'elle laissait derrière elle et de ce qu'elle allait affronter, Caroline passa toute la nuit absorbée en elle-même rêvant l'amour et l'empire.

Le brick marchait rapidement et en silence ; on n'entendait que les éclats de la vague, brisée par

la proue écumeuse, et les gémissements du vent dans les cordages. Le marin de faction faisait son quart avec la ponctualité d'un automate ; la nuit était si propice que quelques hommes suffisaient à la manœuvre ; le reste de l'équipage dormait comme au port. *L'Alter-Ego,* que nous nommerons désormais le commandant, tenait son bâtiment avec un ordre parfait et y faisait observer la discipline militaire dans toute sa rigueur. Sa position était ambiguë, pour ne pas dire suspecte, car, indépendamment même de ses allures au moins étranges, sa commission était signée par l'ancien gouvernement, et, quoique le nouveau, soit par insouciance, soit par oubli, ne l'eût pas encore révoquée, elle ne pouvait manquer de l'être d'un instant à l'autre. Une fois révoqué officiellement, force lui serait de résigner son navire ou de se faire pirate en le conservant. Dans tous les cas, il aurait un compte sévère à rendre. En attendant ce moment décisif, il jouissait de son reste, comme on dit, et se mettait en règle autant que possible. Ainsi, par exemple, il était en mesure de prouver, à tort ou à raison, que le bâtiment

anglais, si audacieusement capturé par lui dans les eaux de Sélinonte, n'avait pas ses papiers en règle, et que, s'il l'avait arrêté, c'était dans l'intérêt du commerce et de la navigation. La reine ne lui parla point de cet incident, ne voulant ni sanctionner ni condamner un événement qui ne l'avait déjà que trop compromise ; elle aimait mieux feindre de l'ignorer. Le commandant lui-même n'en dit pas un mot. Il poussa la discrétion jusqu'à respecter l'incognito de l'auguste passagère, dans le tête-à-tête même, bien que Castroné l'eût mis dans la confidence. Il ne lui échappa, à plus forte raison, en présence de l'équipage, aucun mot, aucun signe révélateur ; le secret fut gardé fidèlement.

La traversée fut heureuse et miraculeusement courte. On fit un chemin énorme pendant la nuit, mais sans rien distinguer, quoiqu'on passât assez près des terres. On apercevait seulement par intervalle, et comme un point lumineux, comme une étoile, tantôt un phare brûlant sur la côte, tantôt un feu allumé sur les montagnes par la main des pasteurs ; mais Sciacca et les monts Chroniens, illustrés par Dédale ; mais Agrigente

et ses temples, mais Palma et ses riantes campagnes, le donjon féodal d'Alicata, la vieille forteresse arabe de Butère, les villes les golfes, les fleuves et les montagnes, tout était noyé, perdu dans le sein des ténèbres.

Le matin, le brick était en vue de Terranova, bourgade insignifiante, mal famée parmi les voisins, qui disent d'elle : mer sans poissons, air sans oiseaux, femmes sans honneur (1). C'est là cependant que s'élevait l'antique colonie grecque de Géla, où naquit Euclide, où mourut Eschyle. Dégoûté des amères douceurs de la gloire, indigné de la stupide ingratitude des hommes, l'illustre vieillard athénien vint demander un tombeau à la cité sicilienne. Sa cendre repose dans ces campagnes brûlantes, sa mémoire les consacre; mais son tombeau et la ville elle-même avec ses monuments, ses habitants, ses dieux, sa langue, tout a disparu, tout, l'œuvre du poète est seul debout dans ce grand désert de la mort.

Le soleil se leva radieux sur les monts secs et

(1) *Mare senza pesce, aria senza uscelli, donne senza onore.*

rougeâtres du Comté, ou plutôt de la Comté de Modica, le point le plus méridional de l'île, et en même temps le plus nu, le plus aride, le plus désolé, en un mot, l'Arabie Pétrée de la Sicile. On ne voyait en passant que des pierres; pas un arbre sur les hauteurs, pas un sur les marines; à peine quelques petits bois de caroubiers végètent-ils çà et là au fond de vallées peu salubres, tout le reste offre, de loin comme de près, les caractères de la stérilité la plus complète. Les villes mêmes sont cachées dans l'intérieur, et à l'exception de quelques tours et de quelques barraques de pêcheurs, rien ne coupe la monotonie de ces tristes plages.

En face, et assez près pour être observées en détail, s'élèvent les côtes blanches de Malte et de Gozzo. Le détroit qui les sépare de la Sicile passe pour dangereux, mais le brick avait un pilote expert, et ne courut pas même l'apparence d'un danger. Seulement sa marche s'était sensiblement ralentie : le vent, qui toute la nuit avait été si merveilleusement favorable, était tombé par degrés, et le brick avait beau lui ouvrir toutes ses voiles, il

ne filait plus ses dix nœuds à l'heure. Il fallut presque toute la journée pour atteindre et doubler le cap Passaro qui s'avance en éperon du côté de l'Afrique, comme le rostre d'une ancienne galère.

Avec quelle impatience la reine ne supportait-elle pas les lenteurs de cette navigation sans fin! Elle suivait d'un œil d'envie les oiseaux de mer qui venaient voltiger autour du navire; que n'avait-elle leurs ailes pour tromper les caprices du vent! Et puis, elle redoutait toujours quelque mauvaise rencontre, qui, en trahissant sa présence, aurait du même coup révélé le secret de son voyage à Catane; mais, sous ce rapport encore, la fortune lui fut propice : sa traversée ne fut point inquiétée; on ne rencontra pas un seul bâtiment anglais, pas même un bâtiment de commerce; et d'ailleurs, le brick était prêt à tout événement. Le point délicat à franchir était Syracuse, une des principales stations des Anglais à cette époque; aussi le commandant eut-il soin, une fois dans la mer Ionienne, de prendre le large, afin d'échapper aux vigies. La nuit vint à son aide et couvrit son passage d'un voile impé-

nétrable. Cependant, on ne passa pas tellement loin des côtes, que la reine ne pût entendre le canon gronder et distinguer des feux d'artifice à travers l'obscurité. Ce jour-là même on devait proclamer en Sicile la nouvelle constitution, et ces réjouissances éclataient en l'honneur du nouveau-né siculo-britannique. Caroline n'ignorait pas cette circonstance, mais en la voyant se produire, se matérialiser devant elle en signes d'allégresse et en fanfares officielles, elle fut rendue brusquement à toute la fureur de ses passions politiques.

— Cet œuf impur, couvé par l'Angleterre, n'éclôra pas, se dit-elle avec une colère concentrée et en se mordant la lèvre sans pitié. Reportée violemment au but de son voyage :

— Je n'arriverai donc jamais ! dit-elle au commandant ?

— Ne vous plaignez pas, madame ; jamais je n'ai marché si vite. Nous avons fait une traversée prodigieuse de rapidité ; un Dieu vous protége ; vous commandez aux éléments.

— J'en accepte l'augure ! Mais arrivons, au nom du ciel, arrivons !

Pour toute réponse, le commandant lui montra une vapeur rougeâtre à l'horizon.

— C'est l'Etna, lui dit-il ; Catane est au pied ; nous y serons au point du jour.

— Enfin ! s'écria-t-elle en tressaillant.

Catane, l'Etna, c'était Castoréo, cet homme qu'elle avait tant haï et dont elle allait réveiller tous les souvenirs, affronter toutes les passions. Plût à Dieu qu'il eût encore des passions ! Elle passa le reste de la nuit dans une agitation violente. A mesure qu'elle approchait du but, son âme altière se roidissait, se révoltait contre la terrible épreuve qu'elle s'était elle-même imposée ; elle se repentait presque d'avoir mis à exécution ce dessein grandiose, mais hasardeux et téméraire.

Cependant le commandant avait tenu parole : le jour pointait à peine quand il jeta l'ancre dans le port de Catane avec une hardiesse incroyable ; jugeant que le plus sûr moyen d'éloigner les soupçons était de les braver, il machait droit sur le péril et se faisait un bouclier de sa propre audace. La chaloupe fut envoyée à terre immédiatement.

— Il avait à son bord, dit-il, une dame étran-

gère, qui, attirée par la grande renommée du frère Agathon, venait tout exprès à Catane pour se confesser à lui. Il lui fallait une litière à l'instant même afin de la conduire à la grotte du saint ermite.

Debout sur le pont du navire tandis qu'on cherchait la litière, Caroline voyait sortir une à une des ombres du crépuscule les coupoles et les tours de Catane, qui se développe sur le rivage comme une cité moresque, et dont les murailles et les maisons blanches contrastent fortement avec les masses de laves noires qui s'avancent en promontoire au sein des flots d'azur.

La litière fut bientôt trouvée, la reine y prit place avec sa camériste, qui voyait tout sans rien voir, entendait tout sans rien entendre. Sa suite ne se composait que d'un guide et de deux hommes de l'équipage qui l'accompagnaient à cheval et bien armés pour veiller à sa sûreté. Le commandant avait dû se refuser cet honneur; son brick réclamait toute sa sollicitude. La reine traversa Catane que les habitants en étaient plongés encore dans les bras du sommeil. La bizarre place de l'Élé-

phant, et la large, l'interminable rue Etnéenne, *Strada Etnea,* qu'il lui fallait remonter dans toute sa longueur, étaient désertes. A peine y rencontra-t-elle de loin en loin quelque villageois matinal qui venait au marché sur son âne ou sa mule, et qui, sans même regarder dans la litière, disait en passant : — Voilà quelqu'un qui va monter la Montagne ! — c'est-à-dire l'Etna ; car en Sicile, et surtout à Catane, il n'y a qu'une montagne devant laquelle toutes les autres sont des monticules (1). La curiosité des passants n'allait pas plus loin, et Caroline sortit de la ville comme elle y était entrée, sans avoir été remarquée ni même vue par personne.

A peine hors de Catane, même avant d'en sortir, on commence à monter et l'on entre dans les laves; mais à l'exception de quelques courants plus récents que les autres et où la culture n'a pu mordre encore, tout le reste est revêtu d'une végétation splendide. Réparant ses propres désastres, la natures a répandu avec profusion son luxe et ses

(1) Les Arabes appelaient déjà l'Etna *Gibel,* ce qui veut dire *Montagne,* et le peuple l'appelle encore aujourd'hui le *Monte-Gibello,* ce qui ne veut dire autre chose que le Mont-Montagne.

trésors sur ces champs dévastés par elle ; ainsi la vie naît de la mort, et la fertilité de la stérilité même. Le volcan est le fléau et la richesse de ces rivages. Le robuste cactus est le premier à percer l'épaisse et dure écorce des laves séculaires, car il faut des siècles pour les vaincre ; la brèche une fois ouverte il l'agrandit par degrés et la féconde ensuite par ses grasses dépouilles.

L'Etna se divise en trois zones ou régions que leur nom caractérise suffisamment : la région cultivée, la région des bois, la région déserte : c'est le paradis et le purgatoire placés avant l'enfer. La première, celle que la reine traversait alors, est un véritable Elysée : la vigne et le blé se la disputent ; l'olivier, le figuier — et quelles figues ! — l'amandier, le pistachier, des arbres fruitiers de toute espèce en font un verger continuel, et le verger le plus varié du monde. Çà et là quelque champ de lave aride et noire, quelque profonde excavation comme la Fosse de la Palombe, *Fossa della Palomba,* semblent protester, par leur sombre présence contre les victoires de la serpe et de la charrue.

La litière s'avançait de toute la vitesse des mules, mais cette vitesse était bien lente au gré de Caroline, d'autant plus que les chemins sont hérissés de scories pointues, qui font l'effet de chausse-trapes sous les pas des animaux; l'Etna qui se dressait devant elle, déployait en vain à ses yeux toutes ses magnificences, toutes ses splendeurs; ce spectacle ne suffisait pas pour tempérer la fièvre de ses impatiences; et pourtant quelle majesté! quelle grandeur sauvage! La fumée vomie par le cratère, et sillonnée de quelques jets de flamme, affectait dans l'espace les formes les plus fantastiques : tantôt c'était un serpent monstrueux tantôt un oiseau plus monstrueux encore; l'instant d'après elle s'épanouissait en éventail, et alors on l'eût prise pour un palmier géant, un palmier de feu; d'autres fois elle montait droit au ciel comme une colonne immense, puis tout à coup, tranchée à sa base par le vent, elle s'écroulait tout d'une pièce pour se briser ensuite en flammèches ardentes. Pendant ce temps, le cône, clairsemé de neige et teint d'un pourpre vif, réfléchissait le double incendie du volcan et du soleil levant; le reste de la

montagne était encore dans l'ombre, mais peu à peu le soleil gagnait du terrain ; à mesure qu'il montait, ses rayons descendaient comme un torrent de lave roulant du haut du cratère ; les cendres de la région déserte étaient d'un rouge mat et sombre, qui avait quelque chose d'infernal ; atteints à leur tour, les bois s'embrasèrent ; puis les vergers, les vignes, les moissons, et enfin les métairies, les villages, les maisons de campagne, qui sont innombrables au pied du volcan ; l'incendie devint universel.

Le soleil était déjà haut dans sa course ascendante, lorsque la reine arriva à Nicolosi, le dernier lieu habité de la région cultivée, qui finit en cet endroit pour faire place à la région des bois. Quittant là, pour la reprendre à son retour, sa litière, qui n'aurait pu aller plus avant sans danger, elle monta une paisible mule des bénédictins de San-Nicolo-d'Aréna, en fit monter une autre à sa camériste, et continua son voyage, accompagnée toujours de ses deux cavaliers d'escorte, et précédée d'un guide qui devait la conduire jusqu'à la grotte du frère Agathon.

Ici, la nature change. A peine hors de Nicolosi, on entre dans une plaine de cendres et de scories pulvérisées où les montures enfoncent jusqu'au jarret. A gauche s'élève la pyramide rougeâtre du mont Rossi, qui, un jour d'éruption, s'élança tout d'une pièce des vastes flancs de l'Etna ; étrange Minerve de ce Jupiter tonnant des montagnes !

Mais le terrain change encore : de mouvant, il devient dur ; à la cendre, aux sables mobiles, succède un champ de laves aiguës, raboteuses, tourmentées ; figurez-vous une mer pétrifiée subitement au milieu d'une tempête, vous aurez l'idée des aspérités et des ondulations de cette fournaise éteinte. On ne franchit pas sans peine cet océan de pierre qui a plusieurs milles de largeur ; mais, parvenu au bord opposé, on se dédommage des fatigues de la traversée, en entrant dans les forêts. Une assez triste masure appelée la maison des Gardes, *Casa dei Campieri,* est bâtie au seuil de cette seconde région, comme une sentinelle avancée.

Caroline marcha longtemps sous ces grands ombrages sans rien voir, — car l'horizon est fermé de

tous côtés par l'épais rideau des chênes, — et sans entendre d'autres bruits que les sourdes détonations du volcan, qui deviennent de plus en plus fréquentes, de plus en plus terribles, à mesure qu'on approche de la gueule enflammée du monstre. Tantôt le sol est sablonneux, tantôt il se durcit et retentit comme du fer sous les fers des chevaux. Quant au sentier, il se resserre quelquefois tellement entre les arbres, qu'on y passe à peine; d'autres fois il serpente sur d'étroites arêtes bordées de précipices des deux côtés. On atteignit sans accident la fameuse Grotte des Chèvres qui jadis servait de chambre à coucher aux pèlerins de l'Etna. Lá grotte de l'ermite ne devait pas être éloignée; le cœur de Caroline battait violemment.

Cependant on montait toujours. Déjà les bois s'éclaircissaient, les arbres de moins en moins compacts et moins touffus se clairsemaient davantage à chaque pas et dégénéraient en arbustes, qui dégénéraient eux-mêmes en buissons chétifs; le genêt épineux et quelques touffes d'arthémisia, annonçaient la transition de la région des bois à la

région déserte, qui est en même temps la région stérile et désolée. Enfin le guide qui marchait en avant s'arrêta.

— Votre seigneurie est arrivée, dit-il à la reine, en lui montrant du doigt, à quelque distance au-dessus d'eux, une grotte assez vaste creusée au pied d'un rocher où pendaient, quelques longues herbes à demi desséchées par la fumée du volcan.

Cette grotte, semblable à toutes celles qui sont percées, — et en fort grand nombre, — dans les flancs de l'Etna, est le produit manifeste de quelque bouleversement inconnu, antérieur sans doute aux époques historiques ; quoique l'entrée en soit étroite, elle est spacieuse à l'intérieur, et si profonde, dit-on, que jamais personne n'en a trouvé le fond. Aussi passait-elle, avant d'avoir été sanctifiée par la présence du frère Agathon, pour être hantée par les mauvais esprits ; pas un berger, pas un chasseur, eussent-ils été surpris par l'orage, n'aurait osé y chercher un refuge : frappés à sa vue d'une terreur superstitieuse, ils préféraient tous affronter la tourmente au danger de tomber entre les griffes des démons emprisonnés dans

ces profondeurs réprouvées. Une source mystérieuse, on voudrait oser dire une naïade éplorée, murmure dans un angle obscur de là caverne, et une espèce de niche, abritée contre l'air extérieur, et jonchée de mousse et de feuilles sèches, y servait de lit à l'austère anachorète. Quel séjour pour un être humain ! L'homme qui l'habitait était-il au-dessus ou au-dessous de l'humanité ?

— Votre seigneurie est favorisée, reprit le guide, voilà le frère Agathon assis devant sa grotte.

Cette vue causa à Caroline un tel saisissement qu'elle eut besoin de recueillir toutes ses forces pour ne pas tomber de sa selle, mais elle appela à son aide toute l'énergie de son âme et triompha de cette terrible crise.

Redevenue enfin maîtresse d'elle-même, elle ordonna à sa suite d'aller l'attendre à quelque distance, et, mettant pied à terre, elle se rendit seule à la redoutable grotte.

XXXII

L'ENTREVUE.

—

Le frère Agathon était dans la force, sinon dans la fleur de l'âge : tout en lui commandait le respect. Sa taille était grande et noblement prise, sa figure avait une gravité sévère et pourtant affable qui imposait et attirait tout à la fois ; son front haut annonçait une haute intelligence ; son œil noir respirait la sérénité de l'âme et le silence des passions inférieures. Quoique son costume ne se com-

posât que d'une robe de grosse bure et d'une sandale de bois, il régnait sur sa personne un ordre, une propreté irréprochable, presque recherchée; ses mains et sa barbe accusaient les soins d'un homme qui respectait en lui, comme dit un apôtre, le temple de l'esprit.

En voyant une femme s'approcher seule de sa grotte, il fit quelques pas à sa rencontre, et, la reconnaissant au premier coup d'œil, il lui dit d'une voix impassible, sans que son visage exprimât la plus légère émotion, pas même de la surprise :

— Vous êtes la reine Caroline.

— Et vous Castoréo, répondit-elle d'une voix dont elle s'efforçait de dissimuler l'altération.

Evidemment l'avantage n'était pas de son côté dans cette première rencontre; elle était émue, son adversaire ne l'était point.

— Je ne porte d'autre nom parmi les hommes, lui dit-il, que celui de frère Agathon. Quant à mon nom antérieur, si j'en eus un autre, que vous importe? Il exista jadis, je le sais, un Castoréo, mais, si j'ai bonne mémoire, ce Castoréo fut condamné

à mort par vos vice-rois. Viendriez-vous ici pour faire exécuter leur sentence?

— Je viens ici pour la casser.

— Vous vous y prenez un peu tard; Dieu lui-même l'a cassée depuis long-temps, il ne l'avait pas ratifiée.

— Les princes, dit fièrement la reine, qui se retrouvait tout entière dès que la lutte, une lutte quelconque, était engagée, les princes sont ici-bas les représentants de Dieu, ses ministres, leurs arrêts sont les siens ; ce qu'ils jugent sur la terre est jugé dans le ciel.

— Vous voyez bien que non : Castoréo, frappé de vos condamnations, est devenu, en dépit d'elles et malgré vous, l'homme de Dieu.

— Vous avouez donc que vous êtes Castoréo?

— Oui, je fus Castoréo; si je le niais, vous pourriez croire que c'est par crainte, et la crainte est morte depuis longtemps dans mon âme, comme l'espérance. Mais que voulez-vous de moi, madame? Ce désert sauvage, ma robe de bure, cette caverne ténébreuse, tout ici ne vous dit-il pas que

vous n'êtes plus au séjour des vivants ? Que venez-vous faire parmi les morts !

— Je viens les ressusciter.

— Savez-vous s'ils y consentent ? savez-vous s'ils ne préfèrent pas le silence et la paix de leur tombeau volontaire aux vains bruits, aux vains orages de l'existence que vous voudriez leur rendre ? Laissez-moi, madame, laissez-moi dans mon cercueil ; je ne veux pas ressusciter. Mais que dis-je ? ces paroles sont dans ma bouche un blasphème ; ce qu'on appelle la mort est la vie ; cette robe de moine, que vous prenez pour un linceul, est un habit de fête : je suis entré avec elle dans un nouveau monde, et n'ai compris le bonheur qu'après l'avoir revêtue.

— Le bonheur ?... Ici ?

— Ici, madame. Mais ce n'est pas le bonheur comme vous l'entendez ; ce bonheur-là, j'essayerais vainement de vous en donner l'idée, vous ne le comprendriez point. Et d'ailleurs, vous n'êtes pas venue, j'imagine, pour entendre ma confession.

— Je viens, au contraire, pour vous faire la mienne.

— Non, madame, non, vous ne vous confessez à personne, pas même à Dieu ; vous avez trop d'orgueil, pas assez, peut-être, pour être humble devant lui et sincère avec vous-même. Je ne sais si je dois ouvrir ou fermer l'oreille à vos paroles, car votre voyage a, j'en suis certain, un but intéressé.

— Castoréo, vous m'avez toujours mal connue. Avant de me juger, écoutez-moi.

— Je vous écoute, répliqua-t-il, après un moment de réflexion, et en montrant à Caroline une pierre carrée qui était à l'entrée de sa grotte.

Il jouait évidemment le rôle du prince, la reine celui du sujet. La faisant asseoir au lieu d'attendre qu'elle lui permît de s'asseoir lui-même, il prenait en tout l'initiative : c'était le monde renversé ; mais il était bien question d'étiquette ! Du reste il n'agissait ainsi ni par vengeance, ni par bravade, mais tout naturellement, sans préméditation, par la seule force des choses et aussi d'une position exceptionnelle. Il avait conservé, durant l'entretien, son avantage du début ; constamment calme, impassible, il avait parlé sans colère, sans amertume, même en rappelant sa condamnation.

On eût dit véritablement une ombre des Champs-Elysées racontant à un visiteur étranger son existence antérieure, ou même celle d'un autre.

Caroline, dont les passions étaient si impétueuses, si indomptables, subissait l'influence de ce grand contraste et l'ascendant de ce grand caractère. Pour la première fois de sa vie elle trouvait en face d'elle quelque chose de plus fort qu'elle, et touchait du doigt, pour ainsi dire, une supériorité morale que sa conscience la forçait de reconnaître, d'accepter. Son orgueil n'avait jamais été mis à une si rude épreuve. Elle s'attendait, de la part de son ennemi, à des récriminations violentes, à des éclats de colère, à des injures, à des outrages ; ses plans de défense, tous ses calculs étaient déjoués ; la froideur de son ennemi la dominait, l'écrasait. Elle s'assit sur la pierre qu'il lui avait désignée; lui s'assit sur une autre, à quelques pas d'elle.

Ils tournaient le dos au cratère et avaient devant eux, sous leurs pieds, le plus beau paysage de l'Europe. Rasant la cime des forêts qui couvrent la région boisée, l'œil descend sur les bases enchan-

tées de la montagne, sur ces vergers, ces champs, ces prés fleuris, ces villages et ces villas que nous avons traversés au lever du soleil. Plus bas dort Catane au milieu de ses campagnes voluptueuses, et la blancheur éclatante de ses édifices tranche sur la sombre verdure des orangers et des caroubiers; plus bas encore la vaste et fertile plaine, que la ville baptise de son nom, déroule les larges ondulations de ses moissons d'or; le Symèthe argenté la traverse et la féconde; le lac de Lentini brille au milieu comme une glace, et les collines parfumées d'Hybla, célèbres pour leur miel, l'enlacent de leurs bras grâcieux; mais, vus de si haut, monts et collines disparaissent; les têtes les plus élevées s'humilient et s'abaissent au pied du roi qui les efface; on ne les voit pas, on les devine seulement à leur ombre, comme les montagnes de la lune; de grandes lignes noires représentent les hautes chaînes dont la Sicile est sillonnée. De là tout paraît plaine: l'île entière a l'air d'une carte déroulée; on la tient presque à la main; d'un regard on l'embrasse dans tous ses détails, avec ses villes, ses rivières, ses golfes, ses promontoires, et de tous les côtés on

a la mer pour horizon. Cette vue perpétuelle de l'océan imprime au paysage un sentiment d'infini qui rend plus imposante encore et plus grandiose cette incomparable scène. Ce panorama est sublime, mais il est muet : les bruits de la terre ne montent pas jusque-là ; si quelque voix trouble de loin en loin le profond silence de ces solitudes, c'est la voix du volcan qui rugit dans ses abîmes sans fond, c'est le sifflement aigu de la fumée ou de la flamme qui tourbillonnent en s'échappant du cratère, et répandent dans l'air une âpre odeur de bitume et de soufre.

La reine et Castoréo demeurèrent quelque temps silencieux en présence de ce grand spectacle, moins préoccupés sans doute du spectacle lui-même que de l'étrange fatalité qui les réunissait dans un lieu pareil. La reine fut la première à rompre le silence :

— Castoréo, dit-elle, vous êtes l'homme que j'ai le plus haï dans ma vie sans vous connaître, car je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et moi, sans doute, je suis la femme que vous haïssez le plus.

— La haine est un sentiment que je ne com-

prends plus, et le mot qui l'exprime a cessé d'avoir un sens pour moi.

— Tant pis ! car qui ne hait point n'aime point, et si vous n'aimez rien, pas même votre patrie, c'en est fait de l'espoir que j'avais fondé sur vous.

— Vous m'avez dit, madame, que vous veniez me faire votre confession, non recevoir la mienne; pourquoi donc me demander compte de mes sentiments ?

— Puisque vous me rappelez à mon rôle de pénitente, je vais m'y renfermer. Oui, Castoréo, je vous haïssais. Chef des novateurs, des jacobins de Catane, vous m'outragiez dans vos clubs et comme reine et comme femme ; la reine aurait pu pardonner peut-être, la femme ne pardonna pas. Je devais être vengée, je le voulais, je le fus... du moins je crus l'être ; votre condamnation satisfit ma haine et la justice, car enfin vous étiez un perturbateur, un factieux, vous aviez mérité l'arrêt qui vous frappa, et si alors j'eus un regret, c'est que votre prétendu suicide frustrât l'échafaud d'un grand coupable et la Sicile d'un grand exemple. Vous le voyez, je ne marchande pas avec vous, et ne me

fais pas meilleure que je ne le suis. Bien loin de jouer la comédie ridicule des justifications après coup, je n'atténue rien et vais de moi-même au-devant de vos légitimes ressentiments.

— Mes ressentiments ?... Ne vous ai-je pas dit, madame, que ces mots-là n'avaient plus pour moi de sens ? C'est à peine si j'ai conservé un souvenir vague et confus des choses que vous me rappelez, j'ignore dans quel but.

— Dans le seul but de vous les rappeler, afin que, plus tard, vous ne puissiez m'accuser de vous avoir pris par surprise.

— Me prendre par surprise ! moi ? Pourquoi faire ? Je ne comprends pas encore ce que vous voulez de moi.

— Vous le comprendrez tout à l'heure : laissez-moi poursuivre. A la haine succéda l'oubli, vous étiez mort, et avec vous le venin où vous empoisonniez vos traits séditieux. D'ailleurs, les insultes, les calomnies que vous aviez été le premier à susciter contre moi, furent suivies de tant d'autres calomnies, de tant d'autres insultes, votre insolent exemple fut si bien imité, que je n'avais pas trop

de toute mon énergie, de toutes mes forces pour faire tête au présent, sans me préoccuper encore du passé. Votre nom même, ce nom qui avait excité en moi tant et de si justes colères, sortit de ma mémoire tout à fait. La haine et la vengeance s'endorment sur les tombeaux. Bien des années, bien des orages avaient passé ; je ne songeais plus à vous ; tout à coup, j'apprends que votre mort est une fable, que le père Agathon et Castoréo sont un seul et même homme. A l'instant, je pars, j'arrive, et je viens vous proposer d'oublier, avec le passé, nos vieilles inimitiés, nos vieilles querelles, et de nous allier dans un but commun.

— Et ce but ?

— Est la délivrance de la Sicile, qui gémit depuis trop longtemps sous le joug britannique.

— Vous, madame, délivrer la Sicile !... Sans doute, comme vous avez naguère délivré Naples avec Ruffo. N'ayant pas, cette fois, un cardinal à compromettre, vous vous rabattez sur un ermite.

— Dites un Pierre l'Ermite ; car c'est une croisade qu'il s'agit de prêcher en Sicile, la plus

sainte de toutes les croisades, celle de l'indépendance, de la liberté.

— Est-ce bien vous, madame, vous, Caroline d'Autriche, qui osez devant moi prononcer de pareils mots?

— Eh! pourquoi non?

— Pourquoi ?... Parce que vous n'en avez pas le droit.

— Et qui prétendrait me le dénier, ce droit qui m'appartient, et dont j'use?

— Qui? ...La Sicile, Naples, l'Europe entière, et moi, s'il le fallait, oui, moi! La terreur de votre nom imposerait silence au monde entier, qu'à défaut d'autre accusateur, Castoréo s'élèverait contre vous.

— Songez-vous bien à qui vous parlez?

— Et vous donc, madame, songez-vous bien qui je suis, qui vous êtes? Quoi! vous invoquez la liberté, vous, toute baignée du sang des martyrs qui sont morts pour elle et par vous! Faut-il rappeler vos victimes? On compterait plutôt celles du volcan qui mugit sous nos pieds, et dont les fureurs sont douces auprès des vôtres : l'Etna, du moins, en détruisant, obéit en aveugle aux aveugles forces

de la nature ; il n'a pas conscience de ses ravages ; mais vous, quand vous frappez, vous frappez sciemment, avec réflexion, avec joie ; et les fruits du crime, c'est vous, vous seule qui les recueillez. Récapitulons votre règne, votre vie. Je ne parle point des scandales, dés corruptions de toute sorte dont vous avez donné l'exemple : je veux bien taire aussi l'impure Emma, cette courtisane immonde dont un vieux lord avait fait sa femme, Nelson sa concubine, et vous votre amie. Je tais l'aventurier insolent et médiocre, ce déplorable Acton que votre caprice infligea si longtemps au royaume ; j'en tais beaucoup d'autres. Vous rappellerai-je vos confiscations, vos rapines, vos prodigalités effrénées, vos tribunaux serviles, l'armée d'espions qui vous escortait, qui vous escorte sans doute encore? Je vous fais grâce encore de cela. Mais les échafauds, les massacres?... Passez avec moi, si vous l'osez, cette revue sanglante. La foule est pressée; par qui commencer? Evoquons d'abord, si vous voulez, le jeune, l'intrépide Emmanuel de Déo, un adolescent, presque un enfant, qui périt, pourquoi ? Pour avoir trop aimé la liberté. Et Blasi, et Piraïno, mes

deux compagnons de captivité, eux que je devais suivre à l'échafaud, vos jugeurs mêmes n'ont pu trouver en eux d'autre crime que l'amour de la liberté. Ceci n'était que le prélude, la grande action va s'ouvrir. Dites-moi, reine Caroline, est-ce que cette longue procession de corps sans tête ne défile jamais devant vous, la nuit, pendant vos insomnies?... Mais non; vous m'avez répondu d'avance : quand ils sont morts, vous n'y pensez plus. Mais Dieu y pense et vous y fera penser un jour. Génie, beauté, vertu, savoir, ni le sexe ni l'âge, vous n'avez rien épargné pour assouvir vos impitoyables vengeances. Le vénérable Caracciolo, l'héroïque Mantoné, deux généraux irréprochables, éprouvés, n'échappent aux dangers de la guerre que pour tomber sous les coups de vos bourreaux. Les sciences, les lettres, la politique, la poésie, l'histoire, expirent dans Doménico Cirillo, Mario Pagano, Baffa, Conforti, Ciaia, Vincenzo Russo, Scoti, Logotetta..., comment les nommer tous ? Nobles, prélats, évêques, et la bourgeoisie et le peuple, tous les rangs, tous les ordres sont décimés et payent leur tribut à vos sicaires. Les femmes elles-mêmes,

les femmes, une duchesse Popoli, une adorable Sanfélicé, une Éléonore Pimentel, aimée, chantée par Métastase, et poète elle-même, bien d'autres encore, et des plus belles, sont égorgées après mille outrages. Et vous osez maintenant parodier devant moi tous ces illustres martyrs en balbutiant le nom de cette liberté sainte que vous avez noyée dans leur sang ! C'est aussi trop d'oubli, trop d'audace.

Pendant que Castoréo parlait, la reine s'était levée comme une lionne ; ses yeux dardaient des flammes, son sein palpitait avec une violence convulsive ; son sourcil froncé, sa narine enflée, sa lèvre frémissante, tous ses traits, tout son être étaient bouleversés par la fureur. Elle s'élançait vers le moine audacieux comme pour l'anéantir, mais il ne se laissa ni intimider ni même interrompre, il garda jusqu'au bout tout son sang-froid; ses paroles les plus dures, les plus sévères, ses récriminations les plus foudroyantes, il les prononçait de cette voix calme, impassible, qui ne s'altérait jamais chez lui et qui ne faisait que rendre ici plus écrasantes, par le contraste, ses formidables accusations.

— Téméraire, s'écria la reine en lui secouant le bras fortement, tu oublies que d'un mot je puis faire tomber ta tête !

— Faites-la tomber comme tant d'autres ; une de plus dans le nombre ne comptera pas.

Ce flegme intrépide terrassa Caroline, elle se laissa retomber sans répliquer un seul mot sur la rude pierre qui lui servait de siége ; appuyant sa joue sur sa main et regardant l'anachorète avec une fixité dévorante :

— Castoréo, lui dit-elle après une pause, l'orateur des clubs survit en vous dans le moine; je le reconnais à vos outrages.

— Je ne vous outrage point, je vous rappelle votre vie comme vous m'avez rappelé la mienne. Est-ce ma faute, à moi, s'il y a du sang dans votre passé ?

— Du sang !... Vous parlez toujours du sang qui a coulé ; est-ce moi qui ai commencé la lutte? et puisqu'on nous attaquait, n'avions-nous pas le droit de nous défendre? devions-nous souffrir qu'une minorité factieuse nous fît la loi et boule-

versât l'Etat, sous prétexte de le réformer? On sait aujourd'hui, mais trop tard, à quoi s'en tenir sur ces prétendus réformateurs qui débutent par les grands sentiments, les phrases magiques, et qui concluent par la guillotine. Je suis comptable à Dieu, comme reine, du pouvoir qu'il m'a confié. Chaque rang a ses devoirs comme ses droits, et je me manquerais à moi-même si je laissais avilir sur mon front la couronne que je porte. Le sort de Louis XVI est un grand enseignement pour tous les princes ; si ce malheureux et trop faible monarque avait su résister à temps il n'aurait pas péri lui-même ni entraîné ma sœur sur l'échafaud. En face de pareils exemples il n'est plus permis de se bercer d'utopies, ni de s'endormir dans les déceptions d'une longanimité bénévole et par trop naïve.

— Le grand mot vous est échappé ; c'est votre sœur Marie-Antoinette que vous avez voulu venger en opposant Terreur à Terreur, et en élevant échafaud contre échafaud.

— Oui, j'ai voulu venger ma sœur, et je n'ai pas voulu périr comme elle a péri. J'ai fait respecter

en moi la majesté du trône dégradée en elle par ses sujets révoltés ; j'ai conservé à la royauté sa puissance, son prestige, et maintenu les peuples dans les limites de la fidélité. L'avenir me rendra justice et vengera ma mémoire des calomnies de mes contemporains.

— O princes de la terre ! vous convoitez, vous usurpez tous les priviléges, tous les biens : en savourant les joies sauvages et les profits du crime, il vous faut encore les palmes de l'innocence et les prestiges de la persécution ! L'impunité ne vous suffit pas, vous voulez l'apothéose ; et si l'on donne à vos actes leur nom véritable, si seulement on les rappelle, vous prétendez qu'on vous outrage, qu'on vous calomnie. Ayez du moins le courage de vos actions.

— Et qui vous dit que je ne l'aie pas ?

— Prouvez-le donc en m'écoutant sans colère et en modérant l'orgueil de vos apologies, l'enivrement de vos passions. Détachez-vous, isolez-vous une fois en votre vie des préjugés du pouvoir ; sachez vous élever au dessus de vous-même, au-dessus du trône ; supposez que nous nous

rencontrons dans une autre existence, et que c'est l'ombre de Castoréo qui parle à l'ombre de Caroline.

— Ainsi vous vous arrogez le droit de me faire comparaître à votre barre ?

— Ce n'est pas moi, madame, qui vous y ai appelée ; vous y êtes venue volontairement.

— Il a raison, dit la reine en se parlant à elle-même et en redevenant calme subitement par une de ces transitions brusques qui étaient dans son caractère ; c'est moi-même qui ai soulevé contre moi cette tempête ; je devais m'attendre à ce qui m'arrive. Seulement, ajouta-t-elle en s'adressant directement à Castoréo, vous auriez pu être plus généreux.

— Il ne m'appartient pas de l'être. La générosité est une absolution ; je ne puis pas vous absoudre. Ne croyez point, pour cela, que je sois un fanatique aveugle qui s'attaque aux effets brutalement, sans rechercher les causes. Non, madame, non : la justice condamne et flétrit les actes, l'équité tient compte des motifs. Les points de vue changent avec les positions ; les préjugés égarent

autant que les passions et les intérêts ; voilà pourquoi vous vous croyez moins coupable devant Dieu, que vous ne l'êtes devant les hommes. J'aime à penser qu'en montant sur le trône vous étiez animée d'intentions louables. Sœur de l'empereur Joseph II et du grand-duc Léopold, vous teniez à honneur, j'en suis sûr, de marcher sur leurs traces, et de jouer, comme eux, aux réformes sans conséquence. Le cœur des peuples est si facile à s'éprendre, qu'il battit d'espérance à votre avénement, comme il battit plus tard d'épouvante au seul bruit de votre nom.

— Qui êtes-vous donc, après tout ? demanda Caroline avec une fierté hautaine et concentrée ; qui êtes-vous pour me juger de si haut et pour me parler avec tant d'autorité ?

— Qui je suis ? Est-ce ma vie que vous voulez connaître ? Je n'ai pour la taire aucun motif. Apprenez-la, madame, si vous en êtes curieuse; vous jugerez vous-même, après l'avoir entendue, si je puis, si je dois accepter la monstrueuse alliance que vous venez me proposer et dont je veux ignorer les conditions.

— Je vous écoute, répondit la reine avec un vif mouvement de curiosité.

Castoréo resta quelques instants plongé dans un profond silence et absorbé en lui-même, comme pour recueillir ses souvenirs ; après quoi, il reprit la parole en ces termes, sans préambule et sans préparation.

XXXIII

CASTORÉO.

—

— « Grâce aux lois iniques qui régissaient la Sicile, et qui la régissent encore, je suis né vassal, c'est-à-dire à peu près esclave d'un haut et puissant baron dont les vastes domaines s'étendent sous nos pieds, et qui est seigneur de l'Etna. La petite ville de Paternò, que d'ici nous voyons presque, est mon lieu de naissance. Mon père vivait d'une petite place dans l'administration seigneu-

riale ; comme il était intègre, il n'y fit pas fortune. Le chanoine Cutoré, mon oncle, un homme de bien, sans faste et sans ambition, se chargea de moi et m'enseigna tout ce qu'il savait : un peu de latin et l'histoire de la Sicile, dont il avait fait une étude particulière. Il a même composé un gros livre pour prouver que Paternò occupe le site de l'ancienne Trinacrie, le dernier boulevard des Sicaniens, qui s'incendièrent, eux et leur ville, comme les habitants de Sagonte, pour échapper au joug syracusain. Mon oncle, élevé dans l'admiration classique de cet héroïque suicide, m'apprit à lire dans le chapitre de Diodore où il est raconté, sans se douter, l'excellent homme, des passions qu'il éveillait en moi. A dix ans j'étais un véritable Sicanien ; j'aurais mis le feu sans sourciller aux quatre coins de Paternò, et je tuai presque un jour dans une batterie d'école un de mes camarades, uniquement parce qu'il était de Syracuse ; je vengeais sur lui mes compatriotes. Je ne tenais nul compte des siècles et me croyais naïvement aux beaux jours de ces anciennes républiques dans l'étude desquelles j'étais exclusivement nourri.

« Tombé de ces hauteurs sublimes sur le sol ingrat de la réalité, je sentis ma chute; elle était rude, et je commençai dès lors à avoir conscience des temps, des choses, et de moi-même. Plus le rêve avait été beau, plus aussi le réveil fut douloureux. Ma condition de vassal m'humilia, m'indigna ; cette servitude originelle, mais non volontaire, exalta de bonne heure en moi le sentiment de la liberté; mon oncle, le plus pacifique, le plus timoré des hommes, s'effraya des symptômes d'une passion dont il s'accusait d'avoir développé, sinon semé le germe en moi. Son admiration pour les anciens était purement littéraire; il n'avait jamais entendu que je prisse la chose au sérieux, et, détruisant désormais son propre ouvrage, il ne me prêchait plus l'admiration des Sicaniens, mais les douceurs du canonicat; car, dans sa pensée, il me destinait à l'Eglise, et gémissait en secret de trouver en moi les dispositions d'un tribun plutôt que celles d'un chanoine.

« L'idée lui vint de me faire voyager, dans l'espoir, sans doute, que le spectacle des pays étrangers me ramènerait à la vie positive et résignée.

Je partis donc pour Rome et visitai de là toutes les capitales de la Péninsule ; mais, en changeant de ville, je ne faisais que changer de servitude. L'Italie d'alors offrait en raccourci toutes les sortes de tyrannies : tyrannie féodale en Sicile, royale à Turin, théocratique à Rome, étrangère à Milan, patricienne à Venise, et même à Gênes, malgré les simulacres de sa démocratie bâtarde ; quant à Florence, où votre frère le grand-duc Léopold jouait le rôle de philosophe, la chaîne n'y était pas trop courte, et l'on y dormait d'un sommeil assez doux. Ce premier voyage produisit sur moi un effet opposé à celui qu'en avait espéré mon oncle. Quand les Spartiates voulaient dégoûter leurs enfants de l'intempérance, ils enivraient devant eux les Ilotes ; c'est ainsi que m'apparut l'Italie ; je vis en elle une esclave ivre de corruption, d'ignorance, et l'excès de la servitude ne fit que fortifier dans mon cœur l'horreur du despotisme, l'amour de la liberté. Esclave parmi les esclaves, qu'avais-je à faire encore dans ce grand sépulcre d'hommes gardé par des bourreaux ? Mes vœux les plus chers, mes rêves les plus ardents m'entraînaient au delà

des Alpes, dans cette France, où commençait, dès lors, à poindre l'aurore d'une ère nouvelle.

« J'arrivai à Paris le jour même où tomba la Bastille, et j'assistai, bien plus, j'eus le bonheur de participer moi-même à ce grand événement. Cette première campagne fut pour moi une véritable initiation : j'entrai dans un ordre nouveau, dans une vie nouvelle, et je reçus même au début le baptême du sang, de mon propre sang : une balle ennemie m'avait percé le bras, le 14 juillet 1789. Pouvais-je payer moins cher la gloire d'avoir fait mes premières armes et chaussé l'éperon révolutionnaire dans une journée si mémorable ? Quel spectacle pour moi qui revenais du pays des morts ! Quel réveil après un sommeil si léthargique, si long ! Je m'étais cherché pendant bien des années, je me trouvais enfin. Semblable à l'oiseau captif qu'on rend à l'air libre, je respirais à l'aise pour la première fois. Étranger dans ma patrie, j'en rencontrais une autre, la véritable, sous le ciel étranger. Mes vœux, mes rêves, tout en moi était satisfait.

« A partir de ce jour, et encouragé par un si

heureux début, je ne perdis pas une scène du drame saisissant et terrible de la révolution française ; je remplis même un rôle dans plusieurs. J'étais à cette auguste séance de l'Assemblée nationale où fut proclamée l'égalité, et je fis alors sur moi-même un amer retour : je n'étais qu'un vassal ! Flétri avant même de naître par cette tache indélébile, je n'étais plus esclave au milieu des esclaves : j'étais esclave au milieu des hommes libres ; mais du moins j'étais libre par la pensée ; je l'étais aussi par mes actes, et je m'efforçais de racheter par l'honneur de ma vie l'ignominie de ma naissance.

« D'abord ébloui par la nouveauté du spectacle, étourdi par la rapidité et le choc des événements, j'avais fini cependant par me reconnaître et par m'orienter : de spectateur, je m'élevai au rang de juge ; à l'effervescence de l'admiration, au trouble de la première surprise succéda peu à peu le recueillement de la réflexion ; je commençai dès lors à raisonner ce que, auparavant, j'avais accepté sans contrôle. L'esprit mûrit vite au soleil ardent des révolutions : formé par des leçons si sé-

vères et des enseignements si formidables, j'acquis en peu de temps, avec l'expérience des hommes, la clairvoyance des causes et des résultats. Ce qui me frappa tout d'abord, c'est la puissance, la fatalité des circonstances ; les personnalités les plus fortes plient devant elles et les subissent en croyant les gouverner ; pour un qu'elles portent sur le pavoi ou sur l'échafaud, qui est souvent un piédestal, combien n'en laissent-elles pas, et des meilleurs, dans les limbes d'une éternelle obscurité ! La valeur individuelle n'y fait rien, ou du moins y fait peu ; la fortune est souveraine. Sans la Révolution, que seraient Mirabeau, Danton, Robespierre ? Les deux premiers, débauchés par nature, n'auraient jamais conquis d'autre célébrité que celle du scandale, si même ils l'avaient conquise. Robespierre plaiderait à cette heure au parlement d'Arras. Et madame Roland, et Charlotte Corday, et tant d'autres figures touchantes ou terribles que j'ai vues passer devant moi, qui les connaîtrait sans la tempête qui a jeté leurs noms sur les plages de l'avenir ? Calculez tout, prévoyez tout, et laissez faire à la destinée, je veux dire à la

Providence, car c'est elle, non le hasard, qui préside à la vie collective des nations. L'individu n'est dans sa main qu'un instrument passif qui fonctionne, sans avoir, le plus souvent, conscience de sa mission, et les existences les plus obscures, les plus végétatives, ont, comme les plus brillantes, les plus intellectuelles, leur place et leur tâche dans ses plans mystérieux. Sans ce dogme suprême et divin, rien ne s'explique, rien ne se conçoit; l'humanité n'est plus qu'un grand polype aveugle qui naît et qui meurt sans avoir vécu.

« Cependant la marée révolutionnaire montait, montait toujours; entravée par mille résistances, mille obstacles, on pouvait craindre à chaque instant qu'elle ne finît par rompre toutes les digues, et par inonder le monde au lieu de le féconder. Chaque jour amenait une nouvelle crise; l'heure des catastrophes approchait. Mais quel élan! quel enthousiasme! quel délire sublime! Il faut en avoir été témoin pour s'en faire une idée; et quand on a vu ce grand, ce magnifique spectacle, on ne peut plus l'oublier. Heureux les yeux qui l'ont contemplé!

« Je vivrais des siècles que ce souvenir ne sortirait pas de ma mémoire et me serait aussi présent le dernier jour que le premier. Enivré de courage, d'héroïsme, le peuple en masse volait aux frontières comme à une fête ; on eût dit, à voir son mépris de la vie, qu'il avait soif de la mort encore plus que de l'indépendance. Comment un tel peuple n'aurait-il pas conquis le monde ? Moi-même, électrisé par ses transports et par son exemple, je fis la campagne de l'Argonne en qualité de volontaire, comme j'avais fait celle de la Bastille ; je combattais à Valmy dans les rangs des simples soldats ; la victoire, chose rare ici-bas ! se rangea dans cette illustre journée du côté de la justice et sanctionna, chose plus rare encore ! le droit du peuple contre les rois coalisés.

« Le sang ne rougissait pas seulement les champs de bataille, il ruisselait déjà dans Paris. La Constituante avait semé des germes que la Convention voulut faire trop tôt fructifier ; elle abolit le temps, cet élément nécessaire de tout progrès, et, s'obstinant à accomplir en une année l'œuvre d'un siècle, elle manqua le but pour l'avoir brusqué. Là

fut sa faute, et cette première faute enfanta toutes les autres, sans parler des crimes qui ensanglantèrent et perdirent la plus sainte des causes. Logique inflexible, redoutable ! tel mot prononcé avant l'heure se traduit fatalement par l'échafaud. Mais le sang versé retombe sur la tête des rois de l'Europe : c'est leur défi téméraire, leurs provocations insensées qui ont allumé en France toutes ces fureurs. La folle bravade de Brunswick et son manifeste insolent ont fait tomber la tête de Louis XVI, dont il prétendait sauver la couronne. Le vote de la Convention n'est que l'effet ; la cause est à Pilnitz et à Coblentz. L'Europe, en prenant l'offensive, irrita, exalta chez les Français l'instinct de conservation, et légitima de leur part toute espèce de représailles.

— Toute espèce de représailles !... s'écria la reine incapable de se contenir plus long temps. Vous justifiez donc le supplice de ma sœur Marie-Antoinette ?

— Je n'absous ni ne condamne, je m'abstiens et je doute. Qu'irritée, indignée des menaçantes injonctions de l'Europe, la Convention lui ait jeté

pour gant une tête de roi, c'est là une de ces nécessités terribles qu'expliquent la rigueur des temps et la raison d'Etat, cette loi suprême des sociétés humaines. Et d'ailleurs chargé des crimes de sa race, victime expiatoire destinée providentiellement à racheter par son sang les impuretés de Louis XV, les iniquités de Louis XIV, et les dragonnades, et la Saint-Barthélemi, tous les excès, en un mot, les abus, les rapines, les meurtres, les massacres de tous ses prédécesseurs, Louis XVI accomplissait sur son Calvaire, à la face du monde le mystère incompréhensible, ou du moins encore incompris, de la responsabilité héréditaire. Mais la mort de la reine, je ne la compris point, je ne la comprends pas encore. Elle était, il est vrai, nièce de l'empereur qui signa le manifeste de Brunswick et sœur de celui qui avait ouvert les conférences de Pilnitz : complice ou du moins solidaire, à plus d'un égard, des agressions de sa royale parenté, elle combattit elle-même par toutes les armes et en son nom propre la Révolution, dont les ennemis les plus acharnés étaient ses amis les plus chers ; voilà bien des titres à la haine

du peuple, à sa vengeance ; aussi la vengeance et la haine ont-elles plaidé contre elle, je le crains, plus que la raison d'Etat satisfaite par une première expiation. Une seconde était inutile. En voyant monter sur l'échafaud...

— Eh quoi ! interrompit Caroline avec un élan de sensibilité qui ne lui était pas ordinaire, vous avez vu mourir ma sœur de prédilection, ma chère Marie-Antoinette !

— Oui, madame, et ce souvenir est un des plus douloureux de ma vie. En la voyant périr si jeune encore, et si belle, malgré ses souffrances, j'oubliai la reine et ses fautes pour ne voir que la femme et ses adversités. Elle était vêtue de blanc ; son visage était calme, ses yeux sans colère ; tous ses traits, toute sa personne respiraient la résignation. Cette douce et noble figure fut longtemps présente à mes yeux, et encore aujourd'hui, quand mon esprit se reporte au passé, elle se dresse devant moi telle qu'elle m'apparut à son heure suprême, et me regarde tristement. J'aimerais mieux qu'elle n'eût pas péri.

— Ah ! pourtant vous en convenez !

— Le soleil est assez brillant pour supporter quelques taches, et l'on peut, sans craindre de rabaisser la Révolution, avouer les fautes, même les crimes commis en son nom. Et d'ailleurs, les premiers coupables, qui sont-ils ? On laisse partout croupir le peuple dans l'ignorance, dans le vice, et quand ses passions se déchaînent, on s'étonne de ses excès. Étonnez-vous plutôt qu'il ne s'en commette pas davantage. Les violences de la Terreur sont à la fois une leçon et un problème. Profitez de la leçon ; quant au problème, l'avenir le résoudra.

— Mais rendra-t-il la vie aux victimes ? dit la reine avec amertume ; et ma sœur en a-t-elle été moins égorgée ?

— Vous parlez de victimes !... Mais les vôtres, madame, qui leur rendra la vie, et n'avez-vous pas assez vengé votre sœur ? Ah ! s'il fallait du sang pour apaiser ses mânes, ils ne sont que trop satisfaits.

— Vous-même, vous, si vous aviez eu un frère massacré, ne l'auriez-vous pas vengé ?

— J'ignore ce que j'aurais fait à votre place, et d'ailleurs, madame, dans les crises politiques, il faut voir et juger l'ensemble, non le détail. Tous les partis, même les plus modérés, ont des excès à se reprocher : les passions des hommes ne débordent jamais impunément ; jugez de celles d'autrui par les vôtres. Sans parler même de vos attentats publics, avérés, on vous accuse d'avoir fait ou laissé commettre dans l'ombre un des plus grands forfaits de ce siècle si fertile en forfaits.

— Moi ?

— Vous. Quand les plénipotentiaires de la république française furent massacrés à Radstadt par les hussards impériaux de Szekler, vous étiez à Vienne, le colonel du régiment assassin était Barbaczy, un de vos familiers ; le meurtre est resté impuni, les meurtriers n'ont pas même été recherchés. M'oseriez-vous déclarer ici à la face de Dieu que cet exécrable assassinat n'a pas été suggéré, protégé, ordonné par vous ?

Caroline garda le silence, mais sans baisser la tête, ni même les yeux ; elle continua à regarder

fixement son accusateur sans que son visage trahît aucune émotion.

— Ces gens dont vous parlez, dit-elle enfin après une pause, n'étaient après tout que des régicides.

— Vous le voyez, madame, reprit Castoréo de sa voix impassible, tous les sceptres sont tachés de sang, et le vôtre plus que tous les autres ; il y a dans tous les camps des septembriseurs. Mais, je vous le répète, dans ces grandes catastrophes qui déplacent et mettent en ébullition toutes les couches, tous les éléments de la société, il faut s'élever au-dessus des faits personnels, et sacrifier le particulier au général. Ce sont les résultats qu'il importe de considérer avant tout. En abhorrant les crimes pour eux-mêmes, je les déplore comme des épouvantails qui rejettent les peuples en arrière et compromettent toutes les réformes, tous les progrès. C'est la Terreur qui a précipité la France dans les bras du despotisme militaire de Napoléon. Je tremble que le sanglant fantôme de cette ère d'exception n'ajourne indéfiniment le triomphe de la liberté et le règne de la justice. — « Ah ! disais-

« je à mon ami Thomas Payne, lors du massacre « abominable des prisons : ils sauvent la France « pour un jour, ils la perdent peut-être pour un « siècle ! »

« Après la victoire de Valmy, j'étais revenu à Paris, où la révolution, comme le vieux Saturne, commençait à dévorer ses enfants, ainsi que je l'avais entendu dire à Vergniaud, qui fut un des premiers dévorés ; lui et ses amis les Girondins suivirent de près sur l'échafaud Louis XVI, qu'ils voulaient et n'osèrent sauver ; ils avaient manqué de résolution dans un temps où il fallait de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, comme disait Danton, que l'audace pourtant ne sauva pas, car son tour vint, et avec lui périt le jeune et bouillant orateur du Palais-Royal, Camille Desmoulins. Moi-même, alors, je fus compromis : je m'étais lié avec le vertueux Thomas Payne qui, bien qu'étranger et Anglais, avait obtenu l'honneur de siéger dans la Convention, dont il fut exclu quelque temps, au plus fort de la Terreur ; sa tête cependant fut respectée ; mais je jouai la mienne pour l'avoir défendu avec trop de chaleur.

Emprisonnés tous les deux, nous fûmes délivrés par le 9 thermidor, qui brisa la dictature de Robespierre. Ici la réaction commence, et la Terreur porte ses premiers fruits. Lasse d'exécutions, effrayée par les massacres, l'opinion publique descend par degrés de l'apogée de la confiance, de l'enthousiasme, dans les abîmes du découragement et de l'indifférence. Mais enfin le vieil édifice de la vieille société était renversé ; il l'est à jamais. Quelles que soient les vicissitudes réservées à la France, le passé est mort pour elle ; pas une force humaine n'est capable de le faire revivre. L'esprit nouveau a pénétré les générations nouvelles, qui le lègueront aux générations suivantes. Le sang s'effacera peu à peu, les souvenirs tragiques iront s'affaiblissant tous les jours, le mal s'oubliera, le bien restera seul, et, désormais impérissable, le règne de l'égalité s'affermira sur des fondements de plus en plus solides.

« Quant à moi, mon éducation était faite, non pas précisément dans le sens qu'eût désiré et qu'avait espéré mon oncle le chanoine ; je revins en Sicile moins disposé que jamais aux saintes quié-

tudes du canonicat. Ma première vocation n'avait fait que se développer et se fortifier en moi. Je me devais à ma patrie comme un fils se doit à sa mère ; et il s'y doit d'autant plus qu'elle est plus malheureuse et plus infirme. Hélas! pouvait-on l'être plus que ma bien-aimée Sicile ? Mes entrailles s'émurent de compassion en la retrouvant si opprimée, si misérable. Les jours de Verrès étaient revenus pour elle, vos vice-rois ne valaient pas mieux que les proconsuls, et les victimes n'avaient pas de Cicéron à votre cour pour les défendre. J'essayai d'abord quelques réclamations, quelques plaintes ; votre agent Lopez, alors président du royaume, voulut me fermer la bouche ; je persévérai, il m'emprisonna. Rendu à la liberté après quelques mois, je repris la lutte au point où je l'avais laissée ; elle s'envenima. Lopez avait institué une junte d'Etat, digne pendant de celle qui, dans le même temps, ensanglantait Naples, et où vos Guidobaldi, vos Vanni effaçaient les Hébert et les Fouquier-Tinville ; un mot, un geste, un regard, le silence même, tout était séditieux. Les cachots s'emplissaient, le sang avait coulé, la Sicile aussi

avait sa loi des suspects et sa Terreur. Les voies légales du progrès étaient toutes fermées ; il n'y avait plus d'espoir que dans les moyens extrêmes ; j'embrassai résolument le parti de la rébellion, et mis au service d'une cause juste l'expérience et la popularité précoces que mon séjour en France m'avait données.

« Catane était le centre de nos assemblées secrètes et de nos opérations. Mais plusieurs villes, Caltagirone, Minéo, Piazza, d'autres encore, étaient enrôlées sous mes bannières, et n'attendaient que le signal pour éclater. Messine et Trapani devaient soutenir le mouvement, Palerme le couronner. Je parcourus en personne toute l'île, nouant, étendant sur tous les points et fortifiant les fils de la conspiration, recrutant partout des soldats à la liberté. Notre but était l'indépendance de la Sicile et la destruction radicale de la féodalité ; une constitution libre aurait ensuite opéré la grande œuvre de la régénération du peuple ; république modèle, la Sicile aurait éclipsé les beaux jours de Syracuse et d'Agrigente. Quel rêve! Quelle ivresse! Quels frémissements d'espérance! Quel avenir en-

chanté brillait à mes yeux ! et comme mon cœur palpitait à la seule pensée d'être le libérateur de ma patrie ! Un instant suffit pour renverser ce château de cartes élevé dans l'ombre avec tant de patience, tant de fatigues, et que j'avais cru fonder sur des bases solides. J'avais pris un banc de sable pour un rocher de granit. Un des conjurés, homme faible et timoré, révéla toute la conjuration à son confesseur ; une heure après la police savait tout, et la junte d'Etat, la junte de sang, entrait en séance. Je fus le premier arrêté ; cette préférence m'était due, et je m'en tins pour honoré. Mon procès fut bientôt fait, le résultat n'en pouvait être douteux. Je n'avais plus qu'une nuit à vivre ; mon supplice était pour le lendemain matin. J'avais tant vu mourir à Paris et, depuis, en Sicile, que la mort n'avait plus pour moi d'épouvante, je l'attendais avec tranquillité et j'avais pris congé de toutes mes espérances, de tous mes projets, de tous mes rêves. Pourtant il était dur de mourir avant trente ans ! Tout à coup la porte de mon cachot s'ouvrit; je crus que c'était l'exécuteur : ce n'était encore que le prêtre ; mais ce prê-

tre était mon oncle le chanoine Cutoré. — « Chan-
« geons d'habits, me dit-il, et fuis à l'instant; tout
« est prêt pour ton évasion. » J'obéis machinalement, et je sortis de la prison sans aucune difficulté, soit qu'on me prît pour mon oncle, soit que les geôliers eussent été gagnés à prix d'argent. Un ami m'attendait à la porte et me conduisit au port, où une barque était prête à partir. Nous naviguâmes toute la nuit, toute la journée du lendemain, et à l'heure où je devais monter sur l'échafaud, j'entrai dans le port de Malte : j'étais sauvé. J'appris depuis que, pour couvrir leur responsabilité, les geôliers avaient fait courir le bruit que je m'étais suicidé dans ma prison, et que ce bruit s'était accrédité en Sicile au point que personne n'y doutait de ma mort. Quant à mon libérateur, cette fable même le sauva; on n'aurait pu, sans la démentir, le punir de son dévouement. On le rendit donc à la liberté, sous la condition expresse, et en lui faisant jurer sur le crucifix qu'il garderait inviolablement le secret de mon évasion. Il a tenu son serment jusqu'au lit de mort, avec la constance d'un Spartiate et la résignation d'un chrétien.

« Ma première idée avait été de repasser en France et de m'y établir pour toujours ; la révolution napolitaine changea mes projets, je revins à Naples sous un nom supposé, mais, hélas! ce fut pour voir l'éphémère république parthénopéenne expirer dans le sang des martyrs. Passons, madame, ne soulevons plus la pierre qui couvre vos victimes. Seulement cessez d'accuser la révolution française ; la Terreur de Naples a effacé la Terreur de France : Caroline a vaincu Robespierre. »

Indignée, révoltée de ce parrallèle, la reine allait encore interrompre Castoréo, mais elle se contint cette fois ; soit qu'elle craignît de s'attirer, en recommençant la lutte, des récriminations plus terribles encore, soit que dans ce moment sa conscience parlât plus haut que son orgueil et lui fît accepter, comme une expiation méritée, les réprimandes et les arrêts du sévère anachorète, elle garda le silence. Castoréo continua.

— « Ici finit mon rôle politique et ma vie d'action.

Echappé non sans peine à la Terreur populaire de quatre-vingt-treize, j'échappai plus difficilement encore à la Terreur monarchique de quatre-vingt-dix-neuf; ainsi la mort m'avait touché trois fois, trois fois elle m'avait épargné. Après tant de miracles opérés en ma faveur, n'eût-ce pas été tenter et lasser Dieu que d'affronter encore l'échafaud? Et d'ailleurs où aller? La lutte était partout finie. Le combat cessait faute de combattants. La Sicile, Naples, l'Italie tout entière étaient plus que jamais esclaves, la France elle-même venait d'abdiquer au 18 brumaire, entre les mains et au profit de son futur empereur; c'en était fait de la liberté européenne, au moins pour la génération à laquelle j'appartenais.—Cette génération, me dis-je, a fait sa tâche; la suivante reprendra l'œuvre au point où nous l'avons laissée. Un temps d'arrêt est nécessaire sans doute pour constater les progrès accomplis et pour les affermir; plus tard ils se propageront, et la lutte un moment suspendue recommencera pour s'interrompre encore et recommencer ensuite. — Telle est la loi providentielle du développement continu de l'humanité. Mais que

faire pendant la trêve? Attendre, espérer... J'espère et j'attends.

« Après la chute de la république napolitaine, l'amour de la Sicile, de cette patrie que j'avais perdue à jamais, et où je n'avais plus même de nom, s'éveilla dans mon cœur avec une telle énergie, que je bravai, pour le satisfaire, tous les dangers. Fuyant Naples, qui nageait dans le sang, je traversai à pied la Calabre, d'où une barque de pêcheurs me jeta clandestinement, et pendant une nuit d'orage, sur une grève déserte, au pied de l'Etna. Le lendemain, je m'aventurai jusqu'à Paternò, où mon oncle était revenu après mon évasion de Catane. J'étais méconnaissable : je portais déjà cette barbe et cette robe qui avaient servi à me déguiser pendant mon périlleux voyage. Je me donnais pour un frère quêteur du Mont-Gargano, et j'étais pris pour tel par tout le monde. Arrivé dans ma ville natale, j'allai droit à la maison de mon oncle ; le cœur me battit violemment en la voyant fermée du haut en bas. Je frappe... point de réponse. Je réitère... même silence. — « Vous ne savez donc pas, me dit enfin un pas-

« sant, que ce bon chanoine a cessé de vivre? On
« peut bien dire de lui qu'il s'est endormi du som-
« meil des justes. Il n'a plus fait que languir de-
« puis la mort tragique de son neveu Castoréo,
« qu'il aimait comme un fils et qui lui a causé
« bien des chagrins. » — Je n'en pus écouter davantage, et m'enfuis vers la montagne en fondant en larmes.

« Le dernier fil qui m'attachait au monde était brisé, car mon père était mort depuis longtemps et mon oncle était mon dernier parent. Mes amis d'enfance, mes amis les plus chers, avaient péri sur l'échafaud ou languissaient dans les cachots et dans l'exil; moi-même enfin j'étais mort. Jamais homme fut-il plus isolé sur la terre? J'acceptai ma destinée telle que Dieu me la dispensait; loin de marchander avec elle, je ratifiai moi-même l'isolement auquel j'étais condamné en prononçant des vœux éternels sous le nom de frère Agathon, et je vins, à l'âge de trente-cinq ans, m'ensevelir dans ces terribles solitudes, que depuis je n'ai jamais quittées. Vous croyez peut-être que ce grand sacrifice fût de ma part un acte de décou-

ragement, de désespoir? Non, madame, non; je n'ai abandonné aucune de mes convictions, aucune de mes espérances; elles vivent toutes en moi comme aux jours fervents de ma première jeunesse; et si je ne suis pas destiné à les voir réalisées avant de mourir, je les emporterai dans la tombe, sans que le doute les ait ébranlées. Les hommes passent, les idées restent, et Dieu les glorifie quand vient leur jour. Mon horizon s'est étendu, mon âme agrandie; l'or pur de l'intelligence s'est peu à peu dégagé de l'alliage des passions, et les scories de mon cœur sont restées dans les régions basses comme celles du volcan. N'ayant point d'avenir pour moi-même, je me complais dans celui de l'humanité, et il m'apparaît sous les formes les plus consolantes. Assis sur la pierre où vous êtes et les yeux fixés sur cette Sicile adorée pour laquelle j'ai donné ma vie, je m'absorbe des journées entières dans mes méditations solitaires, et je lis audelà des temps. Doué par éclairs de l'esprit des prophètes, je vois resplendir dans les profondeurs de l'avenir cet âge d'or qui est devant nous, non derrière, comme l'ont dit les poètes; et

ces visions anticipées sont pour moi pleines d'ivresse et de ravissement. Je suis heureux du bonheur des hommes ; pour le hâter, ne fût-ce que d'un jour, ce bonheur tardif, je revendiquerais avec transport, Dieu m'en est témoin, l'échafaud dont il m'a préservé. Et si par instants la solitude me pèse, si mes yeux ont soif d'une figure humaine, je descends dans ma ville natale ; j'erre incognito, comme l'ombre de moi-même, aux lieux charmants où passèrent si vite mes jours d'innocence ; j'y reconnais des visages qui ne me reconnaissent pas ; on parle au frère Agathon de Castoréo ; on lui montre la maison où il naquit, les rues qu'il traversait, les arbres qui ombrageaient ses jeux, on le conduit au tombeau du prêtre vénérable qui fût son oncle, son ami, et l'on s'étonne qu'il baigne de ses larmes la pierre de ce tombeau révéré. Ame indulgente et tendre, pardonnez-moi de vous avoir contristée ! Nous nous aimions sans nous comprendre ; car nous n'avions à remplir ici-bas ni la même mission ni les mêmes devoirs, et nous n'aurons pas le même compte à rendre au dernier jour. J'étais né pour l'orage, vous étiez

né pour la paix; mais, nos destinées accomplies sur la terre, nous nous retrouverons pour nous comprendre, en nous chérissant plus encore, et pour toujours, dans les royaumes invisibles de l'esprit, où il n'y a plus d'orages, plus d'adieux!

« Tels sont mes pèlerinages au milieu des hommes. Après quelque temps passé parmi eux, je les aime davantage, car mon amour se retrempe au spectacle de leurs souffrances, et mon cœur s'attendrit sur les maux sans nombre qui affligent la famille humaine; je regagne à pas lents la montagne; les génies de la solitude me connaissent, ils m'accueillent avec joie, ils peuplent ma grotte obscure des apparitions radieuses de la future humanité. »

Soit émotion, soit fatigue, Castoréo fit une pause. Il ne parlait plus, que Caroline l'écoutait encore : jamais pareil langage n'avait frappé ses oreilles; ce qu'elle entendait était si nouveau pour elle, que, tout en étant captivée par la nouveauté même de cette confession volontaire, elle se demandait si

l'homme qui était devant elle était un visionnaire ou un saint, et si elle devait admirer ou sourire.

Elle fixait sur lui des regards étonnés et rêveurs.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.



